

ET AUSSI NORVÈGE : CROISIÈRE BLANCHE DANS LE GRAND NORD



Heureux qui, comme Astérix...

J'ai découvert les aventures du fier gaulois au large du Panama. Quittant la Polynésie, où j'avais passé mon enfance, nous rentrions vers Massalia, pardon, Marseille, à bord d'un paquebot mixte des Messageries maritimes, et la traversée, sur le bleu-noir du Pacifique, le violet des Caraïbes et l'Atlantique presque vert, durait près d'un mois et demi. Nous étions des gamins et trouvions le temps long. Tournant en rond dans la cabine carrée, ayant eu au passage de l'équateur la sensation de nous être faits berner (car qui, à dire vrai, entre les vagues gaufrées, avait aperçu cette ligne ?), ma mère eut l'idée de nous offrir chaque semaine un album d'«Astérix». Dans la coursive, une étroite boutique vendait des foulards, des jeux de cartes et une poignée d'illustrés dans une vitrine que le steward, muni d'une clé en forme de mini-scie, déverrouillait avec gravité. Nous attendions chaque échéance non sans crainte. Resterait-il des albums ? Oui. Ce fut donc, à l'escale du Panama, l'album «La Serpe d'or», avec son assemblée de druides chenus et farfelus. Puis, à Fort-de-France, «Astérix et Cléopâtre», où la reine d'Egypte a de faux airs d'Elizabeth Taylor. Enfin, à Madère, «Astérix chez les Bretons», quand Jolitorax, guerrier «so british», vient quérir son cousin en Gaule en se riant des «romaines patrouilles»... En rade de Marseille, bouquet final, alors qu'apparait pour la première fois le chien Idéfix (qui faillit se nommer Patracourcix), ce fut le savoureux «Tour de Gaule» où nos héros sur la Canebière n'échappent ni aux coups de chaud de maître Panix, ni aux embouteillages des voies romaines.

Avouons que, dans nos lectures d'enfance, rien ne nous enchanta autant que les bondissantes péripéties de ce drôle de «petibonum» de la taille d'un gamin, à la fois cogneur et sympathique, irréductible en toutes choses, têtu comme un Finistérien. Et qui, de case en case, n'hésitait pas à aller se frotter au vaste monde, sans jamais érafler son optimisme et son ardeur : la Gaule, ses marches, la Méditerranée et l'Orient compliqué... Tout piquait la curiosité de notre guerrier en braies ! Ce que confirmeront les albums suivants qui le mèneront – et tant pis pour quelques anachronismes – chez les Helvètes, les Arvernes, les Grecs, les Hispaniques, les Belges, sur les traces d'Ulysse, vers les rives du Nouveau Monde, et ce, à pied, en carriole, en char, en barque à voile, en galère, en canoë indien, plus tard sur un tapis volant. Jusqu'à aujourd'hui, avec ce très attendu 35ᵉ album (traduit en 25 langues dès cette année) chez les tribus pictes, en Ecosse, et le long du mur d'Hadrien que notre journaliste, Jean-Yves Durand, avec l'endurance d'un centurion, a longé durant cinq jours dans la brume et sous la bruine...

Comme à chaque fois, les héros gaulois nous entraînent dans un périple de 44 planches, riche en gags, en baffes, en bourre-pifs et en jeux de mots (Ah ! l'inégalable «Il ne faut jamais parler sèchement à un Numide» !) qui s'achèvera derrière l'enceinte protectrice du village à toit de chaume. Pas de hasard ! Car Astérix est et reste un bourlingueur. Doublé d'un sacré casanier. Dans une interview accordée à «Lire», Uderzo avait tenu à rappeler ce principe fondateur de sa série : «Nous avions décidé qu'il y aurait une alternance dans les aventures, avec une histoire située dans le village (ou en Gaule), l'autre à l'étranger.» Les auteurs avaient fait leur la philosophie du voyage : la connaissance de soi passe nécessairement par le regard de l'autre, au filtre de son altérité, comme disent les philosophes. Au final, ces Armoricains foutraques, qui nous ressemblent un brin, n'auront jamais autant été eux-mêmes – si «farpaitement» gaulois, et, par leurs travers, tellement français – qu'après avoir été se faire voir ailleurs en glissant sur la rampe des longitudes... Par Toutatis, quelle leçon de modestie !

JEAN-LUC COATALEM,
RÉDACTEUR EN CHEF ADJOINT

SOMMAIRE


EN HISPANIE
90

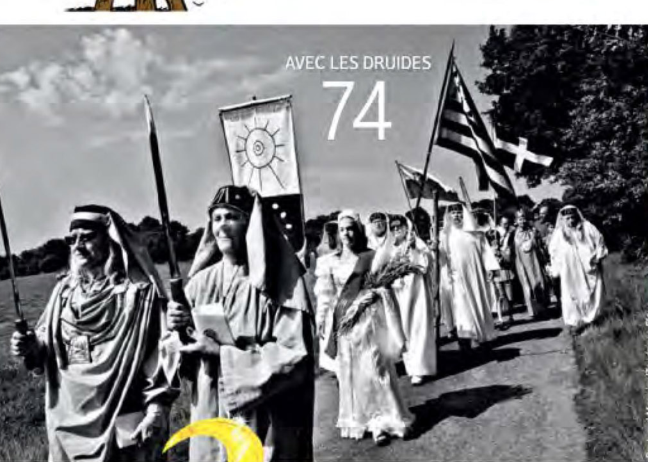
Bruno Fert/Picturetank


CHEZ LES PICTES
28

Derek Hudson



LES PEUPLES VOISINS
102


AVEC LES DRUIDES
74

Bertrand Meunier/Tendance Floue


AU PARC ASTÉRIX
106

Laurent Vautrin/Picturetank

Nos remerciements à :
Editions Albert René, Florence Richaud, Charline Bénard, Yves Lelièvre et le Studio 56.
Toutes les images d'«Astérix» apparaissant dans cette édition sont la propriété des Editions Albert René.
www.asterix.com

LE CAHIER DE GEO VOYAGE

FSC www.fsc.org MIXTE Papier issu de sources responsables FSC® C021803

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2012 www.ojd.com

Ce numéro comporte une carte abonnement jetée dans le magazine, un encart abonnement multititres posé en 4e de couverture pour une sélection d'abonnés et un encart «Editions Atlas» de 4 pages, posé en 4e de couverture pour les abonnés.



ASTÉRIX, L'IRRÉDUCTIBLE VOYAGEUR

Avant de partir pour l'Ecosse à la rencontre des redoutables Pictes, les héros d'Uderzo et de Goscinny ont bourlingué sur les cinq continents et visité une douzaine de pays.

Le regard tourné vers le Levant, le sphinx monte la garde devant les pyramides de Gizeh. Mais si la statue a perdu son nez, ce brave Obélix n'y est pour rien. En effet, l'archéologue Mark Lehner a relevé sur le monument des traces de destruction par outil effectuées entre le IIIe et le Xe siècle.

«Astérix et Cléopâtre», page 21.

Robert Caputo/Aurora

HELVÉTIE LE SON DU COR DÉFIE LE TEMPS

Dans le canton de Berne, les musiciens d'un groupe traditionnel font résonner le son du cor des Alpes. Au XIVe siècle, ces montagnards utilisaient déjà cette longue trompe pour communiquer d'une vallée à l'autre. L'instrument, jadis taillé et évidé d'une seule pièce dans le tronc d'un pin, pouvait atteindre 18 mètres. Aujourd'hui, il a trouvé sa place dans les églises, où ses harmonies épousent à merveille celles de l'orgue. Quelques groupes de «world music», de jazz ou de rock l'ont également adopté. Les Suisses, qui ont fait de cet instrument un emblème de leur folklore, prétendent que sa sonorité chaude et veloutée procure un sentiment de bien-être et d'apaisement à ceux qui l'écoutent. Et les animaux sauvages, loin de s'effrayer, sortiraient même de leurs cachettes en entendant son appel doux et puissant. Un avis qu'Astérix et Obélix ne semblent pas partager. Pour un peu, nos valeureux Gaulois regretteraient presque la musique du barde Assurancetourix !



«Astérix chez les Helvètes», page 38.

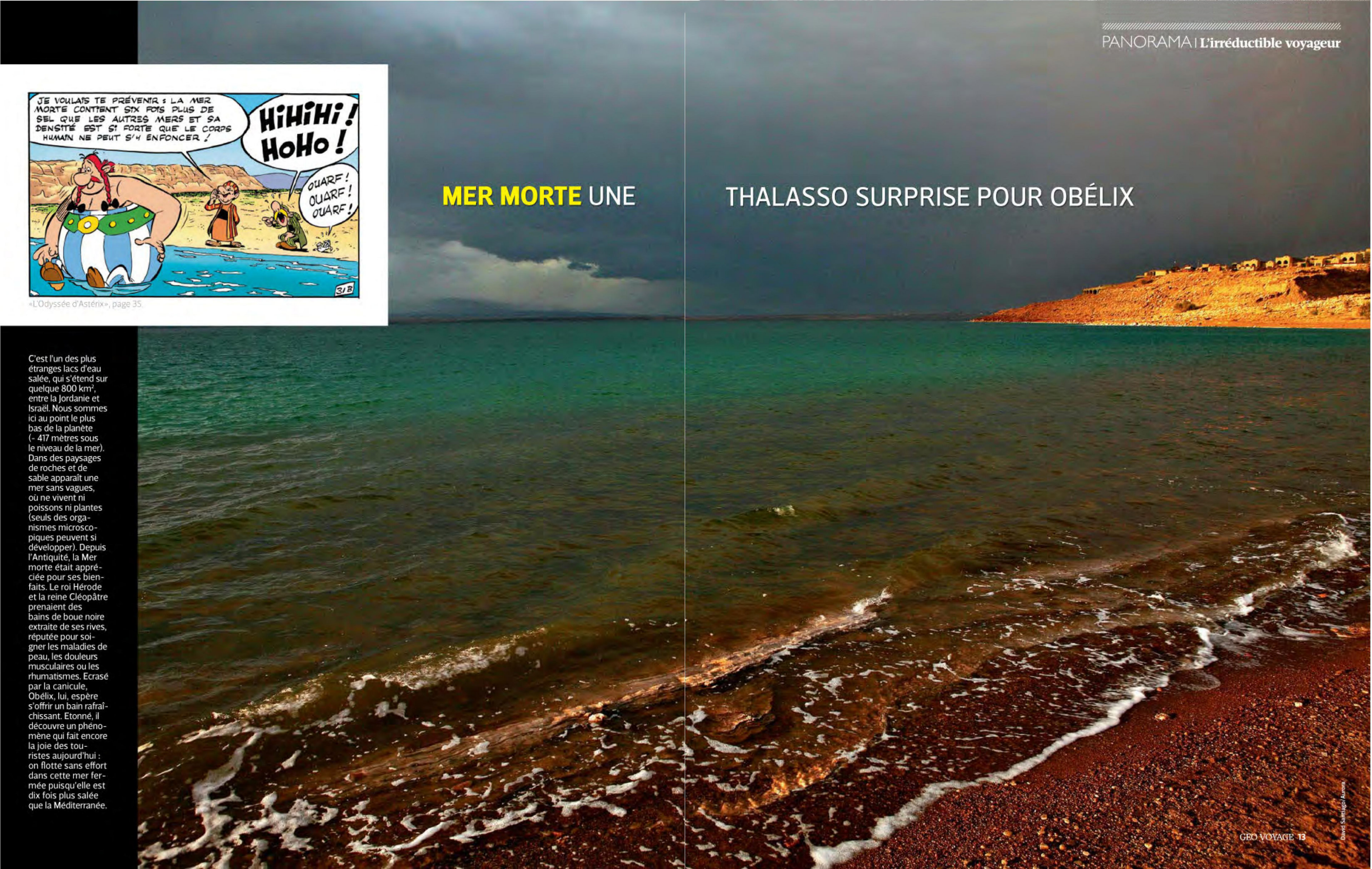
Eggstler Siegfried/Sime/Photononstop

CRÈTE DES RUINES HANTÉES PAR LE MINOTAURE



«La Galère d'Obélix», page 37

Le druide Panoramix débarque sur une île lointaine (ci-dessus) et prétend qu'il s'agit de l'Atlantide. Mais ce bastion de pierres taillées, avec ces colonnes rouges soutenant un toit plat, évoquent davantage le palais de Cnossos, en Crète (ci-contre). Sur plus de 20 000 m², ce dernier constitue un enchevêtrement de couloirs, de pièces ou de chambres souterraines. Sur ses murs, des fresques colorées représentent des figures de taureaux. Plus d'un siècle après leur découverte, ces vestiges continuent d'enflammer les imaginations. Certains historiens identifient ce palais comme celui du roi Minos, qui, selon la mythologie grecque, avait enfermé le Minotaure, monstre mi-homme mi-taureau, dans un labyrinthe. Pour d'autres experts, il s'agirait plutôt d'un cimetière sacré, voire une sanctuaire où l'on pratiquait des sacrifices.



«L'Odyssée d'Astérix», page 35.

MER MORTE UNE THALASSO SURPRISE POUR OBÉLIX

C'est l'un des plus étranges lacs d'eau salée, qui s'étend sur quelque 800 km², entre la Jordanie et Israël. Nous sommes ici au point le plus bas de la planète (- 417 mètres sous le niveau de la mer). Dans des paysages de roches et de sable apparaît une mer sans vagues, où ne vivent ni poissons ni plantes (seuls des organismes microscopiques peuvent si développer). Depuis l'Antiquité, la Mer morte était appréciée pour ses bienfaits. Le roi Hérode et la reine Cléopâtre prenaient des bains de boue noire extraite de ses rives, réputée pour soigner les maladies de peau, les douleurs musculaires ou les rhumatismes. Ecrasé par la canicule, Obélix, lui, espère s'offrir un bain rafraîchissant. Etonné, il découvre un phénomène qui fait encore la joie des touristes aujourd'hui : on flotte sans effort dans cette mer fermée puisqu'elle est dix fois plus salée que la Méditerranée.

David Santiago/Aurora

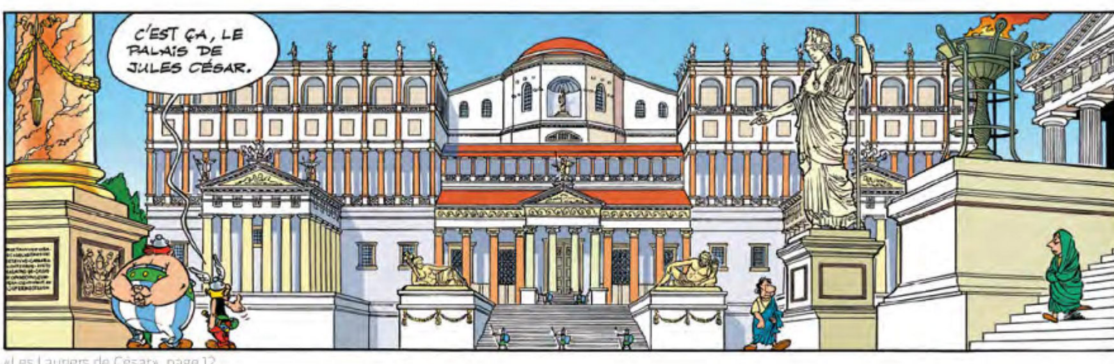


«Astérix chez Rahàzade», page 32

INDE ATTERRISSAGE EN DOUCEUR CHEZ LES RAJAS

Surgissant sur un tapis volant, Astérix et Obélix se posent dans le palais du raja Cékouhaçà et de sa fille, la ravissante Rahàzade. Avec sa muraille pourpre, ses arcades dentelées et ses clochetons typiques, les lieux dessinés par Uderzo ressemblent comme deux gouttes d'eau du Gange au Fort rouge de Shahjahanabad, près de New Dehli. Cette merveille d'architecture a été construite par l'empereur Shâh Jahân à la moitié du XVII[e] siècle, à une époque où le style moghol, qui mélange les traditions perses et hindoues, était à son apogée. Son impressionnant mur d'enceinte, long de 2,5 kilomètres, et mesurant jusqu'à 33 mètres de haut, doit sa couleur au grès rouge et protège une multitude de pavillons, de mosquées et de jardins. Le site, l'un des plus visités de l'Inde, reçoit chaque année des millions de touristes. Sur le mur d'un des pavillons, on peut lire, en perse, l'inscription suivante : «S'il existe un paradis sur terre, il est ici, il est ici, il est ici.»

Chris Stowers/Panos-Rea



«Les Lauriers de César», page 12

ROME UN PALAIS DE CÉSAR ANACHRONIQUE

A la suite d'un pari, nos deux héros débarquent à Rome. Ils sont chargés d'une mission pour le moins périlleuse : s'introduire dans la demeure de leur plus farouche adversaire et lui dérober sa prestigieuse couronne de lauriers. «C'est ça, le palais de Jules César !» s'exclame Astérix en montrant à Obélix un somptueux bâtiment d'une blancheur éblouissante. Un palace qui ressemble davantage au... monument à Victor-Emmanuel II, qui ne sera construit qu'au XIXe siècle en l'honneur du réunificateur de l'Italie. Situé en plein cœur du quartier historique de la Ville éternelle, à l'extrémité de la via del Corso, l'édifice n'a pas toujours eu les faveurs des Romains. Malgré ses façades et ses escaliers de marbre, sa profusion de fontaines et de statues, les habitants de la capitale, en effet, l'ont longtemps affublé de sobriquets. Citons, parmi les moins désobligeants, le râtelier, le lavabo, le gâteau de mariage ou encore la machine à écrire.

Naftali Hilger/Laif-Réa



Des champs à perte de vue, des arbres aux branches décharnées et quelques rares bosquets sous un ciel de plomb… C'est ici, sur cette «morne plaine», à 17 kilomètres de Bruxelles, que se déroula l'un des plus sanglants affrontements de l'Histoire. Le 18 juin 1815, les armées de Napoléon firent face aux troupes du duc de Wellington et de ses alliés. Les premiers coups de canon résonnèrent à 11 heures… La nuit venue, la campagne fut jonchée de 12 000 morts et de 35 000 blessés. Cette terrible bataille a inspiré René Goscinny et Albert Uderzo dans «Astérix chez les Belges» : les guerriers gaulois, bourrés de potion magique, y défont les légions de Jules César. Ci-dessous, le cartouche reprend un vers de «L'Expiation», un poème de Victor Hugo consacré à la défaite qui provoqua la chute de Bonaparte.

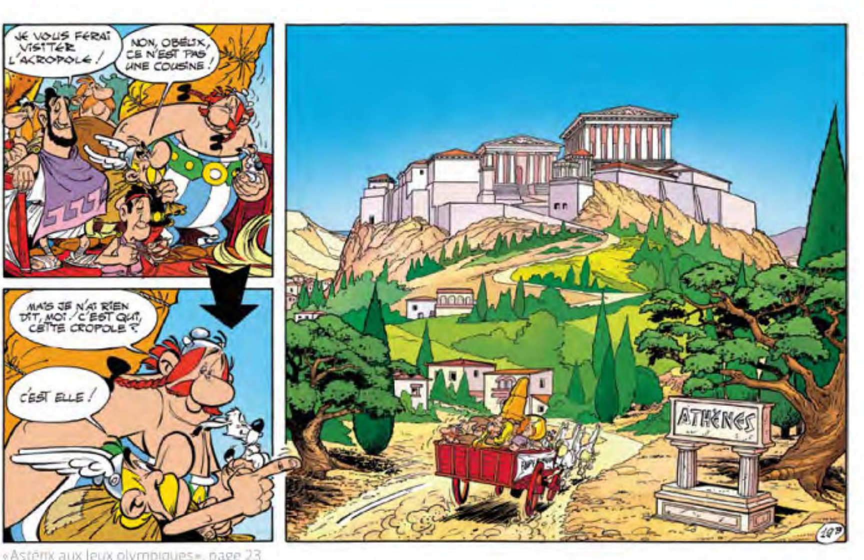
BELGIQUE

LES GAULOIS REFONT L'HISTOIRE À WATERLOO

L'ESPOIR CHANGEA DE CAMP, LE COMBAT CHANGEA D'ÂME.

«Astérix chez les Belges», page 44.

Jacques Sierpinski



«Astérix aux Jeux olympiques», page 23

GRÈCE

UNE VISITE DANS LA DEMEURE DES DIEUX

En se rendant aux Jeux olympiques pour défendre les couleurs de la Gaule, Astérix et Obélix découvrent l'Acropole d'Athènes. La visitant près de quatre siècles après sa construction, nos héros découvrent alors le plus extraordinaire ensemble architectural légué par la Grèce antique dans toute sa magnificence : les Propylées, monumentale entrée du sanctuaire, le théâtre de Dionysos, l'Erechthéion, le temple le plus sacré du site, dans lequel, selon la légende, poussait l'olivier que la déesse Athéna fit jaillir d'un coup de lance, et, bien sûr, le Parthénon, que l'on voit ici au centre. Les champions gaulois auraient admiré le toit en tuiles de marbre, la fresque colorée dédiée à la protectrice de la ville, ainsi que sa statue, de 12 mètres de haut, couverte d'or et d'ivoire. Autant de trésors aujourd'hui disparus.

R. Schmid/Sime/Photononstop

«On ne fait pas voyager Astérix n'importe où !»

Le 35ᵉ album, «Astérix chez les Pictes», a été confié à deux nouveaux auteurs, Didier Conrad et Jean-Yves Ferri. Mais Uderzo a gardé un œil sur tout.

GEO Voyage : Embarquer avec Astérix, c'est un sacré challenge ! Quand les Editions Albert-René vous ont contactés pour prendre la succession d'Uderzo, le ciel a dû vous tomber sur la tête…

Jean-Yves Ferri : Imaginez, on vous appelle un jour et on vous dit que vous faites partie des gens pressentis pour écrire le 35ᵉ album d'«Astérix». Le précédent a été publié huit ans plus tôt et s'est vendu à près de 2 millions d'exemplaires en France. Prendre la relève, c'est un sacré défi, et on réfléchit à deux fois avant de s'engager ! Pourtant, je me suis dit que l'aventure était trop belle. Cela aurait été idiot de ma part de ne rien proposer. Quand j'ai finalement été choisi, j'ai compris que les ennuis allaient commencer !

Didier Conrad : Reprendre «Astérix», c'est évidemment une pression énorme. C'est quasiment la bande dessinée la plus connue au monde, avec «Tintin». La plupart des séries à succès, tel «Spirou», n'atteignent pas ces tirages-là.

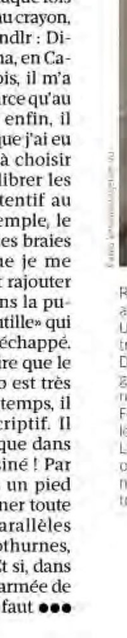
Comment fait-on pour emprunter la plume de Goscinny et les pinceaux d'Uderzo, ces deux monstres sacrés de la BD ?

J.-Y. F. : J'ai commencé par relire tous les «Astérix». Même si je les connaissais déjà pour les avoir dévorés quand j'étais enfant, il fallait que je les décortique d'un point de vue professionnel, pour comprendre la façon dont Goscinny écrivait. Je dois reconnaître que je me suis senti un peu «petit» à côté de lui. Goscinny maîtrisait le récit long qu'il alliait à un redoutable sens du gag.

D. C. : De mon côté, je ne devais surtout pas chercher à copier le style d'Uderzo, mais à me l'approprier. La nuance est subtile, mais toute la difficulté est là. J'ai commencé par dessiner les pages comme je le sentais, avec mes souvenirs. Après chaque page, je comparais avec des planches d'Uderzo numérisées fournies par l'éditeur et je corrigeais. Au fur et à mesure, mon dessin s'est rapproché du style d'Uderzo… J'ai procédé ainsi sur les 44 pages au crayon, et à la fin, ça ressemblait vraiment. Alors j'ai pu passer toutes les pages à l'encre, cette fois en partant de la fin et en remontant vers le début, pour unifier l'album. Ce processus est long, et comme les délais étaient très serrés, j'ai dû prendre sur mon temps libre et même, parfois, sur mon temps de sommeil !

Uderzo avait décidé qu'Astérix ne lui survivrait pas. Son entourage et les fans de la BD l'ont finalement convaincu. Comment a-t-il vécu cette transition ? Vous a-t-il laissé les coudées franches ou, au contraire, a-t-il supervisé toutes les étapes de votre travail ?

D. C. : Dès le départ, il avait été convenu qu'il aurait un droit de regard sur toutes les vignettes et pourrait exiger des corrections. Ce qui était bien normal. Chaque fois que je finissais une page au crayon, je l'envoyais à Uderzo. (ndlr : Didier Conrad vit à Pasadena, en Californie). Et à chaque fois, il m'a guidé. Heureusement, parce qu'au début j'avais du mal – enfin, il serait plus juste de dire que j'ai eu du mal tout le long ! – à choisir les proportions, à équilibrer les cases… Uderzo était attentif au moindre détail. Par exemple, le nombre de rayures sur les braies d'Obélix. Il arrivait que je me trompe. Il m'a aussi fait rajouter un petit reflet blanc dans la pupille d'Astérix, une «broutille» qui m'avait complètement échappé. A ma décharge, il faut dire que le style de dessin d'Uderzo est très vivant. Mais, en même temps, il est extrêmement descriptif. Il n'y a pas de flou artistique dans «Astérix», tout est dessiné ! Par exemple, si vous faites un pied de Romain, il faut dessiner toute une série de lignes parallèles pour représenter les cothurnes, les sandales romaines. Et si, dans une case, vous avez une armée de Romains qui défilent, il faut ●●●



Rendez-vous amical chez Albert Uderzo (au centre). Le dessinateur Didier Conrad (à gauche) et le scénariste Jean-Yves Ferri encadrent le père d'Astérix. Les trois auteurs ont réalisé le dernier album en toute complicité.

Trois talents réunis pour une nouvelle aventure

DIDIER CONRAD

Un surdoué du crayon

C'est depuis les Etats-Unis, où il vit depuis 1996, que Didier Conrad a dessiné «Astérix chez les Pictes». Les amateurs le connaissent avant tout pour les séries «Les Innommables», péripéties déjantées de trois déserteurs américains en Asie, et «Bob Marone», parodie provocatrice de «Bob Morane».

ALBERT UDERZO

Un maître du 9ᵉ art

«Astérix», mais aussi «Tanguy et Laverdure», «Jehan Pistolet»… Albert Uderzo, 86 ans, a signé 61 albums et des milliers de planches. Pour la dernière aventure de son héros gaulois, il a supervisé tous les dessins : «Je contrôle tout ce qui touche aux personnages d'Astérix de très près. Et je suis très exigeant !»

JEAN-YVES FERRI

Un scénariste tout-terrain

Il s'est fait connaître avec «De Gaulle à la plage», une BD mettant en scène le Général, en short et en tongs. Cet Ariégeois de 54 ans est aussi l'auteur des séries «Aimée Lacapelle» et «Le Retour à la terre». Pour «Astérix», il a mis de côté son humour décalé pour se fondre dans l'esprit de Goscinny.

●●● dessiner tous les pieds ! Cela peut devenir très long ! Il m'a aussi révélé ses «trucs», ses astuces… comme le fait, par exemple, de dessiner ses personnages debout sur le bord inférieur des cases, comme si la vignette était un petit théâtre. C'est une technique typique d'Uderzo, qui fait de lui un illustrateur extrêmement lisible.

Dans cette nouvelle aventure, Astérix se rend en Ecosse. C'est un choix délibéré de le faire voyager hors de Gaule ?

J.-Y. F. : En fait, c'est une des contraintes de la série, qui alterne les albums «village» et les albums «voyage». Une aventure en Gaule, une aventure à l'étranger. Etant donné que le dernier opus, «Le Ciel lui tombe sur la tête», se déroulait dans le village d'Astérix, nous étions obligés de le renvoyer hors de nos frontières.

Vous n'aviez pas envie de destinations plus lointaines ou exotiques ?

D. C. : L'Ecosse, c'est une idée de Jean-Yves. L'Asie m'aurait bien plu. Le problème, c'est la distance. Et nos Gaulois se déplacent à pied, en char à bœufs ou en bateau.

J.-Y. F. : Goscinny lui-même avait dit dans une interview : «Je les enverrais bien en Chine, mais il faut que cela reste jouable d'un point de vue temporel. Et c'est difficile pour la Chine.» Bon, il a quand même fait voyager les Gaulois jusque sur les côtes d'Amérique en usant d'un subterfuge : Astérix et Obélix sont pris dans une tempête et leur bateau dérive pendant un temps inconnu. Uderzo, lui, a utilisé un tapis volant pour les faire voyager jusqu'en Inde, à la vitesse d'un avion de ligne. Je ne pouvais pas réemployer ce genre d'astuces. Et puis, l'Ecosse m'arrangeait à plus d'un titre : d'abord, ce n'est pas le bout du monde. Ensuite, c'est un pays qui me plaît beaucoup. Et, pour finir, Astérix n'y avait jamais mis les pieds. Il s'est rendu en Grande-Bretagne dans l'album «Astérix chez les Bretons», mais il n'était pas allé autant au nord.

Qu'est-ce qui vous attire là-bas, au point de vouloir y envoyer Astérix et Obélix ?

J.-Y. F. : Pour quelqu'un comme moi, bercé depuis toujours dans la bande dessinée et les récits d'aventures, c'est un terrain de jeu formidable. L'Ecosse est un réservoir inépuisable de légendes. Si vous avez lu «Le Seigneur des anneaux», de J. R. R. Tolkien, quand vous étiez enfant, vous ne pouvez qu'être fasciné par ces paysages de landes. Alors, après avoir relu quelques récits de ce style pour me remettre dans l'ambiance, j'étais convaincu que cela pourrait être un cocktail étonnant de plonger Astérix et Obélix dans cette atmosphère de conte celte. Evidemment, je devais trouver un pont, une façon de les faire entrer dans cet univers.

Avec plus de trente albums derrière eux, les deux héros ont déjà beaucoup bourlingué. Quel genre de voyageurs sont-ils ?

D. C. : Astérix n'est pas vraiment un explorateur. Il ne se rend pas dans un pays pour le visiter, mais uniquement parce qu'il a un but, une mission à remplir. Pour lui, le voyage reste un décor, un cadre dans lequel il va évoluer. Ce qui est certain, c'est qu'Astérix tout comme Obélix aiment voyager. Ils sont toujours contents de partir, d'aller voir ailleurs à quoi cela ressemble. Une fois sur place, ils se font une joie de découvrir de nouvelles coutumes et, particulièrement dans le cas d'Obélix, de goûter des plats régionaux ou traditionnels.

J.-Y. F. : C'est vrai, le personnage d'Astérix est davantage intéressé par le but du voyage que par le voyage en lui-même. Il ne perd jamais de vue son objectif. Au contraire d'Obélix qui, lui, peut d'une seconde à l'autre oublier pourquoi ils sont venus.

Si on vous suit bien, Obélix est davantage touriste que son ami ?

J.-Y. F. : Effectivement. Il a même parfois des réflexes de touriste bien franchouillard. Par exemple, il lui arrive de râler parce qu'il n'a pas de sanglier rôti au menu, comme nos compatriotes sont, parfois, un peu trop nostalgiques du steak frites quand ils sont loin de chez eux. Mais Obélix est aussi le personnage de la série qui vit le voyage de la façon la plus fraîche et la plus naturelle. Parce qu'il a toujours un œil neuf ●●●



Un essai transformé

Ce crayonné réalisé pour le nouvel album montre Obélix s'essayant au «toss the caber», le lancer de tronc d'arbre disputé aux Highlands Games (les jeux écossais). L'objectif n'est pas d'envoyer le tronc le plus loin possible mais de le lancer en l'air en lui faisant faire un tour sur lui-même. Pour un lancer parfait, l'arbre doit retomber à la verticale, pile sur son extrémité supérieure.



Les Pictes sont décrits comme des guerriers couverts de tatouages qui se baladent tout nus

••• sur tout ce qui se passe autour de lui. Il est comme un enfant que tout étonne.

Historiquement, est-il crédible que des Gaulois aient pu se rendre en Ecosse avec les moyens de locomotion de l'époque ?

J.-Y. F. : C'est d'autant plus crédible que certains historiens pensent que les Pictes (ndlr : le peuple d'un territoire qui deviendra l'Ecosse) et les Gaulois ont une origine commune. Certains font même migrer des tribus gauloises du Poitou vers l'Ecosse. De toute façon, ce sont des cousins.

Puisqu'on évoque les Pictes, que sait-on sur eux ?

D. C. : Pas grand-chose, hélas. Le problème, c'est qu'on a très peu de sources fiables. La maigre documentation à notre disposition décrit des guerriers couverts de tatouages qui se baladent tout nus du matin au soir. J'ai dû prendre un peu de licence poétique et faire des compromis pour qu'ils ressemblent quand même à des Ecossais dans l'album.

J.-Y. F. : Il existe un film que, personnellement, je trouve assez mauvais, «L'Aigle de la Neuvième Légion», un péplum inspiré d'une énigme historique : la supposée disparition d'une armée romaine dans le nord de l'Ecosse au début du IIe siècle après Jésus-Christ. Les Pictes y sont représentés comme des sortes de Peaux-Rouges, des guerriers étranges, pratiquant des rituels chamaniques. C'est, bien sûr, outré. Moi, ce qui m'intéressait, c'était l'aspect humoristique. Déjà, dans le mot «Picte», il y a une sonorité insolite et amusante. On dirait une invention, un peuple imaginaire. D'ailleurs, il y a quelques semaines, avant qu'on ne commence à parler du nouvel album d'«Astérix», personne ne connaissait les Pictes. J'ai comme l'impression qu'ils vont avoir un regain de popularité, alors qu'ils étaient tranquilles là-haut !

Pour les paysages, la faune, la flore de cette région sauvage, de quelle documentation disposiez-vous ?

D.C. : J'ai cherché des images sur Internet et Jean-Yves a eu la gentillesse de me passer ses albums de photos personnels. Et j'ai travaillé à partir de ça.

J.-Y. F. : Même si on ne réalise pas une série documentaire, nous ne voulions pas qu'il y ait des choses trop saugrenues. Par exemple, les macareux dessinés sont bien des oiseaux marins que l'on trouve sur les côtes écossaises.

Dans les voyages d'Astérix, les noms de la plupart des personnages sont basés sur des jeux de mots. Jolitorax, Périféric, Courdetennis... En Ecosse, cela donne quoi ?

J.-Y. F. : Je ne pouvais pas faire autrement que de céder à la tradition des calembours, si possible tirés par les cheveux. «Astérix», sans les jeux de mots, ce n'est pas «Astérix». Alors, évidemment, vous allez trouver des blagues avec les «Mac» dans cet album.

Quand on caricature des peuples étrangers, est-ce qu'il n'y a pas toujours un risque d'aller trop loin ?

J.-Y. F. : «"Astérix ", vaste étalage de clichés et de poncifs chauvins», c'est un reproche que Goscinny a entendu toute sa vie. Il faut se souvenir qu'il disait lui-même que ce qu'il caricaturait, c'étaient justement les lieux communs ! Dans ses albums, il ne dit pas «regardez comment sont les étrangers», il dit, avec une bonne dose de second degré, «regardez comment vous voyez les autres, ce que vous dites sur eux». Ce qui permet de s'en sortir, c'est qu'une aventure d'Astérix n'est pas seulement une collection de clichés, il y a aussi une histoire. Un récit dans lequel l'étranger, que ce soit l'Ibère Soupalognon y Crouton, le Breton Jolitorax, ou le Viking Kerozen, existe. Il a une personnalité, un caractère, etc. Astérix et Obélix viennent pour lui venir en aide, le sortir d'une situation périlleuse. Au fil des péripéties, des liens d'amitié se nouent entre les Gaulois et les autochtones. D'ailleurs, au début d'«Astérix en Corse», on voit le Belge, l'Helvète, ou encore l'Ibère débarquer dans le village armoricain pour y célébrer, en toute fraternité, l'anniversaire de la bataille de Gergovie avec la tribu d'Abraracourcix. Parler de bande dessinée chauviniste ou franchouillarde, c'est aller un peu vite en besogne. En tout cas, il me semble que l'étranger, dans «Astérix», n'est jamais plus ridicule que le Gaulois.

Y a-t-il des choses que vous auriez voulu voir figurer dans ce nouvel «Astérix» et auxquelles vous avez dû renoncer ?

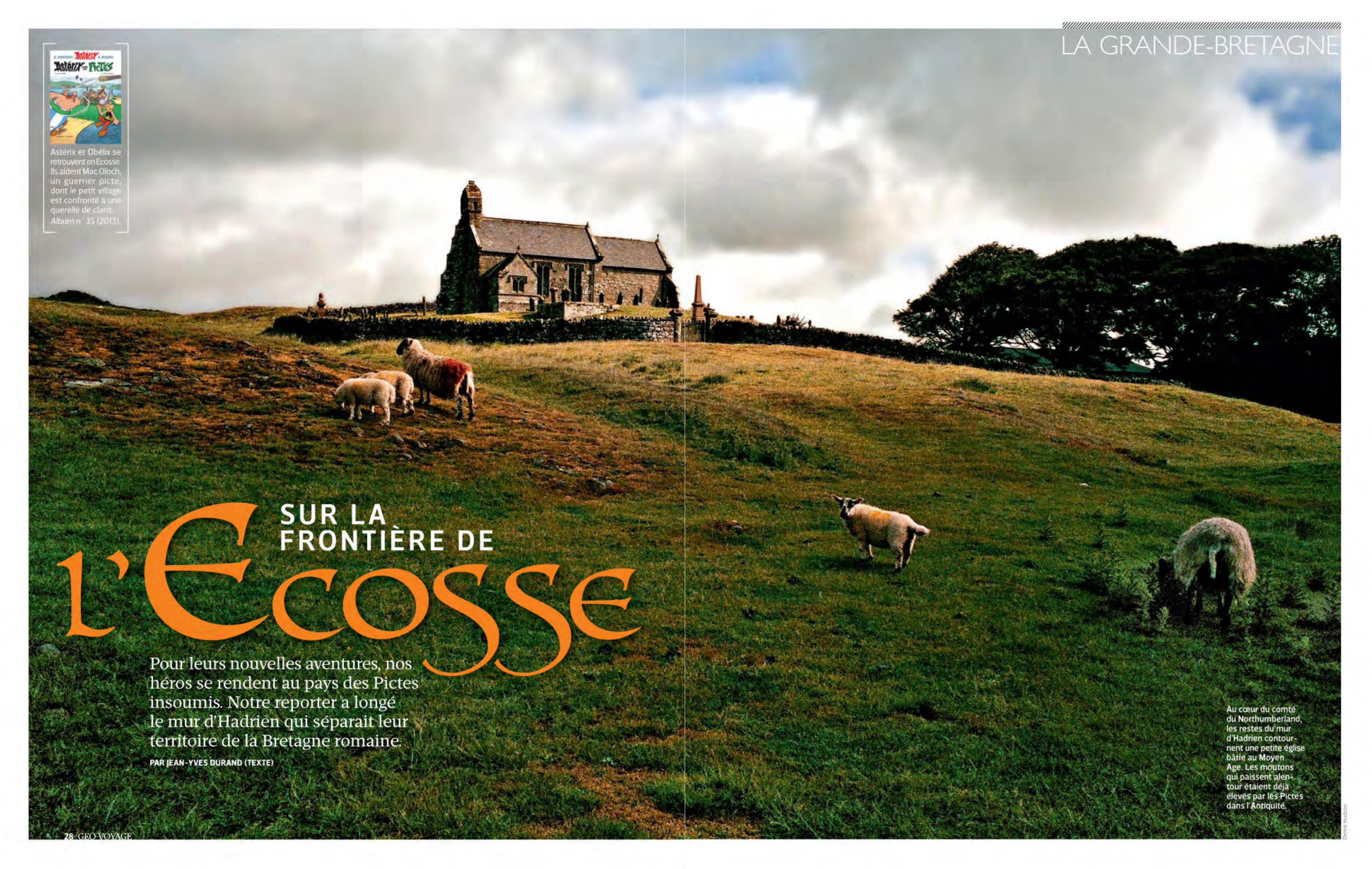
D. C. : Oh non ! J'avais tellement de travail, je n'allais pas rajouter quelque chose ! J'étais comblé...

J.-Y. F. : Ce n'est pas un gros sacrifice mais, dans mon scénario, j'avais prévu un gag avec le haggis, la traditionnelle panse de brebis farcie. Pour faire marcher les touristes, les Ecossais s'amusent parfois à leur raconter qu'il s'agit d'un petit animal qui vit dans les landes. L'équivalent de notre dahu national. J'avais très envie d'exploiter ça, mais après avoir fait un test autour de moi, je me suis aperçu que cela ne fonctionnait pas, parce que les gens ne connaissent par le haggis. On touche là à une des particularités essentielles des albums d«Astérix» : la nécessité de clarté. La «private joke» ne marche pas.

Pour finir, est-ce qu'après avoir entendu le son des cornemuses, les Gaulois vont apprécier les chants d'Assurancetourix ?

J.-Y. F. : Vous touchez-là à un point sensible de l'album. Effectivement, on peut dire qu'il y a un «effet cornemuse» dans cette aventure... ■

Propos recueillis par CYRIL GUINET



Astérix et Obélix se retrouvent en Ecosse. Ils aident Mac Oloch, un guerrier picte, dont le petit village est confronté à une querelle de clans. *Album n° 35 (2013).*

SUR LA FRONTIÈRE DE l'Ecosse

Pour leurs nouvelles aventures, nos héros se rendent au pays des Pictes insoumis. Notre reporter a longé le mur d'Hadrien qui séparait leur territoire de la Bretagne romaine.

PAR JEAN-YVES DURAND (TEXTE)

Au cœur du comté du Northumberland, les restes du mur d'Hadrien contournent une petite église bâtie au Moyen Age. Les moutons qui paissent alentour étaient déjà élevés par les Pictes dans l'Antiquité.

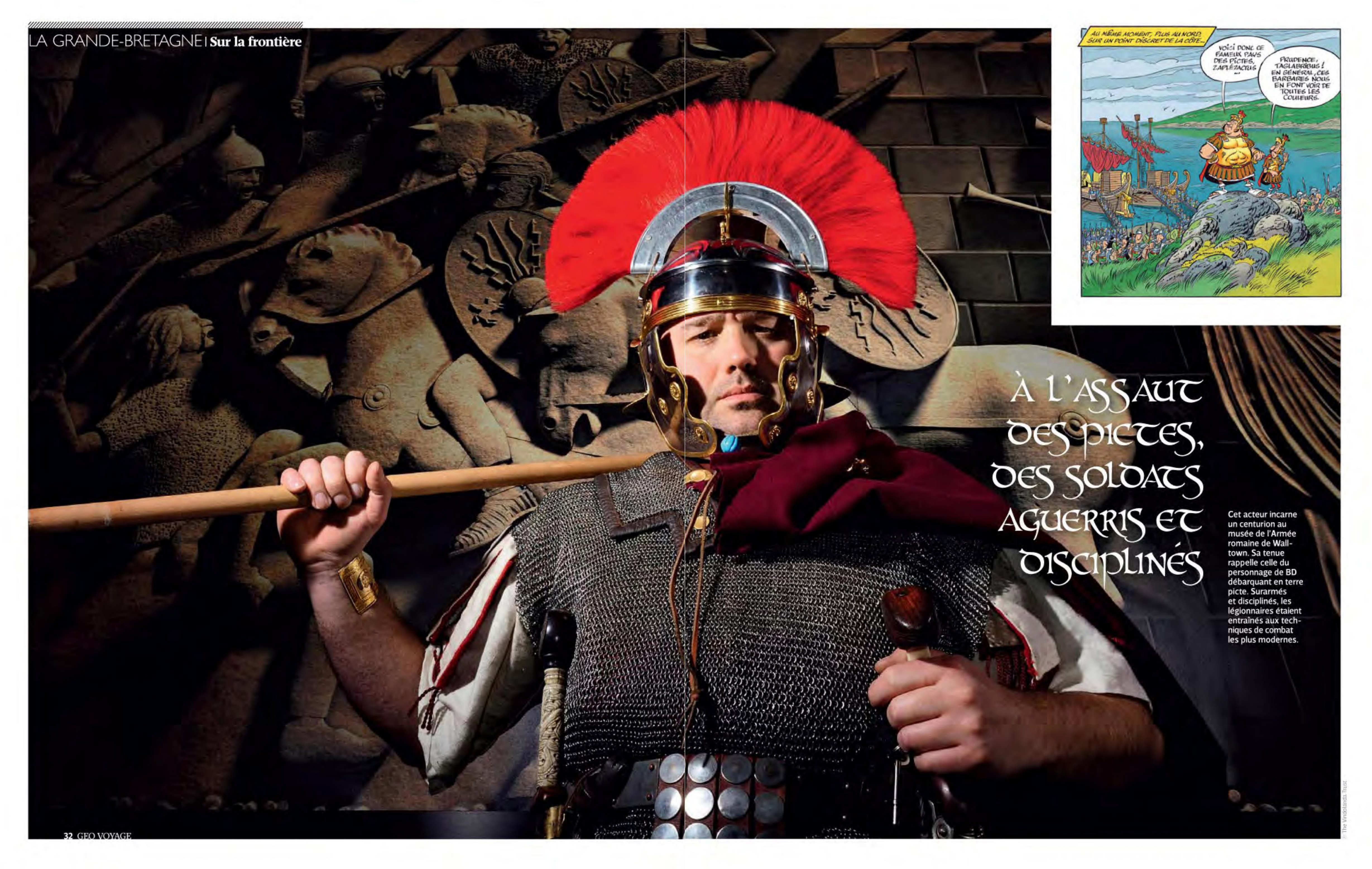
Derek Hudson



UN REMPART ÉRIGÉ POUR CONTENIR LES BARBARES DU NORD

Comme il est précisé dans la vignette ci-contre, le mur d'Hadrien a été achevé bien après l'époque d'Astérix, en 128. Une voie romaine canalisait les voyageurs vers les dix-sept forts qui le jalonnaient. Sur la photo, on voit le chemin d'accès à l'un de ces bastions.

Derek Hudson



À l'assaut des Pictes, des soldats aguerris et disciplinés

Cet acteur incarne un centurion au musée de l'Armée romaine de Walltown. Sa tenue rappelle celle du personnage de BD débarquant en terre picte. Surarmés et disciplinés, les légionnaires étaient entraînés aux techniques de combat les plus modernes.



AVEC OU SANS CORNES, CES RACES DE VACHES SONT ÉCOSSAISES

L'ancienne frontière borde les prairies des Lowlands, terrain des vaches angus, dépourvues de cornes. Nos Gaulois, eux, croisent des highlands. Cette race plus rustique, dotée de poils longs, est adaptée aux landes et marais des froides terres du Nord.

Derek Hudson



C'est une muraille de Chine en miniature. Un rempart de pierres coiffé d'herbes folles que le temps et les hommes ont réduit à 1,50 mètre de hauteur. Sa masse grise joue aux montagnes russes sur la ligne de crête des Whin Sill, un escarpement qui s'étire au nord-est de l'Angleterre. Quand ce pays faisait partie de la province romaine de Britannia, l'ouvrage mesurait jusqu'à 6 mètres de haut sur 3 mètres de large, comme il est dessiné dans le nouvel album «Astérix chez les Pictes». Mais notre héros gaulois ne le vit jamais. La légende de la vignette où il apparaît explique d'ailleurs très justement que «bien plus tard, Hadrien, le lointain successeur de César, fit édifier un mur de 118 kilomètres pour séparer la Calédonie de l'Empire romain». La construction est entrée dans la postérité sous le nom de mur d'Hadrien. Elle fixait la frontière avec ce qui est aujourd'hui l'Ecosse, alors peuplée de tribus barbares que les Romains n'avaient pu soumettre. Ceux qu'ils redoutaient le plus étaient les Pictes, les «Hommes peints» en latin, qui vivaient dans le nord et l'est de l'Ecosse. Ils étaient appelés ainsi car ils arboraient des tatouages. Ces fermiers et éleveurs de chevaux et de moutons étaient aussi de farouches guerriers. En 105, puis en 119 de notre ère, ils détruisirent plusieurs des forts qui gardaient le nord de la Britannia. Si bien qu'en 121, l'empereur Hadrien décida d'ériger le fameux mur. Celui-ci défendit la province pendant près de trois siècles, jusqu'à ce que les Romains s'en retirent, en l'an 410.

De nos jours, ses vestiges s'égrènent encore en Angleterre, de Wallsend, sur sa côte est, à Bowness-on-Solway, sur sa côte ouest. Inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco, ils constituent le monument le plus visité de la région : quelque 300 000 touristes originaires de tous les continents viennent l'admirer chaque année. Beaucoup arpentent l'Hadrian's Wall Path, un sentier de randonnée qui borde l'édifice sur toute sa longueur. La partie centrale du mur est la mieux conservée. Elle s'étend sur une cinquantaine de kilomètres, entre le •••

Sur le chemin de ronde, les guetteurs romains attendaient les attaques des Pictes. Ils pouvaient apercevoir les lacs qui émaillaient le territoire de leurs ennemis, tel, ici, celui de Broomlee. L'Ecosse est célèbre pour ses lochs hérités des anciens glaciers. Les auteurs de l'album ne pouvaient manquer de leur rendre hommage.

UN BALCON DÉFENSIF AU-DESSUS DES LOCHS

Jean-Yves Durand

LE JOUR SE LÈVE... L'ÎLE AU MILIEU DU LOCH EST EN PLEINE EFFERVESCENCE AVANT LA CÉRÉMONIE D'ACCLAMATION DU NOUVEAU ROI...

••• village de Humshaugh et la cité d'Haltwhistle. En chemin, elle traverse le parc national du Northumberland. C'est ce segment que j'ai longé à pied en une semaine, en compagnie de mes guides, John Chrisp et Anthony Evans, deux retraités infatigables, employés par le parc comme rangers bénévoles. Chacun a son hobby. John, 66 ans et une barbe blanche de loup de mer, connaît par cœur les champignons et les plantes de la contrée. «Tony», 74 ans et visage à la Lawrence d'Arabie, est un féru d'histoire. «Le mur a été bâti en six ans, de 122 à 128, par trois légions romaines, soit 15 000 hommes, raconte-t-il devant la section qui domine Humshaugh. Une durée incroyablement courte, quand on songe à l'énorme volume de matériaux nécessaire – pierres, chaux, sable, eau et argile pour faire le mortier... On estime que leur transport a mobilisé 30 000 chariots, 5 000 bœufs et 14 000 mules ou chevaux. De plus, les travaux étaient ralentis d'octobre en avril, en raison du gel.»

Les troupes romaines qui gardaient le mur avaient enrôlé des guerriers gaulois

Le paysage qui se dévoile du haut de notre belvédère témoigne des rigueurs du climat. Des ondoiements de collines pelées, un océan de lande violette ponctuée de bois vert sombre et parsemée d'une poignée de fermes, des prairies où paissent des vaches et des moutons. Le goût, l'odeur et les couleurs de l'Ecosse. Mais pas encore l'Ecosse : la frontière actuelle passe désormais à plusieurs dizaines de kilomètres plus au nord. Depuis Humshaugh, le sentier part vers l'ouest et grimpe les contreforts des Whin Sill en épousant le tracé du mur d'Hadrien. Un quadrilatère de pierres marque l'arrivée sur la crête. «Ce sont les restes d'un fortin, explique Tony. Il y en avait quatre-vingts qui jalonnaient le mur tous les milles romains, soit tous les 1,5 kilomètres environ. Les hommes qui y étaient postés gardaient leurs portes pour contrôler les voyageurs, les commerçants et les contrebandiers.» Car cette ligne de défense n'a jamais été hermétique. Ses fortins servaient de check-points pour percevoir des taxes sur les marchandises qui circulaient de part et d'autre. Entre eux étaient érigés cent cinquante-huit tours de guet, reliées par le chemin de ronde qui surmontait le mur. Et dix-sept grands forts où étaient cantonnées les garnisons.

Celui de Housesteads (Vercovicium, en latin), surgit sur la cime d'une butte qui domine la plaine anglaise. «Il comprenait un quartier général, la résidence du commandant, des casernes, un hôpital, des greniers et des ateliers, des réservoirs d'eau de pluie, des latrines et des bains publics, énumère Graem Stobbs, le conservateur du site. A côté se trouvait un village de civils où vivaient des artisans, des marchands, des militaires retraités et les femmes et les enfants des soldats en exercice.» Ces derniers étaient en effet engagés pour vingt-cinq ans. Au fil du temps, certains d'entre eux finirent par épouser des autochtones ou s'établirent comme fermiers. Le fort de Vercovicium regroupait ainsi plus de 2 000 habitants, dont un millier de fantassins. D'autres hébergeaient des cavaliers. Comme celui de Vindolanda, dont les vestiges se nichent dans une cuvette à quelques kilomètres de là, au milieu de deux hautes collines. «Les troupes qui gardaient et entretenaient le mur n'étaient pas composées de légionnaires romains, mais d'auxiliaires recrutés dans toutes les provinces de l'Empire, révèle Fiona Watson, la responsable de la communication de la fondation qui gère les lieux. C'étaient des Belges, des Gaulois, des Germains, des Ibères, des Syriens... Au total, jusqu'à 10 000 hommes ont veillé sur ces fortifications.»

Le musée de Vindolanda fait revivre le quotidien de ces soldats d'une armée cosmopolite, qui amenèrent avec eux leurs coutumes et leurs dieux. Ses vitrines exposent des chaussures en cuir, des armes, des outils, des poteries... Tous ces objets ont été exhumés lors des fouilles qui se poursuivent toujours dans les ruines. Derrière des barrières métalliques, Andrew Birley dirige une vingtaine de jeunes volontaires venus du monde entier, équipés de truelles et de seaux. Une passion familiale : après son grand-père Eric, puis son père Robin, Andrew représente la troisième génération d'archéologues œuvrant à Vindolanda. «Les restes des édifices se superposent sur neuf couches de terre d'époques différentes, explique-t-il. Ici, nous dégageons un cantonnement d'archers datant du IIIe siècle. Nous n'avons exploré que 20 % du site, c'est dire sa richesse !» Le mur protège aussi un trésor naturel. A l'ouest de Vindolanda, la construction s'accroche au sommet d'impressionnantes falaises basaltiques. Celles-ci surplombent une ancienne vallée glaciaire, émaillée d'un chapelet de lacs, appelés «loughs» en anglais, préfiguration des «lochs» écossais. . Dans leurs eaux, pas de monstre aquatique aux airs de Nessie, comme dans l'album d'Astérix. Mais de nom-

DES PIERRES ORNÉES DE SIGNES PICTES MYSTÉRIEUX

breuses espèces d'oiseaux, dont le courlis, emblème du parc national du Northumberland. «Nous avons classé ces lacs en réserves de la faune sauvage», confie Paget Lazzari, l'un des six rangers professionnels du parc qui nous accompagne ce jour-là. L'homme de 55 ans montre un immense tapis de conifères qui se déroule vers le nord. «C'est la Kielder Forest, l'une des plus grandes forêts domestiquées d'Europe, nous dit-il. Elle couvre 647 kilomètres carrés et est en pleine expansion. Nous avons obtenu des exploitants qu'ils ne créent pas des pépinières trop près du mur et des lacs, pour préserver le paysage historique qui les entoure.»

Les visiteurs de la région ont injecté 1 milliard d'euros dans son économie

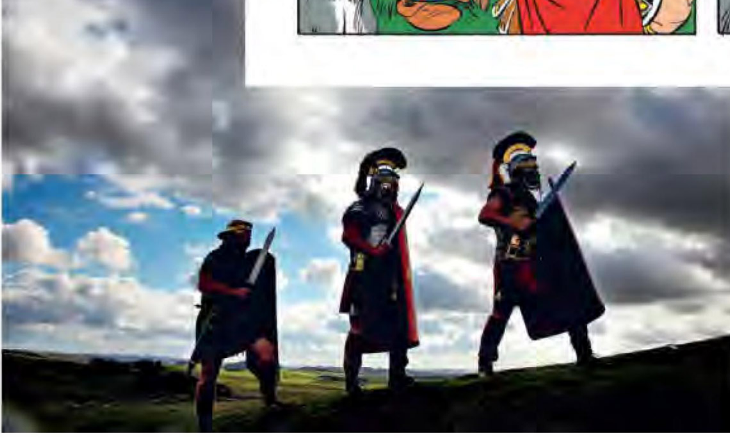
L'élevage extensif traditionnel joue un rôle majeur dans la sauvegarde de ce patrimoine. En rasant l'herbe des prairies, le bétail favorise la croissance de plantes rares, telle la ciboulette sauvage. Le gouvernement et le parc subventionnent les fermiers pour qu'ils maintiennent cette activité. D'autres organismes leur apportent un soutien plus matériel. Julian et Lesley Acton gèrent ainsi les mille moutons et cinquante-cinq vaches de la Bradley Farm, dont les pâtures jouxtent le fort romain de Vercovicium. Le domaine est la propriété du National Trust, une association à but non lucratif qui conserve des sites d'intérêt collectif. «La viande et la laine nous rapportent à peine de quoi joindre les deux bouts, constate le couple. Le Trust nous a permis de nous diversifier et de percevoir des revenus réguliers.» L'institution a procuré à Julian un contrat pour tondre l'herbe des pelouses d'une centaine d'écoles de la région. Et elle emploie Lesley à temps partiel comme «pédagogue», avec pour mission de faire découvrir l'écosystème rural aux groupes scolaires ou aux touristes. Certains n'ont pas eu besoin d'accomplir tous ces efforts. Dans un rapport de 2011, des experts ont calculé que l'année précédente, les visiteurs du mur d'Hadrien avaient injecté pour 880 millions de livres (1 milliard d'euros) dans l'économie du nord de l'Angleterre. Une manne qui fait le bonheur des restaurants, des bed and breakfasts et des boutiques de souvenirs qui se sont ouverts le long de l'antique rempart de pierres.

Après les falaises et les lacs, ce dernier escalade, toujours vers l'ouest, l'arête finale des Whin Sill, pour atteindre son point culminant, à 345 mètres d'altitude. Sur ce promontoire battu par les vents, j'imagine les sentinelles perdues aux confins de l'Empire qui scrutaient l'horizon depuis le chemin de ronde, dans la crainte d'une attaque des Calédoniens. En trois siècles, les Pictes ne franchirent pourtant la frontière qu'à trois reprises, et furent toujours repoussés. Mais le danger ne venait •••





Ces comédiens costumés en légionnaires posent dans les ruines du fort de Birdoswald. Les Romains étaient déroutés par certaines coutumes des Pictes qu'ils trouvaient étranges. Ce peuple gravait ainsi sur des pierres des symboles géométriques ou figuratifs, dont la signification reste encore incertaine.



Courtesy of English Heritage

••• pas que du nord. Les Brigantes, une tribu de la province romaine, se révoltèrent plusieurs fois contre leurs occupants. C'est pourquoi le mur était défendu au sud par un «vallum», un profond fossé flanqué de deux buttes. Sa section la mieux préservée est visible aux environs de Walltown. De là, le sentier de randonnée descend lentement vers la riante vallée de l'Irthing. Le mur qui le borde n'est plus qu'un mince muret, et parfois disparaît. «Après que les Romains se furent retirés du pays au Vᵉ siècle, ses pierres furent utilisées pour construire des maisons, des églises, des châteaux et des routes, raconte Tony, mon intarissable guide. Au XIXᵉ siècle, John Clayton, secrétaire de la mairie de Newcastle, s'alarma de ces déprédations. Il racheta aux fermiers de nombreux pâturages sur lesquels se trouvaient des vestiges du mur. Avec l'argent qu'il tira de l'exploitation des terres, il restaura ces ruines, sauvant ainsi une grande partie de l'ouvrage.»

Membre du clan des MacBeth, Iain Cloughley s'exclame : «Moi, je suis un Picte !»

Voici enfin Haltwhistle, le terminus de notre périple. A l'entrée de la cité, un panneau souhaite la bienvenue «au centre du mur d'Hadrien et de la Grande-Bretagne». En ce vendredi soir, les membres du comité de jumelage de la ville reçoivent leurs confrères du continent : les Bretons de Saint-Méen-le-Grand et les Italiens de Valentano. Les descendants des Brittons, des Gaulois et des Romains sont ainsi réunis dans la salle des fêtes d'une école communale. Il ne manque que ceux des Calédoniens. Surprise ! Après les discours d'usage, un homme de 66 ans, trapu et à la poigne d'acier, m'aborde d'un «Je suis un Picte» ! «Je m'appelle Iain Cloughley, se présente-t-il. Ma famille vient d'Elgin, au nord-est de l'Ecosse. Nous sommes du clan des MacBeth, et nous en portons le tartan.» Ce chimiste en pharmacie a baroudé aux quatre coins de la planète. «Nous sommes un peu comme les juifs, confie-t-il. Quand un peuple est oppressé pendant des siècles, il s'exile et devient créatif.» Lui a inventé un procédé pour utiliser toutes les parties des poissons, tête, queue, arêtes et viscères comprises. Avec les royalties qu'il a touchées de la vente de son brevet, le Picte errant a fondé un centre de recherches et de développement à Carlisle, la ville voisine. «Mais j'habite à Haltwhistle, c'est plus tranquille».

La bière aidant, la conversation glisse sur le terrain politique. En 2014, les Ecossais voteront par référendum pour ou contre leur indépendance. «C'est sûr, les oui l'emporteront, s'exclame Iain Cloughley. Dans ce cas, je retournerai dans ma maison d'Edimbourg.» Le mur d'Hadrien ne risquerait-il pas alors de redevenir la frontière entre l'Angleterre et l'Ecosse ? «L'Homme peint» me sourit d'un air narquois : «Vous savez, tout le monde vous raconte des bobards. Le mur, c'est nous, les Pictes, qui l'avons construit, pas les Romains !»... ■

JEAN-YVES DURAND

Vrai fort ou château de pure fiction ?

Si les Pictes habitaient bien des huttes rondes, le château qui domine le village de l'album emprunte plutôt aux demeures hantées qui ont fait la réputation de l'Ecosse. Les Romains, en revanche, avaient hérissé le mur d'Hadrien de quatre-vingts fortins, dont deux ont été reconstitués sur le site de Vindolanda (ici, en photo).





SUR LES TRACES DES PICTES



Jean-yves Durand

Le sentier de randonnée du mur d'Hadrien suit cet édifice sur ses 118 kilomètres. En 2013, il a fêté son dixième anniversaire.

À LA RENCONTRE DES «HOMMES PEINTS»

■ **Le musée Pictavia.** Situé à Brechin, au nord-est de Dundee, ce musée constitue le meilleur moyen de s'initier à l'histoire complexe des Pictes («Hommes peints», en latin). Ses collections archéologiques et ses expositions interactives retracent les grandes heures de ce peuple, depuis l'invasion romaine jusqu'aux guerres contre les Vikings. *Ouvert le week-end entre novembre et mars, et tous les jours le reste de l'année. Entrée : 3,25 £ (3,80 €). pictavia.org.uk*

DE DRÔLES DE HUTTES FLOTTANTES

■ **Le Scottish Crannog Centre.** Les crannogs étaient des maisons au toit conique érigées à l'époque néolithique sur des plate-formes en bois au milieu des lochs. Par la suite, les Pictes ont repris à leur compte ce type d'habitat. Les restes de dix-huit de ces huttes en forme d'îles artificielles ont été retrouvés sur le Loch Tay, entre Dundee et Aberdeen. L'une d'elle, entièrement reconstruite, accueille un petit musée baptisé «Centre du crannog écossais». *Fermé d'octobre à mars. Le reste de l'année, ouvert de 10 h à 17 h 30. Entrée : 8 £ (9,50 €). www.crannog.co.uk*

POUR ADMIRER LES PIERRES GRAVÉES

■ **Le Meigle Sculptured Stone Museum.** Installé à Blairgowrie, au nord de Dundee, ce musée expose une trentaine de pierres sculptées par les Pictes. Plus de 350 de ces stèles gravées de symboles et datées du VIe au IXe siècle, ont été découvertes sur leur ancien territoire. Pour les admirer in situ, on utilisera la carte qui les répertorie sur www.pictishstones.org.uk *Le musée de Meigle est fermé de novembre à mai. Le reste de l'année, ouvert de 9 h 30 à 16 h 30. Entrée : 3 £ (3,60 €).*

TOUTE LA MAGIE DES ÎLES ET DES LACS

■ **L'île de Skye.** Montagnes rugueuses, cascades argentées, tourbières noyées dans les brumes… La plus étendue des îles des Hébrides intérieures (1 650 km²) condense certains des paysages les plus grandioses de l'Ecosse. Pour retrouver l'ambiance de l'album, visitez la distillerie Talisker, qui produit le seul whisky local, et le château de Dunvegan, fief du clan MacLeod. *Un pont routier permet de rallier l'île à partir de la côte nord-ouest de l'Ecosse.*

■ **Le Loch Ness.** Les auteurs n'ont pu résister à un clin d'œil anachronique au monstre qui hanterait ce lac depuis le VIe siècle. Il faut dire que «Nessie» est un bon filon touristique. Des croisières sont même organisées pour aller traquer la bête. A défaut, on contemplera le deuxième plus vaste lac d'Ecosse (56,5 km²) depuis les ruines romantiques du château d'Urquhart, bâti au XIIIe siècle. *Informations sur les croisières et l'hébergement autour du lac sur www.visitlochness.com*

UNE RANDONNÉE LE LONG DU MUR

■ **L'Hadrian's Wall Path.** Arpenter ce sentier qui longe le mur d'Hadrien sur 118 kilomètres exige une sérieuse organisation et une bonne condition physique. Si de longues sections passent en terrain assez plat, sa partie centrale comprend en effet des montées et des descentes plutôt raides. Munissez-vous de chaussures de marche, et mettez dans votre sac à dos des vêtements chauds et de pluie : ici, le temps change vite ! N'oubliez pas une gourde d'eau et, bien sûr, de quoi manger. Les randonneurs français partiront plutôt de Newcastle-upon-Tyne, dont l'aéroport accueille des vols depuis Paris. Le parcours total s'effectue en cinq à dix jours, selon votre vitesse de progression et si vous visitez ou non les sites et musées qui jalonnent le trajet. Les B & B situés près du mur étant rares, il est impératif de réserver son hébergement en avance, surtout en été. La plupart de ces établissements proposent, en plus, un «casse-croûte» aux randonneurs. *Informations et réservations sur www.visithadrianswall.co.uk*

Ile Lewis
Highlands
Ville
Lieu à visiter
0 30 60 km
Château de Dunvegan
Ile de Skye
Distillerie Talisker
Inverness
Elgin
Château d'Urquhart
Loch Ness
Aberdeen
ECOSSE
Scottish Cranog Centre
Meigle
Musée Pictavia
Dundee
Loch Tay
Mer du Nord
Glasgow
Edimbourg
Humshaugh
Haltwhistle
Newcastle-upon-Tyne
Bowness-on-Solway
Mur d'Hadrien
Wallsend
ANGLETERRE

Les Pictes occupaient le nord et l'est de l'Ecosse. Les auteurs de la BD se sont toutefois inspirés des paysages de l'île de Skye.

LE SYNDROME DU VILLA

Une communauté soudée qui résiste à l'oppresseur : la tribu d'Astérix incarne un

Dans une forêt de l'ouest de la France, un groupe de contestataires campant dans des huttes de fortune tient tête à «l'envahisseur». L'histoire rappelle celle d'un certain village gaulois, sauf qu'elle se déroule en 2012 et que ces irréductibles ne s'opposent pas aux légions de César mais à la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, près de Nantes. Le parallèle avec Astérix est si évident que les militants ont fait circuler sur Internet un tract qui pastiche la BD. On y retrouve la carte figurant sur la page de garde des albums, mais, ici, le village récalcitrant est cerné par des «camps romains» dont les noms évoquent les promoteurs et défenseurs du projet : «Petitbonum Ayrault», «Babaorum Valls», «Laudanum Vinci», «Aquarium Gardemobile»... Ce n'est pas la première fois qu'une communauté en révolte se réclame du héros de papier moustachu. Ainsi, en 1980, les habitants de Plogoff avaient imaginé une parodie d'album d'Astérix pour protester contre l'implantation d'une centrale nucléaire près de ce bourg du Finistère.

C'est à se demander si, en imaginant un petit noyau de rebelles qui «résiste encore et toujours à l'envahisseur», les auteurs d'Astérix n'avaient pas mis le doigt sur un trait fondamental de l'identité française. Cette thèse est défendue par Nicolas Rouvière, spécialiste de la bande dessinée et auteur d'«Astérix ou les lumières de la civilisation» (éd. PUF). «Uderzo et Goscinny décrivent une société idéale où le village fonctionne comme une république laïque en miniature, explique l'universitaire grenoblois. C'est une société auto-organisée qui s'appuie sur un socle de valeurs démocratiques et exalte un esprit de résistance.» Au-delà du lieu physique, le village gaulois est en effet un concept fédérateur qui renvoie à la lutte du petit contre le grand, de David contre Goliath, et que l'on retrouve en France à tous les niveaux. Des quartiers refusent de se plier aux «diktats» de la ville, des régions contestent l'interventionnisme de l'Etat... Et au-delà de ses frontières, l'Hexagone joue souvent cavalier seul contre ses alliés occidentaux, comme lorsque Dominique de Villepin, alors ministre des Affaires étrangères, s'opposa à la guerre en Irak lors d'un discours prononcé à l'ONU, le 14 février 2003.

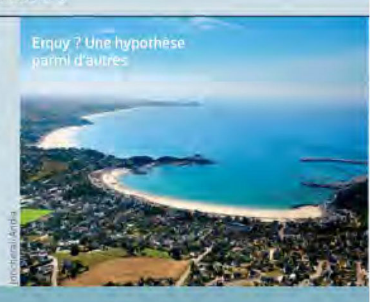
On pourrait objecter qu'il n'y a pas que dans notre pays où l'on fait de la résistance. «Partout, l'être humain cherche à répondre à la question fondamentale du "qui suis-je" en s'opposant à ce qu'il n'est pas, remarque le psychanalyste Marie-Jean Sauret, auteur de «Psychanalyse et politique» (Presses universitaires du Mirail). Mais la France se distingue par son histoire. Notre nation s'est créée dans la révolte, en s'élevant contre le roi, qui tenait son pouvoir de Dieu. L'idée rousseauiste du peuple souverain nous a profondément et durablement marqué.» L'historien Pascal Ory, qui a signé une biographie de Goscinny aux éditions Perrin, partage cet avis : «La spécificité de la France, souligne-t-il, est de pouvoir adosser ce discours national de résistance à une histoire qui le justifie, présentée comme glorieuse, et qui a vraiment fasciné les pays étrangers.» Pour preuve, le basculement qui s'est opéré à partir de la Seconde Guerre mondiale. Jusqu'ici, notre nation s'adressait à la planète entière à travers les philosophes des Lumières et les idéaux de la Révolution. La guerre de 1939-1945 a changé la donne. «L'invasion allemande fut un traumatisme pour le peuple français, analyse le psychologue Nicolas Gaillard. Et face à un traumatisme, le malade se crée des moyens de défense.» Ainsi, après la Libération, on a minoré le rôle de la collaboration et du régime de Vichy, tout en élaborant un mythe «résistancialiste» : «Les Français, poursuit-il, ont voulu continuer de croire qu'ils étaient capables de se défendre seuls. S'appuyer sur l'image d'un héros frondeur tel Astérix, c'est aussi une manière de refouler un passé impossible à accepter.»

D'autant que la France d'après-guerre subit deux autres séismes majeurs avec les défaites en Indochine, puis en Algérie. «C'est dans ce contexte de perte de nos colonies qu'est né Astérix, en 1959, rappelle le critique de BD Nicolas Rouvière. La série proposait une autre mythologie, non plus celle de la France souveraine en son empire, mais celle d'un peuple champion de l'anti-impérialisme.» La fiction rejoignait ainsi la réalité, car dans le même temps, notre pays s'inventait, sous la houlette de de Gaulle, un nouveau rôle sur le plan international, celui d'une nation non alignée, du grain de sable qui enraye la logique des blocs. Parallèlement, l'esprit de résistance était valorisé au niveau local et

PLUSIEURS COMMUNES SE RÉCLAMENT D'ASTÉRIX !

En ouvrant chaque album par un plan sommaire qui semble situer le village imaginaire d'Astérix quelque part entre Roscoff et Saint-Malo, Uderzo et Goscinny n'imaginaient pas que quelques communes revendiqueraient le privilège d'avoir servi de modèle. Pour Laurence Merdrignac, responsable de l'office du tourisme d'**Erquy**, un joli port des Côtes-d'Armor, il n'y a pas de doute : son village a inspiré celui des Gaulois. «Pendant la Seconde Guerre, Uderzo est venu ici avec son frère qui cherchait à échapper au Service du travail obligatoire, souligne-t-elle. Il y a ensuite passé des vacances en famille. Il n'a pas cherché à copier les paysages d'Erquy, mais cela l'a influencé.» Et puis, sous la loupe, il y a ces trois rochers alignés, au large du village gaulois : un gros, un moyen, un petit... Exactement comme ceux qui prolongent la pointe d'Erquy. Mieux : sur les cartes IGN, un «Camp de César» est indiqué près de la commune, non loin de vestiges de fortifications gauloises.

Le sujet, pourtant, fait polémique. D'abord parce qu'Uderzo a laissé planer le doute. Sollicité


Erquy ? Une hypothèse parmi d'autres

Joncheray/Andia

GE GAULOIS

trait fondamental de l'identité française.

individuel. De là, aujourd'hui, les élans de sympathie pour un José Bové, personnification d'Astérix, en lutte contre les dérives de la mondialisation, ou pour un Arnaud Montebourg, comparé à un «irréductible Gaulois» lorsqu'il s'opposa, en avril 2013, au rachat de Dailymotion, le bijou français du Net, par l'Américain Yahoo !

Mais cette insoumission peut aussi être perçue comme un repli sur soi. Arc-boutée sur ses AOC, son terroir et ses fleurons technologiques (TGV, Ariane, etc.), la France est accusée par les pays étrangers de se recroqueviller absurdement sur elle-même. Le 11 juin dernier, un article du «Wall Street Journal» dénonçait ainsi notre intransigeance à défendre notre exception culturelle, quitte à faire capoter des négociations de libre-échange entre l'Union européenne et les Etats-Unis portant sur plusieurs milliards de dollars. «Plus ou moins confusément, les Français rejettent la mondialisation, ce monde nouveau, chaotique, qu'ils n'ont pas choisi, estime Jean-Pierre Le Goff, sociologue au CNRS et auteur de «La Fin du village» (éd. Gallimard). Ils éprouvent une certaine nostalgie pour le village et ses forts liens collectifs, qu'ils idéalisent.

Le sociologue pense que ce concept de village-refuge est apparu dans les années 1970. En témoignent deux affiches de campagne de François Mitterrand. En 1965, le candidat de la gauche à la présidence pose devant un paysage industriel moderne : un champ cultivé où se dresse un pylône électrique, sur fond de cheminée d'usines. En 1981, l'image est bien différente : le visage de Mitterrand se détache d'un décor bucolique – un petit bourg avec son église et son clocher –, illustrant le slogan de «La force tranquille». «Cette affiche incarne la perte de confiance dans le progrès technique, constate Jean-Pierre Le Goff. La société n'a plus de vision d'avenir et cherche ses points d'ancrage dans le passé. Le village devient un rempart contre le changement, l'uniformisation forcée et, surtout, l'individualisme. Des manifestations très simples, comme la «fête des voisins» lancée en 2000, expriment ce besoin de retour au collectif.»

Cette France, qui a le sentiment d'être cernée et où monte le fantasme de l'invasion étrangère, peut-elle encore s'ouvrir sur le monde et lui transmettre un message universel ? Oui, affirme Nicolas Rouvière, qui renvoie... à la lecture d'«Astérix», créé, il faut le rappeler, par deux enfants de l'immigration (italienne pour Uderzo, juive d'Europe de l'Est pour Goscinny). «Cette BD est le lieu d'une réconciliation joyeuse, affirme l'universitaire. Ses héros portent un idéal dont on pourrait s'inspirer : une sorte d'ethnocentrisme fécond qui reconnaît des différences d'identité mais aussi des valeurs communes entre les peuples. Ce cercle de Gaulois où l'on apprend le «vivre ensemble», reçoit autour d'un banquet les compagnons étrangers, unis contre un même ennemi.» Seuls les Romains, qui veulent les soumettre et leur imposer leurs lois, demeurent exclus de ce village planétaire. ■

LÉO PAJON

Envers et contre tous
L'image du hameau d'Astérix cerné par les Romains illustrerait à la fois notre esprit de rébellion et notre repli face à la mondialisation.

---

par «Le Figaro», en 1996, il avait survolé Erquy en hélicoptère et reconnu des ressemblances troublantes avec ses dessins... avant de se raviser. Et dernièrement, la maison d'édition qui gère les droits d'«Astérix» a demandé à la mairie bretonne de ne pas communiquer en utilisant l'image du petit Gaulois. D'autres sites revendiquent d'ailleurs la paternité du lieu. **Perros-Guirec**, par exemple. Mais aussi **Lannion**, où des vestiges archéologiques ont été exhumés. Un article du quotidien anglais «The Independent» révélait même qu'on y avait retrouvé des traces du véritable village d'Astérix, notamment des monnaies représentant des sangliers... Mais l'enquête, parue le 1er avril 1993, n'était qu'un canular...

Seul contre tous, l'historien Gilles Henry transporte les moustachus en Normandie. «En observant la carte des albums, il semble que le promontoire soit plus à l'est, dans le Cotentin», révèle-t-il. La théorie, que l'historien présente dans «Le Mont-Saint-Michel, histoire de la merveille de l'Occident» (éd. France-Empire), s'appuie sur un fait historique : parmi les deux révoltes décrites par César dans «La Guerre des Gaules», l'une est menée par Viridorix, chef des Unelles du Cotentin. «La bataille qui s'en suivit, note Gilles Henry, aurait eu lieu près du village de **Petit-Celland** (Manche), autour duquel on trouve les toponymes d'Astériac et de Vernix. Joignez les deux, et vous avez Astérix.» CQFD. **L. P.**



Astérix et Obélix libèrent le chef Ocatarinetabellatchitchix, prisonnier des Romains, et le raccompagnent sur son île. *Album n° 20 (1973)*

«ELLE TE PLAÎT PAS MON ÎLE ?»

Dans le village corse de l'album, on trouve des grands-pères taiseux, des châtaigneraies touffues et des machos qui n'aiment pas qu'on regarde leur sœur… GEO est allé voir sur place, en Castagniccia, si tout cela est vrai.

PAR OLIVIER-JOURDAN ROULOT (TEXTE) ET BERTRAND MEUNIER / TENDANCE FLOUE (PHOTOS)

La porte de la châtaigneraie
Bâti sur une arête du mont San Petrone, le village de La Porta, comme son nom l'indique, ouvre la grande châtaigneraie qui occupe le nord-est de l'île. Avec ses 180 habitants, la commune est la plus importante de la Castagniccia.



«Astérix en Corse», page 26.

Un lieu de convivialité
Nanou ne sert pas de sanglier dans son café situé face à la mairie de La Porta. Chez elle, on se désaltère en se cultivant : la patronne du San Petrone met en effet des livres d'histoire ou de cuisine à la disposition de ses clients.



«Astérix en Corse», page 25.

Un numéro d'équilibriste
Comme Uderzo l'avait repéré, les maisons traditionnelles sont bâties en «pierres sèches», c'est-à-dire sans mortier. La solidité de la construction est assurée par le poids de chaque moellon, sa forme, sa position et son calage par rapport aux autres.



Les urnes, un sport national
A La Porta, comme partout dans l'île, on se passionne pour la politique. Antoine Moracchini (en haut de l'escalier) compte se présenter aux élections municipales de 2014 contre le maire sortant, Stéphanie Grimaldi. Dans l'album, les auteurs racontent avec humour ces guerres de clans.

Entre Corte et Bastia se cache une région verte et boisée, qui contraste avec les zones plus arides de la Corse. Ce massif montagneux, dont l'altitude moyenne voisine les 800 mètres au nord-est de l'île, abrite une terre fertile, riche en cours d'eaux. Si le village que l'on découvre dans «Astérix en Corse» existe, ce pourrait bien être là, en Castagniccia, au cœur des trois vallées où la magnifique châtaigneraie, qui donne son nom à la région (châtaignier se disant «castagnu»), s'étire sur 8 937 hectares. Ici, respire la vraie Corse, celle des hameaux perdus, qui résiste tant bien que mal à la standardisation, accrochée à son identité et à ses traditions.

C'est par une route qui rappelle le chemin emprunté par nos Gaulois qu'on accède à La Porta d'Ampugnani, la capitale historique de la Castagniccia. Avec ses maisons de schiste, ses toits de lauze, tout en dénivelé, le bourg est organisé en neuf quartiers, structurés autour d'une place et d'une fontaine. Ici, au pied du mont San Petrone (1 767 mètres), les journées s'adaptent au soleil. Le matin, on se retrouve au café, pour lire le journal. On prend l'apéro, on joue aux cartes, on fait ses courses – parfois au «tragulinu», le camion-boucherie qui, une fois par semaine, permet aussi de prendre des nouvelles d'un cousin vivant dans un autre village. En été, aux heures les plus chaudes, les volets clos des vieilles maisons donnent à La Porta des airs de village fantôme. Ce n'est que le soir, à la fraîche, que la vie reprend ses droits.

A part leur chevelure blanche, Charles Grimaldi et Félix Taddei ne sont que de lointains héritiers des quatre vieillards tout de noir vêtus de la bande dessinée, assis sur leur banc. Ils n'ont en commun, peut-être, qu'une certaine nostalgie : «Jusque dans les années 1970, rappellent les deux anciens, la population n'est jamais descendue sous les 500 habitants. Maintenant, les grands-mères vont à Bastia garder les petits-enfants...» Ils ne sont plus que 180 à vivre sur place à l'année. Néanmoins, aux beaux jours, la population est multipliée par cinq ou six, avec le retour de ceux qui se sont installés dans les grandes villes et des exilés de la diaspora, qui pour rien au monde ne passeraient leurs vacances ailleurs.

Comme les Romains dans l'album, les gendarmes ont la réputation de rester planqués

Dans leur bande dessinée, Goscinny et Uderzo mettent en scène des forces de l'ordre – les légionnaires romains – tremblant en arrivant dans le village des autochtones. Les représentants de la loi, aujourd'hui, portent képis et uniformes, ceux de la gendarmerie. «Beaucoup d'amis me demandent : "Tu n'as pas peur, en Corse, avec tous ces règlements de comptes ?"», confesse anonymement un militaire. Notre interlocuteur vient de débarquer à •••



SOUS LE CRAYON D'UDERZO

Le pays de la sieste, du fromage et de l'amitié



«Astérix en Corse», page 24

Le poids des traditions
Nos Gaulois découvrent un druide allongé au pied d'un arbre et une coutume locale : la sieste !

Un attentat gastronomique
Allusion aux «nuits bleues» dont la Corse était coutumière : ici, c'est un fromage qui est explosif !



«Astérix en Corse», page 27



«Astérix en Corse», page 32

Touche pas à ma sœur !
On ne plaisante pas avec l'honneur des jeunes filles : ce Romain l'apprend à ses dépens.

L'amitié, c'est sacré
En Corse comme en Gaule, tout finit par un banquet bien arrosé. Et on lève son verre à l'amitié...

«Astérix en Corse», page 47





La mémoire vivante du village
Stéphanie Grimaldi (à droite), maire de La Porta depuis 2001, s'entretient avec un des grands anciens de la commune, Antoine Taddéi, autrefois couvreur de toits en lauze, et qui n'a jamais quitté le village.

••• Piedicroce, l'autre gros village de la région. Au sein de la seule brigade qui, d'ici peu, restera en activité pour toute la Castagniccia. Ce quadra semble apprécier sa nouvelle affectation. «On essaie de se montrer un peu en montagne, pour que les gens ne se sentent pas abandonnés», assure-t-il. «On ne les voit jamais, souffle pourtant un habitant. Ils se débrouillent pour aller ne rien faire ailleurs.» «Quand ils collent une amende – rarement – ils ne se trompent pas», ironise un autre villageois. Sous-entendant que les rares contre-danses reviendraient aux touristes...

Non sans humour, les auteurs d'«Astérix en Corse» brossent sur une pleine page une végétation épaisse, impénétrable, dans laquelle seuls les insulaires sont capables de se repérer. Avec ses sentiers de chèvres, sa forêt profonde, ses hameaux abandonnés, la Castagniccia est le lieu idéal pour se faire oublier. Visage anguleux, regard espiègle, l'écrivain Jean-Claude Rogliano a été un des pionniers du Riacquistu, mouvement de défense et de sauvegarde de la culture et de la langue corse. «Le bandit Castelli se cachait ici», souffle-t-il, désignant du doigt les tours de Tevola datant du XIII[e] siècle, que Rogliano a transformées en gîte, à Carcheto, un hameau d'une vingtaine d'habitants. «Castelli, ce n'était pas le "bandit d'honneur", c'était le bandit d'horreur !» précise-t-il. Après avoir démarré sa carrière d'assassin en 1906 en tuant un de ses cousins, François-Marie Castelli a pris le maquis. Pendant vingt ans, à l'abri d'un pays qu'il connaissait comme sa poche, il a semé la terreur dans la région, assassinant encore huit personnes avant d'être abattu, en 1929. Plus près de nous, quand il était l'homme le plus recherché de France, Yvan Colonna avait aussi trouvé refuge dans le coin : l'assassin du préfet Erignac se cachait à Penta-Acquatella, de l'autre côté du col de Saint-Antoine.

De la terrasse de la famille Lorenzi, à San' Andria, un des six hameaux qui forment la commune de Crocicchia, au nord du massif du San Petrone, on aperçoit l'ancien refuge de Colonna, de l'autre côté de la vallée. En bermuda, barbe soigneusement taillée, Christophe Lorenzi savoure le moment. Après deux années de travaux, la maison qu'il occupe pour les vacances est entièrement restaurée. Typique, avec son plancher de châtaignier, ses murs épais et ses façades bleu clair. Dans quelques jours, Paul-Antoine, le fils de Christophe et Pascale, fêtera ses 9 ans. Lorsque ses parents l'ont ramené la première fois à San' Andria, après sa naissance, l'héritier a été porté à bout de bras de maison en maison, tandis que des voix s'exclamaient : «C'est le mâle, c'est le mâle !» Il est vrai que Paul-Antoine n'a que des cousines et qu'il est donc le dernier des Lorenzi. Un privilège, dans une île où le nom et le genre déterminent la place de chacun.

La femme corse n'a plus grand-chose à voir avec la Parlomba de la bande dessinée

Dans «Astérix», la femme corse se tient à l'écart des affaires des hommes. Au café U San Petrone, ce sont pourtant les femmes qui mènent les affaires. Cheveux courts et boucles aux oreilles, Anne-Marie Samartini a succédé à la vieille Marie-Dévote derrière le comptoir. Cette quinquagénaire, que tout le monde appelle Nanou, n'a rien à voir avec Parlomba, la femme de Caféolix, qualifiée de bavarde par le tavernier... pour avoir répondu «oui» à une question. Après avoir exercé comme aide-soignante dans la plaine, Nanou est revenue vivre à La Porta il y a deux ans. Une «évidence vitale», à ses yeux. De son bistrot, cette mère de deux garçons espérait faire un lieu «plus culturel ou de lien social». Pour le moment, sa clientèle est surtout composée de jeunes, qui multiplient les tournées. Mais Nanou n'a pas renoncé. Elle compte transformer le lieu en café littéraire et inviter des écrivains.

La patronne du San Petrone n'est pas la seule femme de tête, au village, dont le maire, depuis

Avec sa forêt profonde et ses hameaux abandonnés, la Castagniccia, comme au temps de la Gaule, est le lieu idéal pour se faire oublier

2001, s'appelle Stéphanie Grimaldi. Les élections, justement, sont encore un moyen pour Uderzo et Goscinny de moquer gentiment les coutumes insulaires. Car, en Corse, la politique est un sport national. A La Porta comme ailleurs, difficile de rester neutre : on se doit d'être pour l'un ou l'autre des adversaires. Au village, tout le monde s'est vu poser la question, à l'approche des municipales. Deux clans se font face. Il y a celui des Grimaldi, maires de père en fille. Aujourd'hui, c'est donc la blonde Stéphanie, ambitieuse quadra par ailleurs patronne de la fédération départementale UMP, qui est à la tête de la commune. Mais, déjà, le clan adverse prépare le scrutin de l'année prochaine, et espère mettre un terme au règne des Grimaldi. «C'est la guerre, prévient Jean-Claude Guazzelli, qui milite pour un changement de maire. C'est historique : vous tombez au moment où la marmite commence à bouillir !»

En cette mi-août, l'été touche déjà à sa fin. Sous les étoiles de la nuit insulaire, l'heure est à la légèreté, pour l'un des derniers bals de la saison – celui des pompiers. Ce soir, sur la grande place de La Porta, devant la façade de la vieille église baroque, chacun s'est mis sur son 31. On se croirait dans un des banquets qui clôturent chaque aventure d'«Astérix». Sur la piste, madame le maire a rejoint les danseurs, invitée par les jeunes du village. De son côté, Jean-Claude Guazzelli, son adversaire politique, danse, lui, avec un groupe de jeunes filles. Charles Grimaldi et Félix Taddei, inséparables, sont installés à une table, et devisent autour d'un verre. Nanou, elle, salue des amis. Après la fête, la plupart des estivants partiront, et le village retrouvera son calme. Mais, ce soir, personne n'a le cœur à reprocher à son voisin son destin ou son abandon. «C'est évident qu'il y a un peu de blues, nous avait confié Rogliano, depuis sa forteresse de Carcheto. Quand on se retrouve une vingtaine en hiver, on ne peut pas nager dans un optimisme béat.» Pour le moment flotte dans l'air une illusion de concorde. Celle d'un monde parfait, le rêve d'une communauté réunie et réconciliée. Demain, il sera temps de se séparer. Une fois de plus. Et chacun de retourner à sa vie : dans les métropoles du «continent», pour ceux de la diaspora ; au village, encore et toujours, pour ceux qui restent. ■

OLIVIER-JOURDAN ROULOT

>> GUIDE LES COUPS DE CŒUR DE NOTRE REPORTER

FORÊTS, RIVIÈRES ET MAISONS FORTES

■ **Sur le chemin des châtaigniers centenaires.** L'itinéraire débute à Piedicroce, à une quinzaine de kilomètres au sud de La Porta, au niveau de la fontaine à colonnes. Des escaliers vous conduiront vers la partie haute du village, d'où vous admirerez les toits en lauze et les premiers châtaigniers centenaires de la promenade. La balade se poursuit ensuite à travers la forêt, de hameau en hameau : Pastoreccia et ses ruelles pavées, Campodonicu et son promontoire plongeant sur la vallée d'Orezza ou encore Piedipartino et son église à la porte sculptée polychrome. Entre nature sauvage, cascades, forêt, patrimoine architectural, «maisons fortes» (villas entourées de remparts) du XVIe siècle, chapelles romanes, églises baroques, demeures du XIXe siècle, ce parcours permet de découvrir toutes les richesses de la Castagniccia. *Une boucle de 7,8 km à partir de Piedicroce (parking place de l'Eglise ou place de la Fontaine). Durée : 3 heures.*

■ **Des baignades à ciel ouvert.** Rivières, trous d'eau sont autant de bassins naturels qui feront le bonheur des petits et des grands. La cascade de Carcheto, à une vingtaine de kilomètres de La Porta, est la baignade «sauvage» la plus importante. A moins de 3 kilomètres de là, la piscine en plein air du village de Piedipartino permet de se rafraîchir à l'ombre des châtaigniers. *Piscine de Piedipartino ouverte tout l'été de 11 h à 18 h. Fermée les lundis et vendredis. Tél. : 04 95 35 18 12.*

LE GOÛT DE LA CASTAGNICCIA

■ **Chèvres et brebis.** On pourrait croire, en lisant «Astérix», que le fromage corse est immangeable. C'est loin d'être le cas. Particulièrement en Castagniccia. Celui de Paul Campana est certainement l'un des plus savoureux qu'on puisse trouver à La Porta. La meilleure période pour acheter du fromage est celle qui va de juillet à décembre. Le lait est plus riche, les bêtes se nourrissant d'une végétation plus mature. Les gourmets trouveront aussi à l'épicerie du village, selon la période, le brocciu de brebis de José Giannecchini, un autre berger de La Porta. *6,50 € le fromage frais, 8 € celui de deux mois. Paul Campana. La Porta. Tél. : 06 82 84 02 69.*



■ **Restaurant Chez Armand.** Un établissement sans prétention à Carcheto, où on sait ce que bien cuisiner veut dire. Ne venez pas ici chercher l'esbroufe. Il y a des tables, des chaises, et c'est suffisant. Christophe et Catalina ont repris l'affaire familiale il y a une quinzaine d'années. Catalina prépare un réconfortant gratin d'aubergines ou d'excellents beignets aux herbes du maquis, pas trop gras ni trop épais, que vous pourrez déguster sous la pergola avec vue sur la vallée d'Orezza. *Menu environ 25 €. Carcheto. Tél. : 04 95 35 80 26.*

DORMIR AU MILIEU DES LÉGENDES

■ **Les tours de Tevola.** Un lieu inspiré, comme Jean-Claude Rogliano, qui s'est lancé dans la restauration de ces vieilles tours du XIIIe siècle. Ecrivain, Jean-Claude Rogliano n'a pas besoin de se faire beaucoup prier pour raconter à ses invités les histoires de la région. Pour la baignade, la piscine creusée dans la roche surplombe la forêt et donne l'impression de nager au-dessus des arbres. Les tours de Tevola se trouvent au bas du village de Carcheto. Toute l'année, six appartements peuvent accueillir quatre personnes chacun, et une petite maison, six résidents. *Entre 240 et 560 €/semaine. Carcheto. Tél. : 04 95 35 82 03. www.tevola.com*



Comme les cochons sauvages de l'album, les chèvres du berger Paul Campana sont élevées en liberté et s'égayent dans les sentiers.



À L'AUBE D'UN NOUVEAU MONDE

Dans leur 22e aventure, nos héros atteignent par mégarde les rivages d'un continent inconnu. L'occasion pour GEO de repartir sur les traces des premiers émigrants et des Indiens, sur la côte du Massachusetts.

PAR ALEXIS BUISSON (TEXTE)

Astérix et Obélix échouent sur une terre inconnue. Au programme : exploration et castagne. *Album n° 22 (1975)*

Sur cette plage vierge, deux peuples se sont affrontés
Sur la rive ouest de la péninsule de Cape Cod, la «First Encounter Beach» (la «Plage de la première rencontre») offre un paysage idyllique. Les Pères pèlerins, considérés comme les fondateurs des futurs Etats-Unis d'Amérique, y affrontèrent la tribu des Indiens wampanoags, le 6 décembre 1620.

Michael A. Blanchette



«La Grande Traversée», page 27

La célébration des ancêtres
Chaque mois de juillet, les Wampanoags de la région de Mashpee revêtent leurs costumes traditionnels le temps d'un pow-wow. Ils célèbrent ainsi leurs ancêtres, les habitants originels du Nouveau Monde. Mais pour Astérix et Obélix, qui ont perdu leurs repères, les Indiens sont peut-être des Romains déguisés.

Cela fait deux heures que le «Provincetown Express» a quitté le port de Boston. Vue du pont du ferry, la côte est de Cape Cod («Cap aux morues»), dévoile une nature vierge comme au commencement des temps. Battu par les vagues de l'Atlantique, un cordon ininterrompu de sable blond frange cette péninsule de 100 kilomètres de long qui s'avance tel un crochet dans l'océan, au sud-est de l'Etat du Massachusetts. En arrière de la plage, des falaises striées de rouge et de blanc cèdent peu à peu la place à un moutonnement de dunes lunaires. Au-delà, des prairies désertes et d'épaisses forêts tissent un camaïeu de vert aux tons nuancés. Est-ce sur ces rives sauvages qu'Astérix et Obélix, découvreurs imaginaires de l'Amérique, ont pris pied au terme de leur «grande traversée» ? Les circonstances de leur accostage, leur affrontement avec les Indiens, puis les liens d'amitié qu'ils nouent avec eux, évoquent en tout cas l'odyssée des Pères pèlerins («Pilgrims Fathers»), qui débarquèrent sur ces côtes, le 11 novembre 1620. Ces protestants britanniques avaient fui leur pays pour trouver une terre plus tolérante au Nouveau Monde. La colonie qu'ils y créèrent devint le plus ancien établissement habité sans discontinuité jusqu'à nos jours. C'est pourquoi ils sont considérés comme les pères fondateurs des futurs Etats-Unis.

Ces pionniers partirent du port anglais de Plymouth, le 16 septembre 1620, à bord du «Mayflower», un voilier marchand chargé de cent deux émigrants qui devaient s'installer en Virginie. Mais comme les héros de la BD, une tempête les détourna de leur route, si bien qu'ils se réfugièrent dans la baie de Cape Cod, que la péninsule éponyme protège des vents du large. Leur navire s'amarra à la pointe nord de la presqu'île, à l'emplacement actuel de la ville de Provincetown. Aujourd'hui, la Pilgrim Tower, un campanile néogothique, est le seul monument à rappeler l'événement. La plage où jeta l'ancre le «Mayflower» est désormais un port animé, dans lequel les bateaux de pêche et de plaisance s'alignent le long des quais où le ferry déverse des foules de vacanciers. «P-town», comme on la surnomme, est l'un des lieux de villégiature les plus prisés de la Nouvelle-Angleterre. En été, sa population passe de 3 000 à 60 000 habitants. Ses rues sont bordées de coquettes maisons en bois, avec balcons et vérandas à colonnades, de «style Cape Cod», inspiré de l'architecture coloniale du XVII[e] siècle.

Les dindons sauvages dont se délecte Obélix sont désormais protégés dans un parc national

De nombreux drapeaux arc-en-ciel flottent sur les façades peintes de couleurs multicolores. P-town héberge en effet la plus forte concentration de couples gays et lesbiens des Etats-Unis : le recensement de 2010 dénombre 163 foyers homosexuels sur le millier que compte la cité. «Depuis les années 1910, Provincetown a été un refuge pour les marginaux, les excentriques et les contestataires, •••



Essdrass M. Suarez / The Boston Globe / Getty Images



Au pays des Pères pèlerins
Erigé à North Truro, le phare de Highland a été immortalisé en 1930 par Edward Hopper, qui avait une résidence à Provincetown. C'est sur cette côte est des Etats-Unis qu'eurent lieu les premiers contacts et les premières implantations européennes.

Michael A. Blanchette

••• souligne John McDonough, le conservateur du Pilgrim Museum. Son isolement, sa tranquillité, la beauté sauvage de ses paysages et sa lumière exceptionnelle ont d'abord séduit les écrivains et les artistes, puis les hippies. Ce lieu a toujours été synonyme de liberté et de tolérance.» Une philosophie initiée par les Pères pèlerins qui signèrent, la veille de leur débarquement, le «Mayflower Compact». «Ce texte, explique John McDonough, définissait leur future colonie comme une démocratie composée de citoyens qui élisaient leur gouverneur et qui respectaient les croyances de chacun. Les spécialistes considèrent que ces principes ont servi de base, près de deux siècles plus tard, à la Constitution des Etats-Unis.»

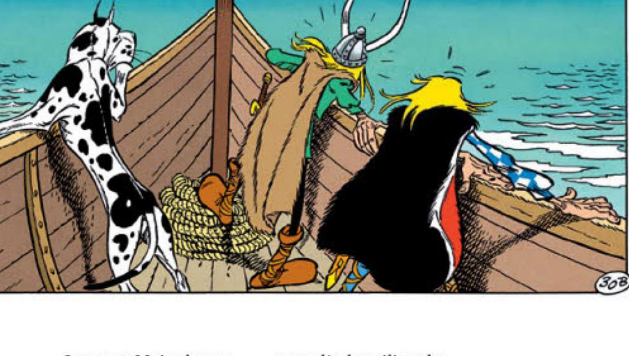
Les pèlerins jugèrent pourtant que le site de leur mouillage n'était pas propice à un établissement durable. Aussi organisèrent-ils trois missions d'exploration, dont les membres progressèrent avec difficulté à travers la forêt dense qui couvrait le nord de la péninsule. Aujourd'hui, la Route 6 permet de rejoindre aisément le continent depuis Provincetown. Mais la forêt existe encore, désormais protégée par le statut de parc naturel, sous le nom de Cape Cod National Seashore. Quelque 450 espèces d'animaux y vivent, dont des dindons sauvages, ces «glouglous» qui, dans l'album, font les délices d'Obélix. Dans l'obscurité et le silence qui règnent, on éprouve, comme nos Gaulois endormis dans une clairière, la même angoisse qu'endurèrent les colons qui se savaient épiés par les Indiens. L'inévitable confrontation se produisit le 6 décembre 1620 sur la rive ouest de la presqu'île, près de l'actuel village d'Eastham. Dans la réalité autant que dans la BD, l'escarmouche débuta par des volées de flèches. Mais si quelques baffes suffirent à Astérix et Obélix pour vaincre leurs adversaires, les Anglais durent recourir à leurs fusils.

Les pionniers durent leur survie aux Indiens qui leur apprirent à pêcher et à chasser

Baptisé «First Encounter Beach» (la «Plage du premier contact»), ce lieu entaché de violence offre de nos jours un visage serein. Défendue par une haie de roseaux, la bande de sable s'étire au pied de dunes basses. Des herbes marines verdissent par endroits l'océan, où barbotent des enfants et leurs parents. Dans le ciel, des mouettes planent au gré du vent, qui s'en va souffler sur les ailes de l'Eastham Windmill, un moulin datant de 1680, transformé en musée. Jim Owens, qui y travailla dans les années 1970, accueille les visiteurs. «Cape Cod compte encore une vingtaine de moulins que les premiers colons érigèrent pour moudre leur grain, explique cet octogénaire pourvu d'une longue barbe blanche. Il ne manque pas de raconter l'histoire de la «First Encounter Beach». A l'entrée du musée, il a même épinglé, en guise de clin d'œil, une feuille portant l'inscription : «Ne contrariez pas les Indiens !» Adoptés par les indigènes, •••

UNE DÉCOUVERTE TRÈS DISPUTÉE





Les Vikings plus forts que Colomb
Ces marins scandinaves, experts en navigation, traversèrent l'Atlantique 500 ans avant le célèbre amiral. La bande dessinée se fait l'écho de leur réussite.

«La Grande Traversée», page 34.

Dans l'album «La Grande Traversée», Astérix et Obélix découvrent l'Amérique, pardon… l'Amérix, sans le vouloir. Mille cinq cents ans plus tard, **Christophe Colomb** ne fit pas mieux en accostant sur une île des Bahamas. Il cherchait une route vers les Indes, et resta convaincu jusqu'à sa mort d'être arrivé en Asie. Il n'empêche, le marin génois entra dans l'Histoire, même s'il ne fut pas le premier Européen à franchir l'Atlantique. Des pionniers avaient accompli le trajet avant lui, qui font encore l'objet de débats entre scientifiques et historiens.

Autour de l'an mil, **des Vikings islandais et groenlandais** abordèrent les côtes de Terre-Neuve, du Labrador et, sans doute, de la Nouvelle-Ecosse. Les sagas nordiques s'en firent l'écho au XIIIe siècle. Uderzo et Goscinny, qui n'en sont plus à un anachronisme près, y font référence dans leur album. La légende ne devint réalité qu'en 1960, avec la découverte des vestiges d'un village scandinave au nord de Terre-Neuve, sur le site de l'anse aux Meadows. Le Viking Leifr Erikson avait donc bien foulé le littoral nord-américain, qu'il nomma Vinland, «La Terre de la vigne». Mais cette première vague colonisatrice, en butte à l'hostilité des populations indigènes et privée de renfort logistique, fut de courte durée.

Autre certitude, dont nos héros gaulois seraient fiers : **des Bretons** ont navigué au large du Canada actuel à l'époque médiévale. Dès la fin du XIVe siècle, ces pêcheurs de morue jetaient leurs filets sur les bancs de Terre-Neuve. **Islandais, Danois et Anglais** croisaient aussi dans les parages. **Les Basques**, eux, chassaient la baleine à quelques encablures de l'estuaire du Saint-Laurent. Mais chacun gardait secret son coin de pêche, si bien que les rivages terre-neuvas restèrent dans le brouillard. Lors de son expédition maritime de 1472, **le Portugais João Vaz Corte-Real** aurait navigué en vue d'une côte qu'il nomma «Terra Nova do Bacalhau» («Terre neuve des morues»). On l'appelait aussi la «Terre des Basques». Mais la Bretagne n'avait pas dit son dernier mot. **Un corsaire de Morlaix, Jean Coatanlem**, prétendait avoir écumé l'Atlantique d'est en ouest. Engagé dans la marine portugaise, ce baroudeur jeta l'ancre à Lisbonne pour y mourir en… 1492. Il aurait confié des cartes à Colomb, alors en quête d'informations utiles pour son voyage.

Possible, mais la thèse avancée par l'historien irlandais David B. Quinn semble plus probable. Ce spécialiste de la colonisation de l'Amérique affirme que, dès le milieu du XVe siècle, les capitaines, armés par des marchands du port de Bristol, avaient reconnu les amers d'une grande île proche du Labrador. Là même où aborda, en 1498, **le Vénitien Jean Cabot,** au service du roi d'Angleterre Henri VII. Il devançait de quelques mois Colomb, commandité par les Espagnols, qui ne débarqua sur le continent – au Venezuela –, qu'à son troisième voyage.

Les Anglais eurent l'intuition d'un Nouveau Monde bien avant que Martin Waldseemüller ne conçoive sa fameuse planisphère, en 1507. Ce cartographe allemand baptisa ces terres lointaines du nom d'Amérique, en hommage au **navigateur florentin Amerigo Vespucci,** le premier à les considérer comme autre que l'Asie.

Voilà pour la «Grande Découverte» qui ouvrit l'ère des Temps Modernes. C'est au XIXe siècle que la question des premiers arrivants dans l'Ancien Monde devint une question d'orgueil national ou la lubie d'amateurs d'énigmes. On mentionnera l'odyssée mythique de **saint Brandan, un moine irlandais** parti au VIe siècle chercher le jardin d'Eden jusqu'aux confins de l'océan, à bord d'un curragh, une petite embarcation à voile dont la coque était recouverte de peaux cousues. En 1977-1978, l'explorateur britannique Tim Severin, spécialiste de la reconstitution des voyages légendaires, fit la traversée de l'Irlande à Terre-Neuve à bord d'une semblable coque de noix. Une prouesse, pas une preuve.

Plus sérieux, un ancien officier de la Royal Navy, Gavin Menzies, défendit en 2002 la thèse d'une découverte du continent américain entre 1421 et 1423 par **la flotte chinoise de l'amiral Zheng He.** S'il est avéré que l'Empire des Ming entreprit des expéditions maritimes dans l'océan Indien, cette politique expansionniste prit fin à la fin du XVe siècle. Les archives concernant cette armada, qui compta jusqu'à 70 jonques géantes et 30 000 hommes, furent détruites. Gavin Menzies prétend que Zheng He franchit le détroit de Magellan et accosta en Amérique, mais sa théorie reste encore controversée.

Au fond, les morutiers bretons auraient mis tout le monde d'accord s'ils s'étaient établis à Terre-Neuve. Après tout, entre Armorique et Amérique, la parenté se joue à une voyelle et une consonne près !

GILLES DUSOUCHET



Les Irlandais en premier ?
Le moine irlandais Brandan aurait atteint l'Amérique au VIe siècle avec un petit voilier. L'explorateur Tim Severin a refait son voyage à bord d'un bateau identique en 1977.

Cotton Coulson / Brendan Voyage

●●● Astérix et Obélix n'eurent pas besoin de suivre ce conseil. Les pèlerins, eux, finirent par conclure une alliance avec Massasoit, le chef des Wampanoags, l'une des plus importantes tribus algonquiennes de la contrée. Ils leur prodiguèrent des soins, tandis que les Indiens leur apprirent à cultiver le maïs, à chasser et à pêcher. Sans leur aide, les colons n'auraient pas survécu au terrible hiver de 1620, qui vit la moitié d'entre eux périr de la maladie du scorbut.

Les ours et les cerfs que traquent nos héros dans l'album ne hantent plus les forêts de Cape Cod. La péninsule reste toutefois un sanctuaire de la faune marine. Quelque 15 000 phoques gris y côtoient les baleines franches et à bosse. La région est aussi réputée pour ses poissons, ses huîtres et surtout ses homards. «Les courants renouvellent sans cesse l'eau de la baie, nourrissant ainsi les crustacés», explique David Stamatis, sur son bateau amarré dans le port de Wellfleet, au sud de Provincetown. Pêcheur en été, policier dans la banlieue de Boston le reste de l'année, le jovial quinquagénaire lève l'ancre chaque jour à l'aube pour aller relever ses casiers. Mais malgré sa popularité, le homard rapporte peu. «La faute aux distributeurs, qui nous les achètent pour trois fois rien, soupire-t-il. Si cela continue, on va aller pointer au chômage...» Les Indiens enseignèrent aussi aux pèlerins à cueillir des baies, dont les airelles ou canneberges («cranberry», en anglais). Aujourd'hui, Cape Cod est émaillée de champs d'arbrisseaux ployant sous ces fruits rouges. Leur culture se concentre toutefois autour de la ville de Carver, sur le continent. Les 40 hectares qu'y exploitent Jack et Dot Angley ressemblent à un immense tapis vermillon. Le couple reçoit les visiteurs dans sa grange. «Le cranberry, c'est l'or rouge de la région, disent-ils. A lui seul, le Massachusetts génère 30 % de la production nationale de ces fruits que l'on vend frais ou séchés, ou sous forme de jus et de confiture.»

La gardienne des traditions wampanoags porte un tee-shirt de l'équipe de base-ball de Boston

La paix entre les colons et les Wampanoags ne dura qu'un demi-siècle. En 1675, la guerre qui les opposa ne laissa que 400 survivants parmi les 20 000 Amérindiens. Par la suite, beaucoup périrent d'épidémies. Les autres furent chassés de leurs terres, christianisés, voire réduits à l'esclavage. Les Wampanoags furent finalement regroupés dans plusieurs réserves. La plus importante, située à Mashpee, au sud de Cape Cod, compte désormais 1400 individus. Ici, pas de tipis comme dans l'album d'«Astérix», mais quelques maisons de style colonial, une poignée de commerces, une chapelle, et le «centre gouvernemental» abritant le conseil et le tribunal tribaux. Le tout noyé dans une forêt de pins, en bordure d'un vaste lac. Pas non plus d'Indiens emplumés comme dans la bande dessinée. Ramona Peters, qui veille sur le musée des Wampanoags, a des cheveux courts bouclés et arbore un tee-shirt des Red Sox, l'équipe de base-ball de Boston. Cette «gardienne du feu», âgée de 60 ans, transmet les traditions à qui veut bien les recevoir. «Certains jeunes veulent apprendre, explique-t-elle. Mais c'est une démarche qui reste individuelle. Tout le monde n'est pas prêt à la faire.» Reconnus en tant que tribu par l'Etat fédéral en 2007, au terme d'un combat juridique de trente-deux ans, les Wampanoags voudraient construire un casino. Le projet vise à assurer leur autonomie économique et créer des emplois (la moitié de la tribu est au chômage), mais divise la communauté. Le pow-wow annuel est l'un des seuls moments où ses membres renouent avec leur culture. Vêtus de leurs parures cérémonielles, ils se livrent à leurs danses et leurs chants ancestraux, les mêmes auxquels Astérix et Obélix prennent part dans l'album.

Et les colons ? Ramona Peters peine à en parler. «Peu importe l'époque où la blessure nous a été infligée, elle nous affecte toujours», confie-t-elle. Il fut un temps, pourtant, où les Wampanoags ont cohabité avec les Pères pèlerins. Après l'échec de leurs explorations, ces derniers traversèrent la baie de Cape Cod sur le «Mayflower», le 21 décembre 1620, pour fonder leur colonie sur le continent, à l'emplacement de l'actuelle Plymouth. De nos jours, la cité est une ville-musée qui vit sur son passé. Les touristes y suivent les traces des immigrants selon un parcours bien établi : le «Mayflower II», réplique du mythique voilier, le Plymouth Rock, un imposant rocher que les exilés auraient aperçu à leur arrivée, Cole's Hill, la colline où furent enterrées les victimes de l'hiver 1620. Et enfin, la Plimoth Plantation, reconstitution grandeur nature de la colonie, située au sud de la ville. Dans de rustiques chaumières en bois, des acteurs en costumes d'époque font revivre le quotidien des pèlerins, tandis que des Amérindiens s'affairent dans les huttes du village wampanoag voisin. Richard Pickering, le directeur du site, est l'un des descendants des passagers du «Mayflower». «Nous montrons la colonie telle qu'elle était en 1627, l'année de son premier recensement. Ses 156 habitants vivaient alors en harmonie avec les autochtones», explique-t-il. Dans le Pilgrim Hall Museum, au centre de Plymouth, un tableau symbolise ce moment de fraternité. Il montre les pèlerins priant autour d'une table en compagnie de quelques Wampanoags. Cette œuvre rappelle la cérémonie d'action de grâce que les colons organisèrent à l'automne 1621 pour célébrer leur première récolte. Ils invitèrent alors le chef Massasoit et 90 de ses hommes à partager leur repas, en remerciement de l'aide qu'ils leur avaient apportée. Des dindes sauvages furent servies lors du festin : ce fut le premier «Thanksgiving» fêté au Nouveau Monde. Depuis cette date, les Américains se retrouvent en famille fin novembre pour déguster une dinde truffée de marrons, de saucisses ou de pommes, et accompagnée d'une sauce aux «cranberries». Obélix avait vu juste, lui qui avait jeté son dévolu sur les glouglous farcis. ■

ALEXIS BUISSON

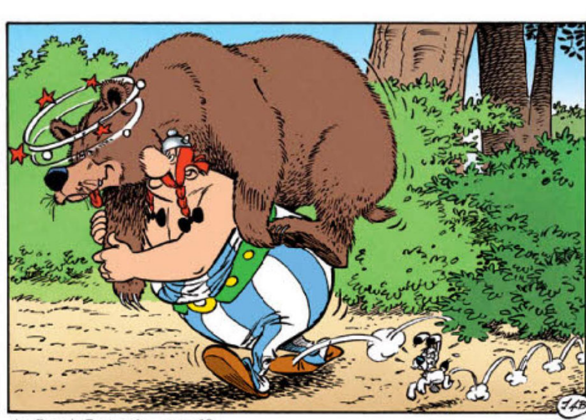


SOUS LE CRAYON D'UDERZO Des dessins qui jouent avec les symboles du rêve américain

La bannière étoilée
L'Indien, une fois K.-O., voit les 50 étoiles du drapeau national, représentant le nombre d'Etats actuel.

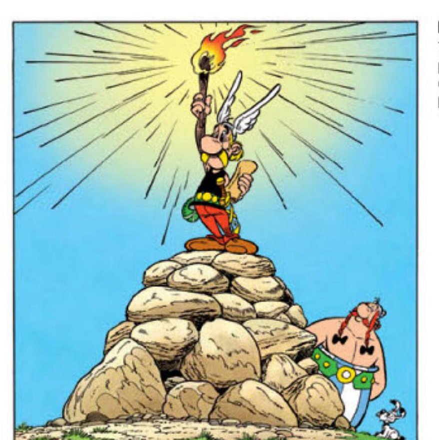
«La Grande Traversée», page 23.

Le fameux grizzli
Quel bel exemple de la vie sauvage que ce grizzli américain ! Victime, ici, de la potion magique.



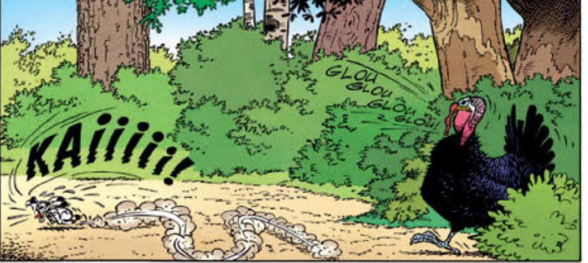
«La Grande Traversée», page 18.

La statue de la Liberté
Torche en main, Astérix préfigure le monument qui fut construit et offert par la France en 1886.



«La Grande Traversée», page 35.

La dinde sauvage
En 1621, elle fut au menu du premier «Thanksgiving» des colons. Ce plat est devenu une tradition.



«La Grande Traversée», page 18.

>> GUIDE NOTRE SÉLECTION



Jill Battaglia / Arcangel Images

La Plimoth Plantation reproduit les maisons des colons au XVIIe siècle. Des acteurs y jouent des scènes de la vie quotidienne de l'époque.

10 km
Provincetown
OCÉAN ATLANTIQUE
Plymouth
Baie du Cap Cod
Wellfleet
Carver
First Encouter Beach
Eastham
Mashpee
Péninsule du Cap Cod
ÉTATS-UNIS

DANS LES PAS DES PÈLERINS

■ La Plimoth Plantation. Au sud de Plymouth, cette reconstitution de la première colonie de Nouvelle-Angleterre immerge le visiteur dans l'univers des pèlerins en 1627. Ses habitants sont joués par des acteurs, formés pour connaître la vie quotidienne, la personnalité et même l'accent de leurs personnages respectifs. Un centre d'artisanat et un village wampanoag, animé par des membres de cette tribu, complètent le site. *137 Warren Avenue, Plymouth (prendre le bus Pilgrim Link depuis le centre-ville). Ouvert tous les jours de 9 h à 17 h. Entrée : 25,95 $ (20 €) pour les adultes, 15 $ (11 €) pour les enfants. www.plimoth.org*

■ Le «Mayflower II». La réplique à l'identique du voilier qui transporta les colons est amarrée au port de Plymouth. Construit en 1957, en Angleterre, le navire vient juste d'être restauré. Pèlerins et membres de l'équipage en costumes d'époque vous reçoivent sur le pont, dans la cabine exiguë du capitaine et dans la cale, où vécurent les 102 passagers pendant les 66 jours de leur traversée. *State Pier, Plymouth. Ouvert tous les jours de 9 h à 17 h. Visite : 10 $ (8 €) pour les adultes, 7 $ (5 €) pour les enfants. www.plimoth.org*

■ La Harlow Old Fort House. Cette maison dotée d'un toit incurvé et d'un plancher en bois est l'une des plus anciennes de Plymouth. Elle fut construite en 1677 par William Harlow, un soldat-fermier, avec le bois de charpente provenant du fort que les pèlerins avaient érigé en 1621-1622. *119 Sandwich Street, Plymouth. Calendrier et horaires des visites sur plymouthantiquarian society.org*

PLAISIRS DE LA MER

■ Savourer un homard. Ne vous fiez pas au décor dépouillé du Lobster Pot. Ce restaurant aux baies vitrées donnant sur l'océan est réputé pour servir les meilleurs homards et fruits de mer de Provincetown. Les musts du menu : la bisque de homard et la soupe de palourdes («clam chowder»). En prime, on peut acheter le livre de recettes du chef Tim McNulty. *321 Commercial Street, Provincetown. Ouvert tous les jours de 11 h 30 à 21 h. ptownlobsterpot.com*

Basé à Plymouth, le «Mayflower II», réplique du voilier des colons de 1620, est un quatre-mâts marchand de 32 m de long.

Joe Sohm / Visions of America / Aurora

■ Côtoyer les baleines. Plusieurs sociétés de Cape Cod proposent des sorties quotidiennes pour observer ces cétacés. La Dolphin Fleet, créée en 1975, est la plus ancienne et l'une des plus importantes. *Billeterie sur le port, au 307 Commercial Street, Provincetown. 44 $ (33 €) pour les adultes, 29 $ (22 €) pour les enfants de 5 à 12 ans, gratuit pour les moins de 4 ans. whalewatch.com*

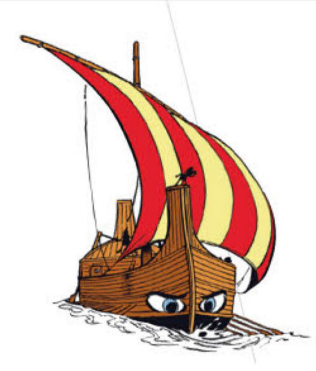
OÙ DORMIR

■ Alexander Hamilton House. Située à Mashpee, au sud de Cape Cod, cette spacieuse maison propose deux suites lumineuses aux tons pastel. La forêt qui l'entoure et le lac Ashumet tout proche sont propices aux balades et à la baignade. *9 Horse Shoe Bend Way, Mashpee. De 225 $ (170 €) à 300 $ (226 €) selon la chambre et la saison. alexanderhamiltonhouse capecod.com*

■ La Whitfield House. Inscrit au Registre historique de Plymouth, ce manoir bâti en 1782 dispose de trois chambres doubles très cosy. Ses propriétaires, Brian Whitfield et sa sœur Barbara, vous en conteront l'histoire. La salle à manger et le salon sont dignes d'un musée : fauteuils Chippendale, lustres en cristal, peintures marines, service en porcelaine de Chine… *26 North Street, Plymouth. De 120 $ (90 €) à 240 $ (181 €) la nuit. www.whitfieldhouse.com*

Des navigateurs au long cours

En bons Armoricains, Astérix et Obélix sont des marins hors pair. De l'Ecosse à l'Egypte ou à l'Amérique, ils sillonnent les routes du grand large à bord de tous les navires de l'Antiquité, et même sur un drakkar viking. Pour le malheur de Barbe-Rouge et de ses pirates, dont ils coulent le bateau à chacun de leurs voyages...



«Astérix chez Rahàzade», page 21.

LE CABOTEUR GREC

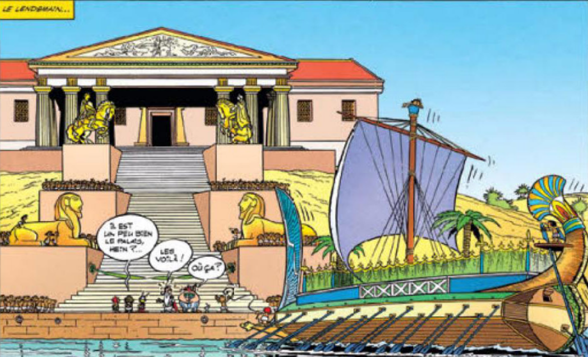
Cet ancêtre du cargo était réputé indestructible

Les navires marchands grecs exportaient du vin et de l'huile d'olive conservés dans des amphores. Construits en cyprès ou en pin – des bois imputrescibles –, ils étaient très robustes. Comme celui qu'Astérix et Obélix, en route vers l'Inde, aident à renflouer.

LA GALÈRE ÉGYPTIENNE

Elle naviguait déjà quinze siècles avant Astérix

La galère de Cléopâtre qu'empruntent nos héros rappelle celles d'un bas-relief du temple de Deir el-Bahari, près de Louxor. Sur cette sculpture, cinq bateaux lèvent l'ancre pour la mer Rouge, vers 1450 avant notre ère.



«Astérix et Cléopâtre», page 46.



«La Grande Traversée», page 33.

LE DRAKKAR VIKING

A sa proue, se dresse une tête de dragon

La vue de cet animal fabuleux devait effrayer l'ennemi et les mauvais esprits. La figure de proue dessinée dans l'album «La Grande Traversée» est la copie conforme de celle du drakkar d'Oseberg, datant de 820 et conservé au musée de Bygdoy, proche d'Oslo.

LE VOILIER GAULOIS

Il résistait aux tempêtes et fit trembler César

La barque qui conduit Astérix et Obélix en Amérique rappelle celles des Vénètes. Ces marins armoricains commerçaient avec des voiliers à fond plat adaptés au gros temps. Ils faillirent vaincre la flotte romaine en 56 av. J.-C., au large de l'actuel Morbihan.





«La Grande Traversée», page 10.

LA TRIRÈME ROMAINE

Le terrible fer de lance de la marine impériale

Propulsé par des rameurs disposés sur trois niveaux, ce bâtiment était doté d'un éperon en bronze et d'une tour où se postaient les archers. En 55 av. J.-C., César en dirigea une escadre pour débarquer en Angleterre.

«Astérix chez les Bretons», page 5.







OLOCH ?!

LES HÉRITIERS DE PANORAMIX

Chaque année, en juillet, la Gorsedd, la plus ancienne association de druides en France, célèbre son rituel à Arzano, dans le Finistère. Cet été, nos journalistes sont allés à leur rencontre.

PAR STÉPHANE SIOHAN (TEXTE) ET BERTRAND MEUNIER/TENDANCE FLOUE (PHOTOS)



Une procession solennelle
Les drapeaux de la Bretagne, du Pays de Galles et des Cornouailles anglaises flottent au vent, tandis que le cortège des adeptes se dirige vers le lieu de culte : un cercle de pierres sacrées, dans un champ, près d' Arzano.

KLAOD AMICE

Le gardien inspiré des légendes celtiques.



Klaod, alias «le Sanglier de la bruyère», s'est fait tatouer son animal fétiche sur le front.



Quelques notes de musique, perçues un jour depuis la fenêtre de son appartement de Chauvry, dans le Val-d'Oise, ont fait basculer le destin de Kload Amice. «J'ai jeté un œil en bas, raconte-t-il, et j'ai vu un groupe avec des cornemuses et des tambours... Mes origines me sont revenues en pleine figure.» Né en 1945, Klaod est en effet un émigré breton de la troisième génération. Son grand-père brestois, employé à la SNCF, avait été muté en région parisienne entraînant toute sa tribu à Nanterre. «Le son du biniou m'a fait comprendre que j'étais en manque de Bretagne. J'ai interpellé les musiciens et j'ai demandé à les rejoindre.»

Le temps d'acquérir une bombarde (sorte de hautbois), et Klaod rallie le bagad. Jouer des airs armoricains ne lui suffit pourtant pas. En 1976, il achète une bâtisse dans le Finistère, à Brasparts, dans les monts d'Arrée, au cœur d'une terre de mystères où la figure de l'Ankou, le serviteur de la mort, est omniprésente. Tout à côté, une tourbière appelée le Yeun Elez est considérée par certains comme «la porte de l'enfer». La famille Amice passe là toutes ses vacances, jusqu'à ce que l'occasion de s'y installer se présente. «Un jour, un gars m'a dit qu'on cherchait un maître-chien à la centrale de Brennilis, non loin de là», raconte Klaod qui n'hésite pas et devient agent de sécurité sur le seul site nucléaire civil de Bretagne.

En 1985, une vision va changer le cours de sa vie. «Ma grand-mère décédée m'est apparue dans un rêve. Elle s'agenouillait devant un calvaire et me disait qu'elle ne touchait pas la pierre mais les ancêtres qui étaient dans la pierre.» Le songe lui paraît si réel que Klaod en est profondément marqué. Convaincu qu'il existe une autre réalité que celle qui s'offre à nos cinq sens, il décide de s'investir «dans une philosophie qui relie les univers d'ici et les univers d'ailleurs». Et le druidisme devient pour lui «comme une évidence». Il intègre d'abord une petite association druidique, Ar re eus an avalenn (Ceux du pommier), avant de rejoindre, en 1997, la Gorsedd, où il s'épanouit pleinement sous le nom de Houc'h ar Brug (le Sanglier de la bruyère). «En cérémonie, nous essayons d'établir une vibration, une harmonie, explique-t-il. On sent qu'on ne fait qu'un avec les autres et avec le Tout... Ce sont des choses qui ne s'expliquent pas.» ■



Une référence parfois encombrante
Grâce à ce personnage savant et malicieux, la figure du druide a été rendue populaire. «La Zizanie», page 48.

La scène remonte à trente ans, mais Elisabeth se souvient comme si c'était hier de la première fête druidique à laquelle elle a assistée : «Il n'y avait là que des vieux barbons ! raconte-t-elle. C'était drôle, je me serais crue au XIX[e] siècle, les dames avaient mis leurs chaises au soleil. Soudain l'une d'entre elles s'est exclamée : "Mesdames, prenons nos ouvrages, ces messieurs vont commencer leurs travaux". Et elles ont sorti leurs broderies.» Refroidie par cette atmosphère compassée, Elisabeth a pris son temps : « J'ai attendu dix ans avant de devenir druidesse.»

C'est à Nantes, au Cercle breton, «un groupe de danse, mais sans costumes», qu'Elisabeth rencontre celui qui va devenir d'abord son mari, puis, plus tard, le sixième grand druide de la Gorsedd. Lorsque celui-ci rejoint l'association dans les années 1980, Elisabeth garde d'abord ses distances. Elle milite, de son côté, contre l'implantation d'une centrale nucléaire à Plogoff, dans le Finistère. Plus tard, elle se joint aux associations Bretagne vivante et Eaux et rivières de Bretagne, dédiées à la défense des milieux naturels. En 1990, Elisabeth rejoint enfin la Gorsedd à l'appel de l'ancien grand druide qui lui propose de devenir maître de cérémonie. Les femmes font en effet partie intégrante du mouvement. Outre-Manche, Ann Trevenen Jenkins est devenue en 1997 grande barde des Cornouailles, et cette année, début août, la poétesse Christine James a été intronisée archidruide du Pays de Galles, la plus haute distinction – c'est en effet la première femme à occuper cette fonction en deux siècles. En Bretagne, les femmes consacrées représentent d'ailleurs la moitié des effectifs de la Gorsedd. «Mais aucune ne s'est encore imposée à la tête du mouvement, estime Elisabeth. Cependant, cela ne poserait de problèmes à personne.»

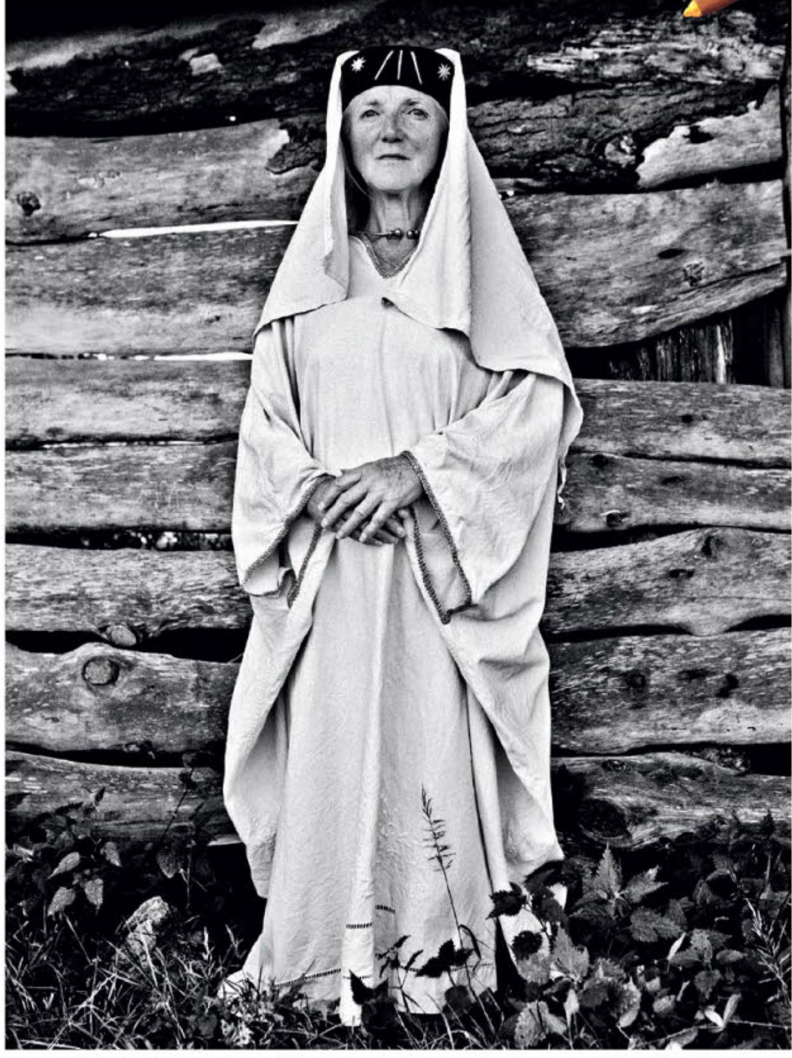


Une secrétaire anachronique
Contrairement à ce que racontent les auteurs de la bande dessinée, les druides n'avaient pas d'assistantes... «Le Combat des chefs», page 31.

Lorsqu'on l'interroge sur ses motivations, la druidesse remonte loin dans ses souvenirs. Elle se revoit petite fille, en 1958, lorsque sa famille est revenue en Cornouaille, dans le sillage de son père militaire. « Nous arrivions de Tunisie. Là-bas, tout était odeurs, couleurs, chaleur... Ici, tout était différent : c'était la pluie, les pommiers en fleurs, les vieilles dames en coiffe à vélo, l'odeur du maquereau que faisait cuire ma grand-mère. J'étais contente, c'était si bien.» Elisabeth s'arrête un instant : «Des fois, je me demande si, en étant druidesse, ce n'est pas mon enfance que je suis en train de défendre.» ■

ELISABETH KERLOC'H

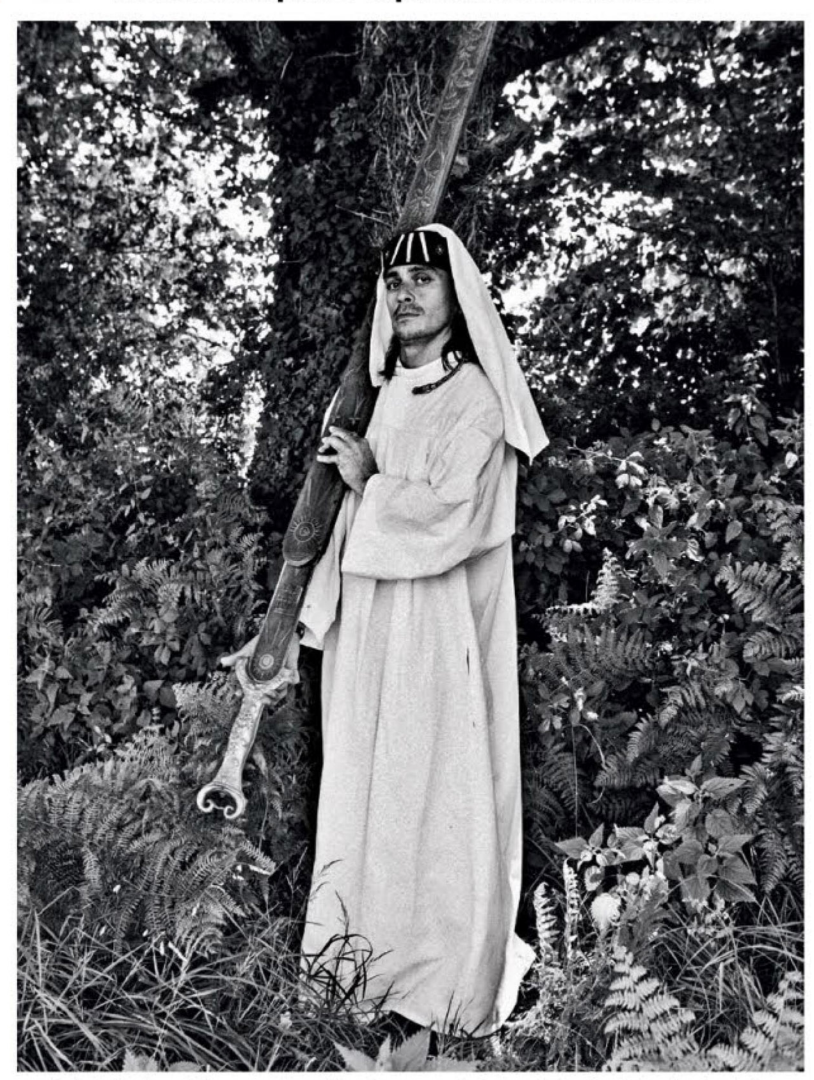
Une druidesse dans le cercle des initiés.



Elisabeth Kerloc'h a pris le nom de Maen ar Vran (la Pierre du corbeau) en entrant à la Gorsedd en 1990.

LUDOVIC LOUBOUTIN

Sa mission : porter l'épée de la Connaissance.



Ludovic, alias Kurun (le Tonnerre, en breton), brandit cette arme de 2 mètres de long, forgée il y a plus d'un siècle.



'est une épée de 2 mètres de long, mais c'est surtout un siècle d'histoire que Ludovic Louboutin porte sur ses épaules, une fois par an, lors du rituel estival de la Gorsedd. A 34 ans, le jeune Quimpérois est en effet un des pivots de la cérémonie. «Je suis le porteur de l'épée de la Connaissance, précise-t-il, très imprégné de sa tâche. Dans le protocole de la cérémonie, je dois suivre le grand druide en permanence et je symbolise sa protection.»

Ludovic, au contraire de beaucoup des membres de l'association, n'est pas né en Bretagne. D'origine colombienne, il a été adopté par une famille de Quimper alors qu'il n'avait que quelques mois. «J'ai découvert la Gorsedd à l'âge de 20 ans, explique le jeune homme. Ce sont des amis qui m'ont parlé des druides lors du nouvel an celtique (ndlr : une fête célébrée dans certains pubs et cafés en Bretagne, dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre). Plus je les écoutais, et plus j'avais envie de les rencontrer et de faire partie de leur "famille".» Ludovic réalisera son souhait quelque temps plus tard, avant de poser sa candidature et d'être enfin accepté dans le cercle des initiés. Alors que la plupart des druides ont déjà quelques cheveux blancs, Ludovic, lui, incarne la relève. Quel regard portent les gens de son âge sur son engagement ? «On nous considère parfois de manière un peu bizarre, concède-t-il, alors qu'au Pays de Galles, les druides sont tous les ans à l'honneur et passent même à la télévision.» Une reconnaissance que Ludovic envie quelque peu : «La Gorsedd, souligne-t-il, ne compte qu'une cinquantaine de membres en Bretagne, alors qu'ils sont plusieurs milliers au Royaume-Uni : c'est dire l'importance du phénomène là-bas. Même une partie de la famille royale d'Angleterre fait partie de notre mouvement.»

A l'avenir, Ludovic aimerait que le groupe prenne une dimension plus politique et s'engage davantage en faveur de l'écologie. «Par exemple, explique-t-il, nous pourrions aider les associations qui promeuvent des itinéraires touristiques en leur apportant notre connaissance de la région.» Une façon de continuer à faire vivre des hauts lieux, comme le chemin de la Troménie de Locronan (Finistère). Chaque année s'y déroule une grande procession catholique, mais qui sait qu'elle suit le tracé d'un itinéraire sacré qui remonte à la nuit des temps ? ■



Des sages pas si âgés
Uderzo les dessinait avec une barbe blanche, mais les druides appartenaient, en réalité, à toutes les générations. «Astérix et les Goths», page 12.



ans la hiérarchie de la Gorsedd, l'«arouez varz», c'est-à-dire le maître de cérémonie, arrive en deuxième position juste derrière le grand druide. Cette année, au rassemblement d'Arzano, cette charge était dévolue à Youenn Amice. A 34 ans, ce dernier est pourtant un des plus jeunes membres de l'association. «Je suis devenu "arouez varz" il y a deux ans à la demande du Poellgor, le conseil de la Gorsedd, confie-t-il. Mon rôle, c'est celui d'un chef d'orchestre, je place les gens, je leur indique quand ils doivent parler ou jouer de la musique, et je veille au bon déroulement des différentes phases du rituel.»

Lorsqu'il ne revêt pas sa saie (une sorte de tunique), Youenn est auxiliaire de vie scolaire et surveillant au lycée horticole de Châteaulin (Finistère), et pratique la danse au Cercle celtique de Morlaix. Il baigne dans la culture celte depuis son plus jeune âge. «C'est normal, explique-t-il, mon père n'est autre que le druide Houc'h ar Brug (de son vrai nom Klaod Amice, lire son portrait en début de dossier). Enfant, j'avais soif de spiritualité, je discutais aussi bien avec le curé du village qu'avec les compagnons de mon père. Lorsqu'il organisait des réunions à la maison, j'écoutais tout ce qu'ils se disaient. Parfois même, je prenais part aux discussions, et j'ai pu assister à ma première cérémonie à l'âge de 12 ou 13 ans.» Adolescent, il participe à des fest-noz et s'inscrit à des cours de danses celtiques.

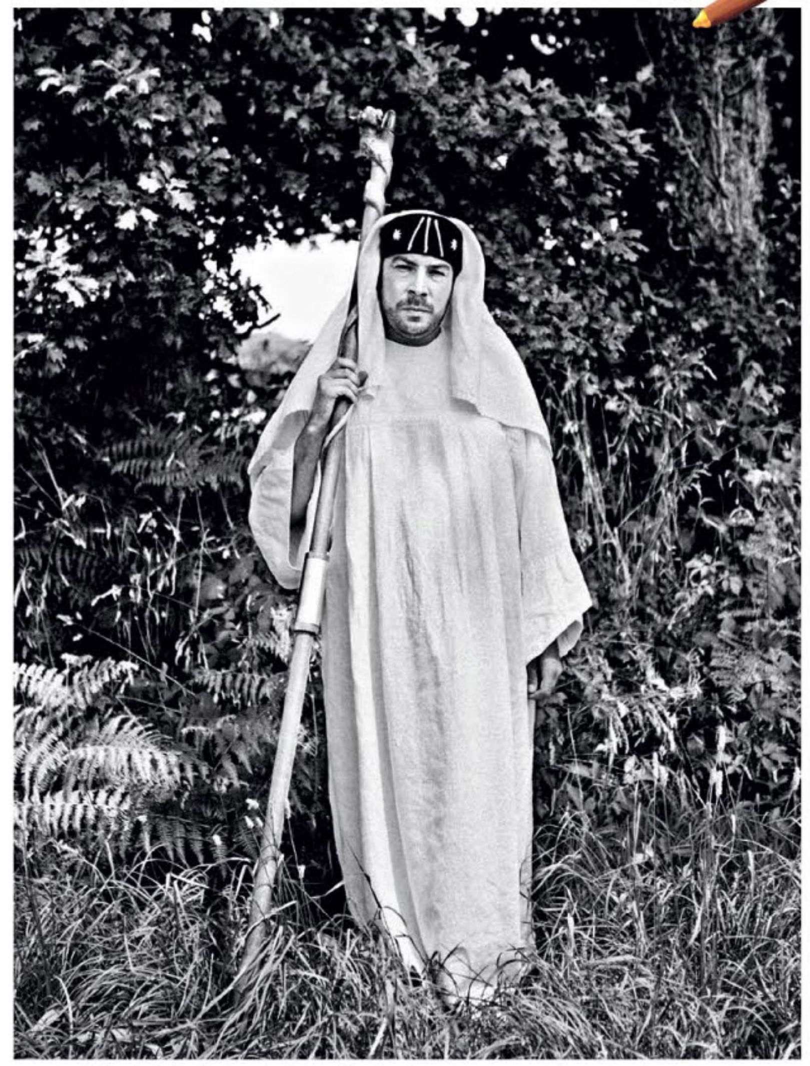
Plus tard, étudiant en histoire de l'art à l'université de Rennes, Youenn apprend aussi le breton, qu'il maîtrise désormais correctement. Il considère le druidisme comme une forme d'engagement pour la défense de la langue et de la culture bretonne. «Cela regroupe tout ce que je cherchais, explique-t-il, une culture, une spiritualité, un esprit de fraternité et une recherche permanente de connaissances diverses, qui m'apporte l'équilibre.» En 2003, le jeune homme intègre officiellement la Gorsedd, comme une synthèse de ses engagements et passions. «Tous mes amis savent que je suis druide, je n'ai aucun souci là-dessus, poursuit-il. Il n'y a aucune moquerie nulle part, précise Youenn, sans complexe et à l'aise dans sa saie. Cependant, je n'en parle pas au travail parce que ça n'a pas sa place là-bas : je ne veux pas faire de prosélytisme, je ne suis pas un témoin de Jéhovah.» ■



Un outil oublié
Les druides utilisaient une serpe pour couper le gui il y a plus de 2 000 ans. Ce qui n'est plus le cas aujourd'hui. «Astérix et les Goths», page 10.

YOUENN AMICE

Le jeune barde promu maître de cérémonie.



Maître de cérémonie, il transmettra son bâton rituel à son successeur en même temps que sa charge.

PER-VARI KERLOC'H

Le chef syndicaliste devenu grand druide.



Per-Vari a choisi le nom de Morgan en prenant ses fonctions à la tête du mouvement en 2008.

C'est à la mort de Gwenc'hlan Le Scouëzec, cinquième grand druide de Bretagne, que Per-Vari Kerloc'h a été nommé à la tête de la Gorsedd. S'exprimant aussi bien en français qu'en breton ou en anglais, il est intarissable sur l'histoire et la spiritualité de son mouvement. Une seule chose peut le mettre en colère, cependant : qu'on lui demande si les druides constituent une secte...

Per-Vari, tel Obélix, est tombé dans la marmite du druidisme quand il était petit ! Il n'a que 11 ans lorsque ses parents l'envoient en internat. Ses lectures, déjà, diffèrent de celles de ses camarades. «Les autres lisaient le "Club des cinq", moi c'était les vieux livres d'histoire ou "La Guerre des Gaules" de Jules César», se souvient-il. Dans les mémoires du grand conquérant romain, il découvre les savants gaulois, qui cueillaient le gui dans la forêt, entièrement vêtus de blanc... Les druides, Per-Vari les rencontrera, en chair et en os, dans les années 1970. A cette époque, il étudie à la faculté de langues de Nantes et n'échappe pas au bouillonnement idéologique qui secoue le pays. «Ecolo, gaucho, trotskiste, maoïste, anarchiste, j'ai été de tous les combats, sourit-il. C'est entre deux manifs, que j'ai croisé mes premiers druides.» Un soir de 1980, à Quimperlé, il est invité à une réunion de la Gorsedd, où il fait la connaissance de Gwenc'hlan Le Scouëzec. Il devient son adjoint dix-sept ans plus tard, en 1997, et l'aide, notamment, à faire le ménage lorsque l'association est victime d'une tentative de récupération par l'extrême droite. «Nous avons exclu des membres et rejeté toute forme de racisme dans une déclaration publique», rappelle-t-il.

En 2008, Per-Vari succède à son mentor, sous le nom de Morgan. Aujourd'hui, il s'agace quand on met en cause la crédibilité de son mouvement : «Nous ne faisons pas un péplum, insiste-t-il. Le druidisme n'est pas une reconstitution historique !» A 61 ans, cet ancien cadre de La Poste et responsable syndical ne baisse pas la garde. Pour preuve, ses récentes prises de positions contre les expulsions des Roms ou pour le mariage pour tous. «Pendant des siècles, les druides ont doté les peuples celtes de constitutions et de lois, justifie Per-Vari. Aujourd'hui, leurs héritiers doivent avoir une vision sociale. Pour moi, le druidisme est avant tout un humanisme.» ■



Proche de la nature
Ce druide semble avoir plus d'une plante dans son sac. En effet, ces savants connaissaient les bienfaits des herbes. «Astérix et les Goths», page 8.

Pas un nuage à l'horizon. Il n'est que 10 h 30 ce matin du 21 juillet 2013, et le soleil écrase déjà la Bretagne de ses rayons. Kilt en tartan autour de la taille, le chef de la confrerie des druides, Per-Vari Kerloc'h salue ses compagnons qui arrivent à l'auberge du Cleuziou, un hameau près de la commune d'Arzano, dans le sud du Finistère. Autour d'un café servi dans la cour, les participants échangent les nouvelles, en français ou en breton. Youenn Amice, le maître de cérémonie, dispose drapeaux et bannières. Un peu à l'écart, Eliaz Pasco-Lorho, un travailleur social de 24 ans, observe les préparatifs. Ce dimanche est un jour important pour lui, c'est celui du grand rassemblement annuel des druides de la région, une cérémonie qui se déroule tous les étés depuis cent treize ans. C'est aussi celui où il va devenir apprenti druide. N'entre pas à la Gorsedd («Assemblée» en breton) qui veut. Il faut être parrainé par un membre du comité directeur. Après une période d'apprentissage de deux ans, l'aspirant druide devra choisir entre le grade d'ovate et celui de barde. La première catégorie convient mieux à ceux qui ont la fibre industrieuse, les artisans, les techniciens ou encore les ingénieurs. La seconde regroupe les artistes, poètes ou musiciens comme Assurancetourix. Tous, après avoir acquis un certain nombre de connaissances, pourront prétendre à devenir druides.

Midi approche. Youenn Amice presse les fidèles d'enfiler leur saie (tunique), verte pour les ovates, bleue pour les bardes, blanche pour les druides. Puis, tandis que résonnent le biniou et la bombarde, le cortège se dirige vers le lieu de culte : une prairie au milieu des bois. Les aspirants marchent en tête, portant du gui coupé sur une toile. Suivent les ovates, les bardes, les druides, et les délégations du Pays de Galles et des Cornouailles anglaises. Enfin, le grand druide Per-Vari Kerloc'h et le porteur de l'épée, avec son glaive de 2 mètres sur l'épaule, ferment le cortège.

Au XVIIIe siècle, un Gallois fait renaître le druidisme

Quelques minutes plus tard, la procession arrive sur le site sacré. Ici, ni menhir ou dolmen mais un cercle de pierres, installé par les adeptes. Au centre, un promontoire de granit, le «maen-log», marque l'endroit réservé au grand druide. Cette configuration a été instaurée par Edward Williams, un érudit gallois qui fonda la première Gorsedd à Londres à la fin du XVIIIe siècle. Ce dernier prétendit que la tradition des druides avait survécu à la fois aux conquêtes romaines et à la christianisation. Sous le nom de Iolo Morganwg, il fut à l'origine du renouveau du druidisme, qui devait par la suite trouver un écho en France. «La branche bretonne de la Gorsedd a été créée en 1900 à Guingamp, et depuis, elle est restée intacte», relate Thierry Jigourel, auteur d'ouvrages de référence sur le sujet. Avec à peine une centaine de membres et sympathisants, l'association serait la plus importante de l'Hexagone. A côté d'elle évolue une myriade de groupuscules d'inspirations diverses : ésotérique, arthurienne, new age… «Des groupes apparaissent, d'autres disparaissent, analyse Thierry Jigourel. Ceux qui sont actifs et qui célèbrent les fêtes, ainsi que des mariages ou des baptêmes, sont peut-être une dizaine.» Certains mouvements, minoritaires, selon l'historien, versent parfois dans le nationalisme, se revendiquant de l'extrême droite. Et en 1995, un rapport parlementaire avait pointé du doigt les dérives sectaires de deux «fraternités». Conséquence de cette division : les druides français sont loin d'égaler leurs homologues britanniques. De l'autre côté de la Manche, la mouvance accueillerait 10 000 pratiquants et a obtenu le statut de religion en octobre 2010.

A la différence des autres célébrations du calendrier celtique, la cérémonie de ce dimanche est publique. Une cinquantaine de curieux sont venus écouter les chants traditionnels et assister au rituel du glaive brisé au cours de laquelle Gallois et Bretons, chacun dépositaire d'une moitié de l'épée fondue en 1899, la reconstitue pour symboliser leur union. La manifestation du jour n'est pas seulement folklorique, elle est aussi militante. Jadis, les druides étaient les conseillers des chefs gaulois. En 2013, leurs héritiers entendent à nouveau adresser des messages aux responsables politiques. Juché sur le «maen-log», le grand druide Per-Vari, s'exprimant en breton (des traductions en français ont été distribuées au public) prononce ainsi un discours revendicatif : après un satisfecit sur l'inscription du «fest-noz» au patrimoine immatériel de l'Unesco, il reproche au président de la République, François Hollande, de ne pas avoir encore fait ratifier la Charte européenne des langues minoritaires, une de ses promesses de campagne. «C'était l'engagement numéro 56 de son programme», rappelle Per-Vari Kerloc'h.

Ses adeptes revendiquent «une école de la liberté»

L'allocution terminée, les druides se congratulent, rejoignent leurs proches, saluent de vieilles connaissances. Une corne remplie de chouchen, l'alcool traditionnel breton, circule de main en main. Un peu assommée par la canicule, la poétesse Mererid Howard, représentante du Gorsedd du Pays de Galles, confie qu'elle aimerait «que le druidisme ne soit pas confondu avec le paganisme». Ses adeptes souffrent parfois de la caricature de leur philosophie, entre folklore et ésotérisme. «Et puis on nous ramène toujours à Panoramix», râle Youenn Amice. Loin des images d'Epinal, Per-Vari Kerloc'h préfère évoquer «une école de la liberté» et rappelle que chacun, à la Gorsedd, peut vivre sa foi comme il l'entend : «La relation entre un homme et ce qu'il considère comme un être suprême est du domaine privé.»

De retour à l'auberge du Cleuziou, en début d'après-midi, le banquet peut commencer. Parmi les convives, on remarque Mona Braz, adjointe du maire de Guingamp et conseillère régionale affiliée à l'Union démocratique bretonne, un parti régionaliste allié aux Verts et au Parti socialiste. «Ce qui m'importe, confie-t-elle, ce n'est pas uniquement la défense de la culture bretonne mais aussi les idées que la Gorsedd promeut, comme l'ouverture à l'autre, la solidarité entre les générations… Tout cela correspond aux valeurs de notre région.»

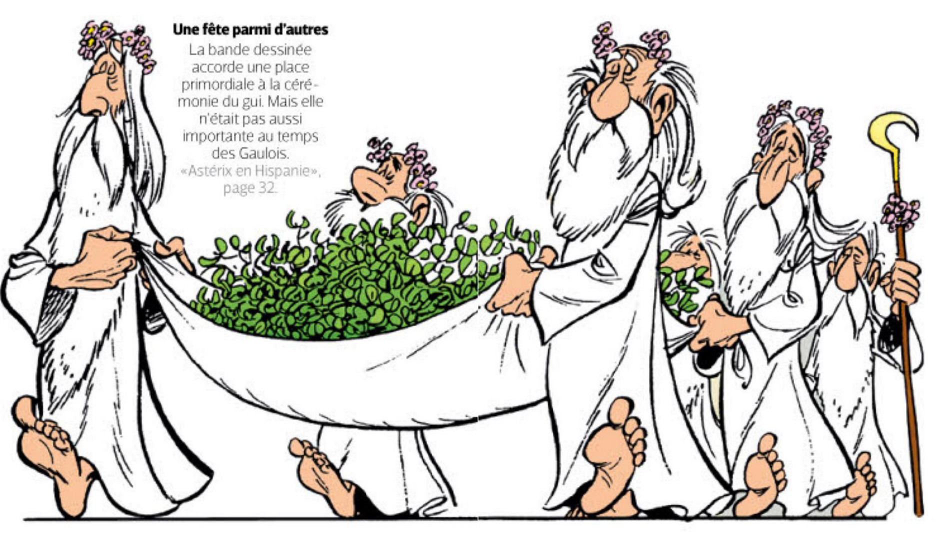
Contrairement à ce qui se passe dans les albums d'Astérix, à Arzano, on n'attache pas les bardes aux arbres. Une fois la table débarrassée, une harpiste et un accordéoniste invitent les convives à danser la gavotte. Eliaz en profite pour s'éclipser, une écharpe bleue de novice sur l'épaule. Il reviendra dans deux ans. Cette fois, il sera officiellement intronisé druide. ■

STÉPHANE SIOHAN

UNE CINQUANTAINE DE DRUIDES EN BRETAGNE MAIS DES MILLIERS AU PAYS DE GALLES



Un geste symbolique. Une fois bénites, les branches de gui sont distribuées à tous les adeptes.



Une fête parmi d'autres La bande dessinée accorde une place primordiale à la cérémonie du gui. Mais elle n'était pas aussi importante au temps des Gaulois. «Astérix en Hispanie», page 32.



Un final en musique. Un sonneur se prépare à jouer en gonflant d'air la poche de son biniou.

ATTENTION, SORTIE DE MENHIRS !

Ces vestiges se comptent par milliers, en Bretagne et dans le sud de la France. Un record ! Mais Obélix n'y est pour rien...

PAR CLÉMENT IMBERT (TEXTE)



Berthold Steinhilber / LAIF-REA

Capitale française du mégalithisme, Carnac (ci-dessus) abrite près de 4 000 pierres levées disposées en alignements. Les experts estiment qu'il y en avait plus du double à l'origine.

Le mégalithisme, forme primitive d'architecture, a semé menhirs et dolmens partout en France, où l'on trouve la plus grande concentration de pierres dressées d'Europe. Pour les jeunes lecteurs d'«Astérix», aucun doute : ces imposants vestiges sont l'œuvre d'Obélix, tailleur et livreur de menhirs. La vérité historique, on s'en doute, est toute autre. Les premiers mégalithes ont été érigés par les peuples du néolithique au Ve millénaire avant notre ère, soit 2000 ans avant l'arrivée des Gaulois. Quant à leur fonction, elle n'est pas encore clairement déterminée. Les archéologues s'entendent à voir dans les dolmens (allées constituées de blocs dressés et recouvertes de dalles) une forme de monuments funéraires. Les menhirs (roches taillées et plantées dans la terre), en revanche, restent un mystère qui s'articule autour de plusieurs hypothèses : stèles commémoratives, objets de culte, instruments astronomiques... Une chose est sûre : en Bretagne, dans le sud de la France ou en Corse, ils constituent un excellent prétexte pour une balade culturelle en pleine nature.

À L'OUEST

Pour les amateurs de pierres dressées, la péninsule bretonne est le plus beau des jardins. Des milliers de menhirs ou de dolmens attendent d'y être débusqués, oubliés parfois au fond d'une forêt ou regroupés en de vastes ensembles surplombant la mer. Le Morbihan, à lui seul, abrite plus de 500 sites mégalithiques d'importance.

1 Carnac : les légions pétrifiées en plein champ. Dans «Astérix en Hispanie», le poissonnier Ordralfabétix annonce qu'il compte installer des menhirs offerts par Obélix sur un terrain, dont il a hérité, situé à... Carnac ! Clin d'œil des auteurs de la bande dessinée à la petite commune morbihannaise où se dresse le plus grand site mégalithique au monde avec près de 4 000 pierres levées. Avec leurs airs d'armée figée, les trois alignements principaux (Kerlescan, Kermario, Le Ménec) se visitent dans cet ordre, afin de suivre le mouvement solaire qui aurait présidé à leur construction. ***La Maison des mégalithes, au lieu-dit Le Ménec (56340), permet d'en savoir plus sur les différentes théories archéologiques. Ouverte tous les jours (de 10 h à 17 h entre septembre et avril).***

2 Locmariaquer et Gavrinis : dans la main des géants. A une quinzaine de kilomètres de Carnac, donnant sur le golfe du Morbihan, ces deux sites sont incontournables. Outre le menhir brisé d'Er-Grah gisant sur le sol en quatre fragments (20 mètres de haut, 350 tonnes), on trouve à Locmariaquer la Table des marchands, un dolmen qui fut probablement une tombe collective. Sur l'île de Gavrinis, au large, se dresse un cairn en gradins parfaitement conservé. Après l'entrée, un long tunnel étroit, aux parois décorées de courbes, de cercles ou encore de chevrons, conduit à une chambre dolmenique plongée dans la pénombre. Une visite et une expérience inoubliables. ***Le site de Locmariaquer (56740) est ouvert toute l'année (entrée : 4,50 €). On peut visiter Gavrinis entre avril et septembre. Prévoir 14,40 € pour le bateau depuis Larmor-Baden (56870) et l'accès au site.***

3 La Roche-aux-Fées : un monument mystérieux. Cette allée couverte de 19,50 mètres de long, cachée dans un bosquet, est composée d'un portique monumental et de 41 blocs de schiste dont certains pèsent plus de 40 tonnes. Selon la légende, ils auraient été amassés là par les fées. ***Accessible par la route, à 2,5 kilomètres vers le sud de la commune d'Essé (35150).***

4 Saint-Just : trois millénaires d'histoire. Sentinelles veillant sur la bruyère et les ajoncs, ces mégalithes sont postés sur les landes de Cojoux, dans le sud de l'Ille-et-Vilaine. Parmi eux, de très beaux menhirs, comme les «Demoiselles», en granit et quartz blanc. Ainsi que plusieurs tertres et dolmens, dont la construction s'est étalée sur plus de 3 000 ans, témoignant de la continuité du peuplement sur ces terres. ***Un sentier «découverte» de 7 kilomètres rallie les différents sites. Il part de la Maison des mégalithes à Saint-Just (35550), qui accueille des expositions sur la préhistoire (ouverte entre mai et octobre).***

5 Plouarzel : 150 tonnes de granit debout. Sur une crête dominant la commune de Plouarzel, au nord-ouest du Finistère, le menhir de Kerloas vaut le détour. Avec ses 9,50 mètres de haut, c'est le plus grand menhir du monde encore debout. Sa taille dépassait même les 10 mètres avant que la foudre ne le décapite il y a deux siècles. ***A 5 kilomètres à l'est de Plouarzel (29810), sur la route de Saint-Renan.***


Miquel Gonzalez / LAIF-REA

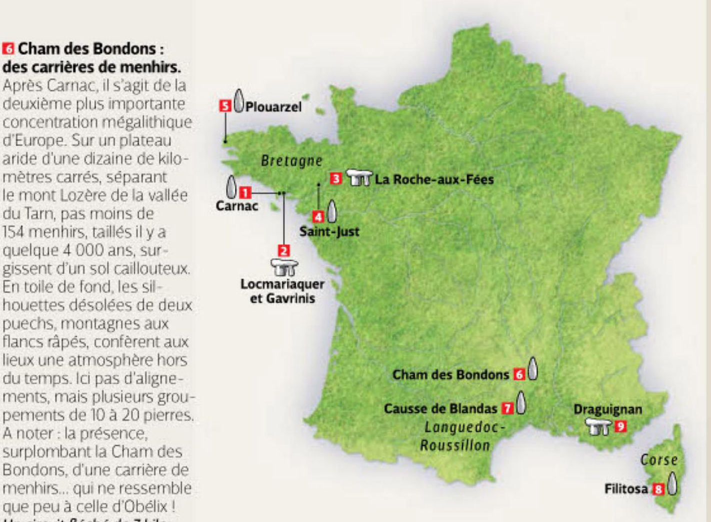
AU SUD

Le sud de la France est aussi une terre de mégalithes. Le département de l'Aveyron dénombre même à lui seul plus de dolmens que l'ensemble de la Bretagne. «La différence, c'est que les sites y sont souvent perdus dans la nature et peu mis en valeur», explique Bruno Marc, qui leur a consacré plusieurs guides. Certains se détachent toutefois du lot, en concentrant plusieurs belles pierres sur de petites surfaces.

Ce visage de pierre nous interpelle sur le mystère de Filitosa : qui sont ces personnages sculptés au beau milieu du maquis ? Le menton prononcé des figures pourrait être la représentation d'une barbe.



6 Cham des Bondons : des carrières de menhirs.
Après Carnac, il s'agit de la deuxième plus importante concentration mégalithique d'Europe. Sur un plateau aride d'une dizaine de kilomètres carrés, séparant le mont Lozère de la vallée du Tarn, pas moins de 154 menhirs, taillés il y a quelque 4 000 ans, surgissent d'un sol caillouteux. En toile de fond, les silhouettes désolées de deux puechs, montagnes aux flancs râpés, confèrent aux lieux une atmosphère hors du temps. Ici pas d'alignements, mais plusieurs groupements de 10 à 20 pierres. A noter : la présence, surplombant la Cham des Bondons, d'une carrière de menhirs… qui ne ressemble que peu à celle d'Obélix !
Un circuit fléché de 7 kilomètres entre quelques-uns des principaux ensembles de menhir a été mis en place par l'écomusée du mont Lozère. Il part du parking aménagé sur la D35, à proximité de Florac (48400).





Obélix est tailleur et livreur de menhirs, comme l'était Obélodalix, son père, avant lui.

7 Causse de Blandas : la ronde des pierres pâles.
Sur ce plateau à la frontière entre Gard et Hérault, une centaine de mégalithes en calcaire ou en dolomie (une roche sédimentaire) ont été identifiés. Certains dessinent parmi la végétation clairsemée trois cromlechs (cercles préhistoriques) de pierres pâles. Le plus grand d'entre eux, mesurant 120 mètres de diamètre, a peut-être été utilisé lors de cérémonies liées aux cycles des astres.
Les menhirs étant disséminés sur le causse et pas toujours aisément identifiables, le mieux est de se procurer la petite brochure éditée par l'Office du tourisme des Cévennes méridionales, sur la commune du Vigan (30120). On y dénichera quelques indications historiques, mais surtout une précieuse carte.

8 Filitosa : des figures taillées dans la roche.
Au nord de Propriano, sur un éperon rocheux émergeant du maquis, ce site est un lieu majeur de la préhistoire corse. Outre plusieurs vestiges de la culture torréenne – une civilisation qui s'est développée dans l'île au cours du IIe millénaire avant notre ère – on y trouve d'étonnants mégalithes sculptés. Sur ces sortes de stèles anthropomorphes, s'esquissent des visages humains et certaines figures sont représentées avec des casques et des épées. A ne pas manquer : le groupe de cinq de ces statues plantées face à un olivier millénaire.
Sur la commune de Sollacaro (20140). Le site est ouvert de Pâques à fin octobre. Entrée : 8 €. Plus 4 € pour l'audioguide, mais les bornes interactives jalonnant le parcours suffisent amplement.

9 Draguignan : le grand dolmen de la fertilité.
Avec une dalle principale de 5 mètres de long et pesant 60 tonnes, la «Peiro de la fado» («Pierre de la fée» en provençal) est le plus gros dolmen du sud de la France. A la préhistoire, elle abritait une tombe collective d'où furent exhumés les restes de plusieurs individus ainsi que des outils en silex et des parures en os datant du deuxième millénaire avant Jésus-Christ. Plus tard, selon une légende locale, les femmes en mal d'enfant allaient y consulter la fée Esterelle, qui avait le pouvoir de guérir leur infertilité. D'où son nom…
A 1 kilomètre au nord-ouest de Draguignan (83300), sur la route de Montferrat.



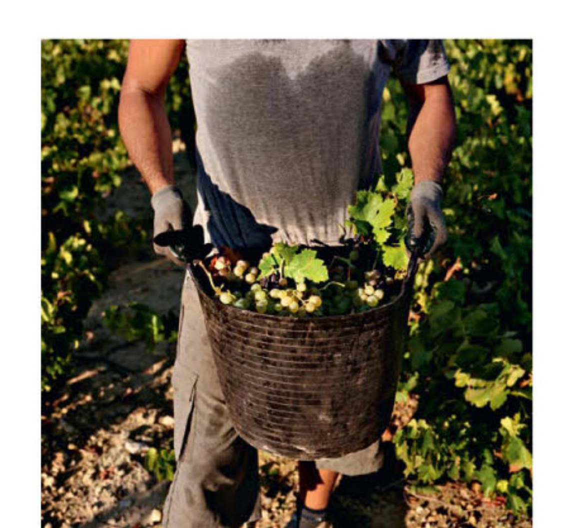


Astérix et Obélix raccompagnent Pepe, le fils d'un chef ibère otage de César, dans son village natal. *Album n° 14 (1969).*

SAUVÉE PAR LE NECTAR DES DIEUX

«Astérix en Hispanie» nous entraîne au cœur de l'Andalousie, à Montilla. Une bourgade autrefois maudite, mais aujourd'hui réputée pour son vignoble créé par les colons romains.

PAR FRANÇOIS MUSSEAU (TEXTE) ET BRUNO FERT/PICTURETANK (PHOTOS)



SUR LA COLLINE DES MORTS, Montilla veille sur son vignoble. L'été, le soleil andalou et les températures avoisinant les 40 °C donnent un raisin sucré, idéal pour produire des vins doux.



POUR CÉLÉBRER LA FÊTE DES VENDANGES, Montilla se transforme, pour la plus grande joie des enfants, en kermesse géante. Ici, deux d'entre eux attendent avec impatience l'ouverture d'une attraction foraine.



LE FILS DU CHEF des Ibères Soupalognon y Crouton retient sa respiration quand les adultes, tout au long de l'album, refusent de céder à ses caprices.
«Astérix en Hispanie», page 15.

UN DÉFILÉ DE BANNIÈRES fait partie des animations organisées dans les rues de Montilla. Cette fête populaire, qui se déroule la première semaine de septembre, a été classée «d'intérêt touristique national».



AUTOUR DU PATRIARCHE Santiago Jimenez, sa femme, ses deux filles, Charo (à gauche) et Angela (à droite), et leurs maris. Tous travaillent au vignoble Los Raigones. Sans oublier les enfants qui assureront la relève.

DEPUIS LES ROMAINS, LES VIGNERONS DE MONTILLA PRODUISENT UN VIN DOUX ET SUCRÉ

COUSINS DE LA FAMILLE figurant à gauche, les Jimenez de La Primilla posent au milieu des cuves en ciment, les «tinajas». Le propriétaire de l'exploitation, Rafael (au centre), tient une «venencia», qui sert à goûter le vin.





LE «CHÂTEAU», comme on continue de l'appeler dans la région, trône au sommet de la butte. Bâti au XVII[e] siècle sur les ruines d'un ancien palais, il impose sa silhouette guerrière.

ICI, CÉSAR FIT DÉCAPITER DES CENTAINES DE VAINCUS

Au beau milieu de la «campiña», cette plaine doucement ondoyante que se partagent vignobles et oliveraies, le chant strident et entêtant des cigales s'estompe pour quelques minutes. Le moment choisi par Paco Casado, alias «Patri», crâne dégarni et nez aquilin, pour désigner le «cerro de la Puchereta», une colline abrupte et chauve, qui, à l'en croire, aurait été décisive lors de combats qui s'y sont déroulés il y a plus de deux siècles. «C'est là que Jules César a campé ses légions et commandé à sa cavalerie d'encercler la colline, où le gros des troupes ennemies s'était retranché, assure-t-il. Une manœuvre décisive !» Avec 40 000 hommes seulement, dont ses valeureux cavaliers numides, Jules César défit 70 000 soldats ennemis dans un affrontement crucial au cours duquel, comme il le raconte dans ses mémoires, il a mis sa propre vie en jeu.

Patri, soixante et une années de passion pour l'Histoire, collectionne des vestiges archéologiques : monnaies, bouts de flèches, boules en bronze... Il ne nourrit aucun doute : la bataille de Munda, qui se déroula le 17 mars 45 avant J.-C. et permit à Jules César d'écraser les dernières armées de Pompée, a eu lieu ici même, entre cette colline sableuse et le blanc village perché d'Espejo (Ucubi, à l'époque) qui se détache dans l'horizon bleu. C'est aussi la conviction de René Goscinny dont la première page d'«Astérix en Hispanie» identifie Munda à Montilla. Même si les historiens continuent à en débattre, l'ensemble des 23 875 habitants partagent la même certitude.

Deux mille ans plus tard, Montilla est une de ces pittoresques bourgades andalouses, juchée sur un mont qui, quoique modeste – un peu moins de 400 mètres d'altitude –, domine la «campiña» sur 40 kilomètres à la ronde. La bataille a laissé des traces dans les esprits : à l'école, on apprend que des centaines de vaincus, pour la plupart des autochtones, furent décapités ; leurs têtes furent ensuite placées sur des lances que César fit planter tout autour du mont en question. Cette butte, où s'agrippe aujourd'hui le centre historique de Montilla, est encore appelée le «cerro de los Muertos», la colline des Morts. La brutale répression du général romain s'étendit aussi aux environs : autant dire que l'existence d'un «petit village proche de Munda (...) peuplé d'irréductibles Ibères», est une licence poétique de l'album d'Astérix. En réalité, après la célèbre bataille, la région se peupla de colons romains, à qui César accorda des parcelles vites transformées en fermes opulentes, riches en blé, en oliviers et en vignes. Autant de cultures qui, jusqu'à nos jours, constituent la richesse de Montilla.

Seul le «cerro de los Muertos», inspirant toujours la terreur, resta vierge de toute implantation humaine. Il faudra attendre le XV[e] siècle pour que s'y installe la famille noble des Aguilar et qu'y grandisse un de leurs rejetons, Gonzalve de Cordoue, né en 1453, le «Grand Capitaine» qui défit les troupes françaises à Naples et à Venise. Ses succès militaires furent tels que le roi d'Espagne Ferdinand V, jaloux, ordonna en 1508 la destruction de l'imposant château de Montilla, situé au faîte de la colline des Morts. «Une histoire de jupons et de cocufiage, aussi, précise un agent municipal, car le Grand Capitaine avait été l'amant de la reine Isabelle la Catholique. D'où le châtiment du roi.» De nouveau, la fameuse colline fut perçue comme un lieu maudit.

Les légendes abondent, comme celle des sorcières aux mœurs légères

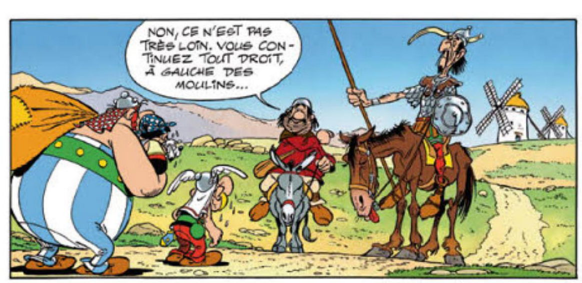
Cette blessure de l'Histoire n'a pas encore cicatrisé. Les habitants de Montilla ont cette formule : «Le "cerro" a beaucoup de pouvoir.» Un pouvoir surnaturel, s'entend. Comme pour conjurer le mauvais sort, les gens désignent toujours sous le terme de «château» un silo à grains, aux allures de temple, bâti au XVII[e] siècle au sommet de la butte. Les légendes abondent. Comme celle des trois Camachas, de supposées sorcières mentionnées par Miguel de Cervantès, l'auteur de «Don Quichotte», qui séjourna un temps dans l'hôpital Juan de Dios, l'actuelle mairie. En amont de la plaza de la Rosa, le long d'une ruelle montant vers le «château», une maison basse décatie aurait été leur demeure, signale Antonio Llamas, jeune directeur du musée historique, situé à deux pas : «Ces Camachas pouvaient être des hôtelières aux mœurs légères. Ce qui est sûr, c'est que l'une d'elle, Leonor, fut fouettée en public par le tribunal de l'Inquisition.» Les Montillanos, en majorité persuadés que les Camachas n'ont jamais cessé d'exercer leur influence, racontent volontiers que l'endroit serait ensorcelé, que de récents locataires ayant eu des «apparitions» ont préféré déménager.

Malgré ces croyances très ancrées et une histoire tourmentée, le bourg de Montilla déborde de fierté. Il y a du vrai dans cette vignette de Goscinny où •••



SOUS LE CRAYON D'UDERZO

La péninsule croquée à travers son patrimoine



«Astérix en Hispanie», page 32.

Des héros littéraires
Nos Gaulois ne pouvaient pas traverser l'Espagne sans croiser Don Quichote et son fidèle Sancho Pança, héros emblématique du pays, créés par Miguel de Cervantès.

Une tradition contestée
Pour évoquer la corrida, les auteurs inversent avec humour les rôles de l'homme et de l'animal. Certes, Astérix affronte un auroch mais, précise un spectateur, «l'homme a aussi sa chance».



«Astérix en Hispanie», page 47.



«Astérix en Hispanie», page 35.

Un spectacle ensorcelant
Cette démonstration de flamenco a beaucoup impressionné Obélix. Initié à la danse traditionnelle andalouse, il l'enseignera à son tour... aux Indiens d'Amérique, dans «La Grande Traversée».

●●● l'on voit cinq Espagnols altiers, le dos cambré à la manière des toreros, avec le commentaire suivant : «Et comme les Ibères appartiennent à une race orgueilleuse et noble...» Plus juste encore, cette scène où, face au Gaulois Abraracourcix, l'insolent fiston du chef ibère Soupalognon y Crouton est interrogé sur l'emplacement de sa bourgade d'irréductibles : «Je ne sais pas où il est, mais c'est le plus beau village du monde...» Ce chauvinisme local est aujourd'hui palpable un peu partout, par exemple lorsque tel aubergiste ou tel fonctionnaire s'enorgueillit des personnalités ayant résidé à Montilla : outre le Grand Capitaine et Cervantès, le poète Garcilaso de Vega – fils d'un conquistador et de la princesse inca Chimpu-Ocllo, christianisée sous le nom d'Isabel Suárez –, le «bandolero» (bandit) El Tempranillo ou encore l'écrivain français Prosper Mérimée qui, dit-on, y aurait déniché sa Carmen, héroïne de sa nouvelle éponyme (publiée en 1847). Et tant d'autres...

Le pédro-ximénez, précieux cépage, couvre 80 % du vignoble

La principale fierté, pour autant, c'est indiscutablement le vin. Il faut voir avec quelle solennité Fernando de Alvear, quinquagénaire au port aristocratique, pénètre dans la principale cave à vin familiale. Que dire ? Une cave, une cathédrale du vin, gigantesque, silencieuse, obscure et majestueuse ! Le voici qui se fraye un chemin dans un dédale de 2 000 barriques en chêne d'Amérique ; à un croisement, un récipient en verre montre aux visiteurs comment se forme le voile de fleur de levure. «C'est un processus de fermentation 100 % naturel. Pas un ajout chimique, comme la plupart des vins doux : c'est dû au climat, à la terre et à ce cépage qui fait notre identité et couvre 80 % du vignoble, le pedro-ximénez.» Fernando est intarissable sur ces vins de Montilla, son «ruedo» (un sol de calcaire, d'argile et de sable), ses saveurs un peu amères, et surtout sur le poids de la tradition : lui-même, actuel patron, fait partie de la huitième génération de la Bodega Alvear, un domaine viticole créé en 1729.

La Bodega Alvear, si productive (5 millions de litres l'an) et si ample qu'elle occupe un pâté de maison en plein centre de Montilla, est la référence historique de ce qui fait la richesse de la bourgade et de 22 patelins alentour, membres aussi de la «dénomination d'origine». L'album «Astérix» a raison de multiplier les scènes de taverne : en trois siècles, c'est bien grâce à ses vins doux et généreux (fino, amontillado, oloroso...), si semblables à ceux de Jerez, que la cité maudite a pris sa revanche sur l'Histoire. Au total, on compte 80 «bodegas» (caves à vin), la plupart se situant dans les quartiers plus modernes. Y flâner, c'est humer des effluves légèrement âcres à chaque coin de rue. Federico de Alba, le maire, s'enflamme : «Le vin, c'est notre premier revenu, notre colonne vertébrale, presque notre raison d'être.»

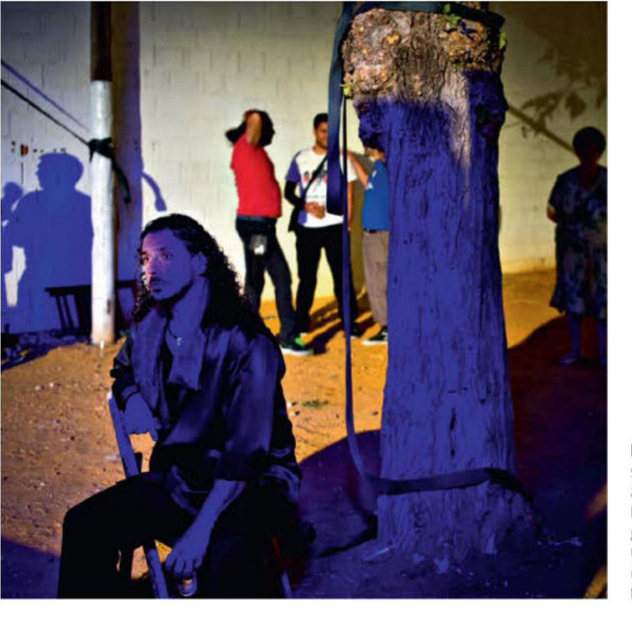
Cette année, les pluies ont été si abondantes qu'on escompte une récolte fameuse, autour de 60 millions de kilos de raisin, plus du double qu'en 2012. Vers 6 heures du matin, il fait encore nuit, et cela grouille déjà de journaliers autour du bar de Maleno, un homme mince se déplaçant avec une canne, chargé de désigner les heureux élus qui iront cueillir les grappes à la main, à l'ancienne. Une heure plus tard, aux abords d'un «cortijo», un de ces domaines plantés de cyprès aux faux airs de villas romaines, ils sont une trentaine à «peigner» les ceps sous les vociférations joyeuses du contremaître pour un salaire de 43 euros pour six heures de collecte sous l'inclément soleil andalou. Il y a là Antonio, 47 ans, qui à 18 ans faisait les vendanges près de Carcassonne, puis a travaillé dans le BTP comme marbrier avant, crise oblige, de revenir à la vigne. «L'avantage, ici, c'est que ce sont les premières vendanges d'Espagne et d'Europe, dès début août, et elles durent plus longtemps.»

Même si, ces dernières années, des dizaines d'hectares de vignobles ont été arrachés au profit d'oliveraies – davantage subventionnées par Bruxelles –, les vins de Montilla-Moriles ont conservé leur force. On est loin, ici, du latifundisme si habituel en Andalousie. Au contraire, la vaste plaine alentour est un patchwork de 2 200 mini-domaines, dont de nombreuses exploitations familiales baptisées «lagares». Ainsi, en direction de Cabra, au dos d'une sierra, l'exploitation La Primilla est répartie entre trois sœurs vivant sur place. Charo Jimenez, la cinquantaine, chapeau de paille sous le ●●●

LES DOMAINES ONT DE FAUX AIRS DE VILLAS ANTIQUES



CETTE BRUNE ANDALOUSE venue participer à la fête des vendanges aurait pu inspirer l'écrivain Prosper Mérimée pour le personnage de Carmen. Albert Uderzo n'a pas été en reste en dessinant de belles danseuses de flamenco.



DANSEURS et musiciens se préparent à entrer en scène. La fin des vendanges coïncide avec la Cata flamenca, un des plus prestigieux festivals en Espagne.

●●● cagnard, fait visiter la presse, les jarres immenses où repose le moût, les caves aux mille souvenirs et les premiers arpents des 30 hectares de vignobles : «Le grand-père fondateur avait bien choisi l'emplacement : une terre qui retient l'humidité, un microclimat avec sa grande amplitude diurne et des terrains en pente qui donnent un vin fruité.»

Ce premier week-end de septembre, c'est la fête des vendanges, toute la bourgade est à la noce. Entre spectacles forains et cérémonies officielles où les vins de Montilla sont glorifiés, les gens investissent les bars à vins, les «bodegas» et les «lagares». Le dimanche soir, le long de l'avenue d'Andalousie, des hommes robustes habillés comme au temps jadis écrasent des grappes de raisin avec leurs pieds nus ; puis, emmenée par des mulets, une procession parcourt les artères sous l'effigie de la Vierge de la Vigne, une sculpture en bois bariolée datant de 1956. «Nous l'avons inventée pour unir les villages de la région. Ici, impossible de créer un événement sans les atours de la religion», explique Miguel Bellido, pâtissier, qui pendant une décennie fut le leader de la confrérie.

Lors de la fête flamenca, on entend les mêmes «olé !» qui rythment la BD

Vin et religion s'accouplent aussi en novembre, avec la fête de l'Alleluia du vin nouveau ou durant les cortèges de la Semaine sainte, si présents dans «Astérix en Hispanie», de Séville (Hispalis) à Cordoue (Corduba). Dans cette liturgie du vin, le flamenco ne pouvait faire défaut, comme le devine la BD lorsque des gitans insomniaques s'époumonent jusqu'à l'aube. A Montilla, lors du dernier week-end d'août et sa Cata flamenca» (Dégustation de flamenco), on pourrait s'y croire : sous des ormes géants, à l'air libre, des centaines de familles savourent leur pique-nique, arrosé de fino ou d'amontillado, jusque tard dans la nuit. Sur la scène, des «cantaores» déchirent leurs cordes vocales. Parmi eux, l'enfant du pays, Antonio Mejias, œil espiègle et barbiche allongée, acclamé par des «olé !» – ces mêmes «olé !» qui rythment l'album de Goscinny et Uderzo.

Les réjouissances et les cérémonies se sont achevées. Mais ce mercredi, dans la taverne «Bolero», l'ambiance est toujours à la fête. Au comptoir, une clientèle hétéroclite commande des verres de fino, le plus populaire des vins, ou de pedro-ximénez, le plus prestigieux. Carlos Garcia, patron à 36 ans, insiste : «C'est notre principal lien social, ce vin si naturel, si difficile à élaborer et conserver car c'est un être vivant !» Toni, un de ses amis, le pense aussi. Depuis trois ans, chaque jeudi, il se réunit avec dix amis de tous âges dans un local aménagé par eux à la manière d'une taverne. Pour rigoler, ils ont baptisé cet irréductible territoire la «République de Bracana», ayant pour devise : «Chemine, vole, explore, goûte, savoure, cherche, trouve, fuis, et tu verras comme c'est beau !» On y cause gaiement autour de vins de Montilla, on y trinque à la santé des amis. Exactement comme dans les banquets d'«Astérix»... ■

FRANÇOIS MUSSEAU

>> SUR PLACE LES

DES VIGNOBLES AUX TAVERNES

■ **Los Raigones.** Au kilomètre 5, sur la route entre Montilla et Llanos del Espinar, une visite à ce «lagar» (exploitation familiale) vaut le détour. Los Raigones (tout comme La Primilla voisine) présente un caractère authentique. On y trouve la fabrique des vins, celle d'huile d'olive, la résidence de la famille, une cave à l'ancienne où les barriques ont été signées par des personnalités des arts et du spectacle... ***Pour la visite et la dégustation, agrémentée de tapas, compter 5 € par personne. Tél. : (+34) 957 335 013 (fixe), 63 01 01 675 (portable). Demander à parler à Angela.***

■ **Pour déguster des vins** de Montilla à prix modiques (le verre de fino ne coûte pas plus de 1 euro), nous vous recommandons trois tavernes typiques et populaires : le Barril de Oro (avenue d'Andalousie, 26), le Bolero (calle San Francisco Solano), et Los Arcos, où l'on peut aussi goûter des spécialités culinaires comme les «flamenquines», des rouleaux de porc panés fourrés avec du jambon et du fromage (plaza de la Rosa, 1).

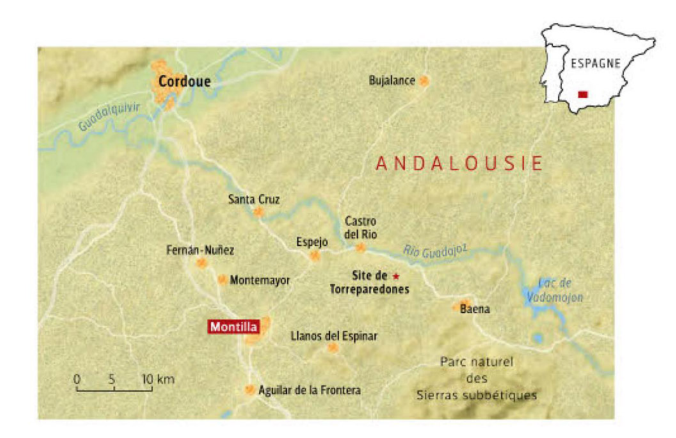
SUR LES TRACES DES ROMAINS

■ **Torreparedones.** Ce site archéologique, situé près de Castro del Río, est riche en vestiges : porte monumentale, lieu de culte, marché... Une vingtaine de kilomètres plus loin, la visite de Santa Cruz (ex-Ategua) vaut aussi le déplacement : des archéologues y mettent au jour des ruines permettant de mieux comprendre la colonisation romaine en Andalousie. Demander au préalable l'autorisation à la mairie.

LES ILLUSTRES FIGURES DE MONTILLA

■ **Maison-musée de Garcilaso de la Vega.** C'est dans cette belle bâtisse du XVIe siècle qu'à vécu pendant trente ans (1561-1591)

CONSEILS DE NOTRE REPORTER



Garcilaso de la Vega, fils d'un conquistador et de la princesse inca Chimpu-Ocllo. Malgré un mobilier disparate, provenant de diverses époques, la demeure reste fascinante. Tout comme son ancien locataire, écrivain et auteur des «Commentaires royaux sur le Pérou des Incas», mort le 23 avril 1616, le même jour que Cervantès et Shakespeare ! *Calle Capitán Alonso de Varcas, 3, Montilla. Tél. : (+34) 957 652 354.*

■ **Bibliothèque Manuel Ruiz Luque.** Situé au deuxième étage de la Casa de las Aguas, l'ancien réservoir d'eau de la bourgade, cette bibliothèque municipale possède un nombre impressionnant d'ouvrages (35 000), dont certains sont très précieux. Vous n'aurez pas à insister beaucoup pour que l'historien en charge de l'endroit, José Antonio, vous fasse visiter la salle des archives où sont classées d'authentiques merveilles : outre des incunables, on y feuillette les éditions originales des «Dialogues d'amour» de Garcilaso de la Vega (1540) ou le récit de Diego de Alvear (1778) racontant le naufrage du galion «Las Mercedes». *Plaza de Angel Sisternes, Montilla. www.biblioteca manuelruizluque.org*



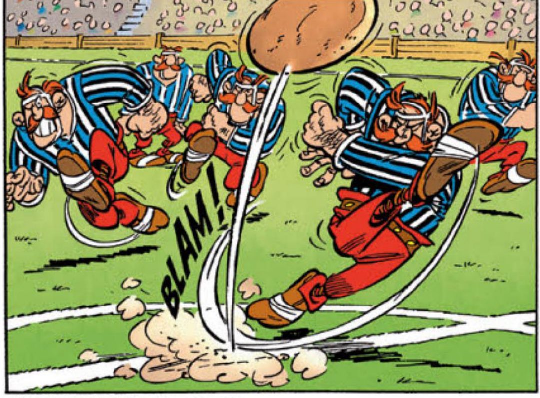


L'équipe de la pâtisserie Manuel Aguilar, au grand complet et en tenue, prête à accueillir les gourmands.

DÉLICES D'ANTAN

■ **Pâtisserie «Manuel Aguilar».** Cette boutique située en plein centre-ville fut fondée en 1886. Artisanale comme aux premiers jours, elle continue de régaler sa clientèle : chocolats, poudres d'amandes, «alfajores» (pâtes d'amande, souvent consommées à Noël), gâteaux à la crème, éclairs... Un pur délice dans une ambiance surannée, avec ses serveuses en livrée et son comptoir en marbre de la région. *Rue Corredera, 29, Montilla.www.pasteleria manuelaguilar.com*





«Astérix chez les Bretons», page 38.

LES BRETONS
Des fanas de compétitions et de sports virils
Dotés de leur flegme proverbial, nos cousins d'Angleterre (la Bretagne, dans l'Antiquité) s'enflamment devant un match de rugby. Pas si incongru que ça : les historiens pensent que ce sport descendrait de l'harpastum, un jeu de balle introduit par les Romains.



«Astérix gladiateur», page 30.

LES ROMAINS
De fins gourmets, amateurs de mets exotiques
Le menu est excentrique, mais la scène de banquet est véridique. Allongés sur des canapés, les riches Romains se délectaient de produits qu'ils faisaient venir à prix d'or depuis les lointaines provinces de l'Empire.



DES VOISINS PLUTÔT RESSEMBLANTS !

Dans les voyages d'Astérix, les Helvètes ressemblent à des Tyroliens, et les Goths, à de cruels Prussiens. Mais, derrière ces caricatures désopilantes, se cache toujours une part d'authenticité.

LES BELGES
Des guerriers très redoutés par l'armée romaine
Leurs tenues et leurs armes ne diffèrent guère de celles des Gaulois. Au son de leurs carnyx (la trompe sur le dessin), les Belges se lançaient avec fougue au combat, provoquant l'admiration de César qui rendit hommage à leur bravoure.



«Astérix chez les Belges», page 15.



«Astérix aux Jeux olympiques», page 39.

LES GRECS
De nobles esthètes drapés dans leurs toges
Pas d'erreur pour l'habit de ce Grec. Les hommes arboraient l'himation, ancêtre de la toge romaine, une ample pièce de tissu dans laquelle ils se drapaient. Les gens du peuple l'enfilaient par-dessus une tunique, alors que les dignitaires le portaient à même le corps, comme cet officiel donnant le départ d'une course au Jeux olympiques.



«L'Odyssée d'Astérix», page 29.

LES JUIFS

Une tribu de nomades qui arpente la Terre d'Israël
Au Moyen-Orient, Astérix rencontre Josué, un Juif portant le manteau et le keffieh typiques des Bédouins. Son nom évoque le successeur de Moïse, qui, dans la Bible, conduisit les tribus d'Israël vers la Terre promise.



LES ÉGYPTIENS

Uderzo et Goscinny leur ajoutent barbe et bouc
Si le klaft (coiffure à rayures) est authentique, la barbe n'est qu'une invention. Les Egyptiens pratiquaient l'épilation, les poils symbolisant pour eux l'animalité. Le bouc postiche, lui, était l'attribut des pharaons.


«Astérix et Cléopâtre», page 9.

LES HELVÈTES

Des insoumis portant culottes courtes et cheveux longs
Les Suisses d'Astérix ressemblent plutôt à des Tyroliens d'opérette. L'Helvétie antique faisait partie de ce que les Romains appelaient la «Gaule chevelue» ou «Gaule en braie» – en référence à l'aspect de leurs habitants –, terres qu'ils n'avaient pas encore conquises.



«Astérix chez les Helvètes», page 40.

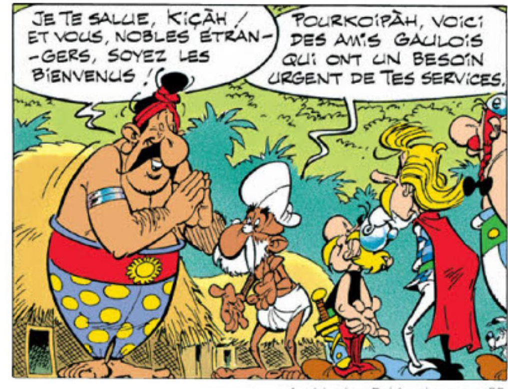
LES VIKINGS

Des pillards sans merci... mais anachroniques

Les Vikings ne menèrent leurs raids que huit siècles après l'époque d'Astérix. L'Eglise diabolisa ces païens scandinaves en en faisant des pillards sanguinaires. Leur coutume de boire dans le crâne de leur ennemi n'est qu'une fiction.



«Astérix et les Normands», page 17.



«Astérix chez Rahàzade», page 35.

LES INDIENS

Des personnages tout droit sortis des «Mille et Une Nuits»

Un dresseur d'éléphants, un fakir aux airs de Gandhi, une princesse digne d'un film de Bollywood, un raja enturbanné et un gourou machiavélique... L'Inde d'Astérix relève de la pure féerie. Comme les histoires que relate Schéhérazade, l'héroïne du célèbre recueil de contes persans.

LES GOTHS

Des Prussiens impitoyables et avides de conquêtes

«Astérix et les Goths» est truffé d'allusions aux deux guerres mondiales. Les Germains y marchent au pas de l'oie, sont coiffés de casques à pointe, comme en 1914, et rêvent d'envahir la Gaule de César. Il n'empêche : ces barbares venus d'Ukraine s'empareront de Rome et de l'Italie cinq siècles plus tard, en 488.

«Astérix et les Goths», page 39.



LE PARC ASTÉRIX est le prolongement réussi de la bande dessinée. Avec ses attractions vertigineuses et ses décors grandioses, il rivalise aujourd'hui sans complexe avec Disneyland.

DOPÉ À LA POTION MAGIQUE

PAR FRÉDÉRIC BRILLET (TEXTE) ET LAURENT VAUTRIN/PICTURETANK (PHOTOS)

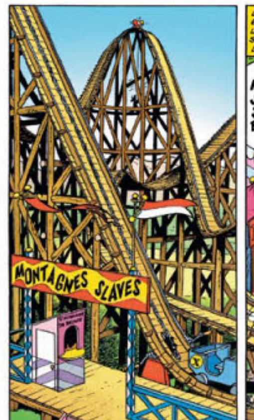


LES ADOS PLÉBISCITENT LE TOBOGGAN INFERNAL
Attraction phare de la «zone Egypte», les montagnes russes inversées Oziris serpentent autour du temple du mage Iris. Elles attirent les jeunes de 16 à 25 ans, qui représentent désormais 60 % des visiteurs du parc.

Nous sommes en 2013 après Jésus-Christ. Toute la France est occupée à se distraire avec Mickey. Toute ? Non ! Un village peuplé d'irréductibles franchouillards résiste encore et toujours à la souris envahisseuse… Que René Goscinny et Albert Uderzo nous pardonnent, mais ce pastiche de la page de garde de leurs albums illustre parfaitement l'histoire du Parc Astérix : celle du petit site gaulois de la forêt de Plailly, dans l'Oise, qui tient tête depuis vingt-trois ans au gros Disneyland. Inauguré en avril 1989, à 30 kilomètres au nord de Paris, ce parc conçu en partie par Pierre Tchernia et Albert Uderzo fut d'abord victime de son succès : installations d'accueil insuffisantes, bretelle d'accès de l'autoroute A1 engorgée… A peine Astérix avait-il corrigé ses erreurs de jeunesse, que l'armée d'Eurodisney, conduite par l'empereur Mickey, ouvrait en 1992 son camp retranché à Marne-la-Vallée. D'un coup, le village gaulois voyait sa fréquentation chuter de 30 % (990 000 entrées, contre 1,4 million en 1991), au point de frôler la faillite. Mais notre «héros» tint bon et se serra la ceinture pour renouer avec la rentabilité en 1994. Désormais cotée en Bourse, la société anonyme Parc d'Astérix rachetait même d'autres concurrents (musée Grévin, France Miniature, le Grand Aquarium de Saint-Malo), avant de s'allier à la Compagnie des Alpes, qui •••

GOSCINNY ET UDERZO ÉTAIENT-ILS DEVINS ?
Publié en 1966, «Le Combat des chefs» comportait une scène montrant des «montagnes slaves» au temps des Gaulois. Bien avant la création du parc, en 1989, et l'inauguration d'Oziris, en 2012.

«Le Combat des chefs», page 38.







DES PERSONNAGES ADULÉS COMME DES STARS
Dans le «Village gaulois», enfants et parents se bousculent pour la photo-souvenir auprès de leurs idoles qu'incarnent des acteurs costumés. Comme ici Abraracourcix, le chef gaulois, et Bonemine, son épouse acariâtre.
Ci-contre, image tirée d'«Astérix, Obélix et compagnie», page 25.

••• l'incorpora dans son giron en 2002. Un pacte judicieux puisque le petit Gaulois se trouve aujourd'hui adossé à un groupe qui gère quinze sites touristiques dans quatre pays européens, affichant un chiffre d'affaires de près de 678 millions d'euros en 2012.

Astérix, donc, se porte bien, merci. Grâce à une excellente année 2012 (1 723 000 visiteurs, soit 8 % de plus qu'en 2011), ce parc d'attractions est le deuxième le plus fréquenté de France, derrière Disney et devant le Futuroscope de Poitiers. Mais il n'est pas sûr de battre un nouveau record en 2013. En cause, un printemps très pluvieux, durant lequel les Gaulois de la forêt de Plailly ont cru que le ciel leur tombait sur la tête. «La saison est loin d'être achevée, et nous résistons mieux à la crise que nos concurrents, relativise Pascal Fliche, le directeur général du parc. Astérix fait office de remède à la morosité ambiante.» L'Abraracourcix de l'Oise, qui manage 1 220 irréductibles Gaulois (dont 1 000 saisonniers), pointe là un phénomène bien établi : quand le pouvoir d'achat stagne, les Français privilégient les loisirs de proximité. A l'instar d'Anne, rencontrée aux guichets. Cette femme au foyer de 40 ans entend visiter le parc au moins une fois par semaine jusqu'à sa fermeture annuelle en novembre. «Nous n'avons pas les moyens de partir en vacances, alors je prends un "Pass Saison 2013" pour moi et mes quatre enfants», explique-t-elle.

Il faut dire que le parc francilien offre de quoi satisfaire petits et grands : sur 33 hectares, il rassemble 32 attractions,



dont une dizaine pour les moins de 6 ans, réparties dans six «univers» : l'Egypte, la Gaule, l'Empire romain, la Grèce, les Vikings et la zone «A travers le temps» (du Moyen Age à la Nationale 7), la seule dont le thème n'a rien à voir avec la bande dessinée. A côté de «La Forêt des druides» (un jeu de piste) et du bobsleigh gaulois («La Trace du Hourra»), on trouve ainsi un train fantôme, une descente de rivière artificielle, des chaises volantes, un cirque, une galère-balançoire... Mais aussi des spectacles et des artisans (sculpteurs sur pierre et sur bois, maître verrier, forgeron, potier, etc.) qui œuvrent sous les yeux des promeneurs. Le parc sert aussi d'escale à une curieuse «faune» migratoire représentant 10 % de ses visiteurs : l'«homo parcophilus europeanus», qui se déplace à travers le Vieux Continent et prospère dans les biotopes riches en manèges divers et autres roller coasters. Venu de Barcelone, dans l'ancienne province romaine d'Hispanie, Miguel Ortiz, accompagné de sa femme et d'autres parents, incarne cette espèce en voie de prolifération qui fait résonner les allées du parc d'accents étrangers. «Nous visitons Astérix aujourd'hui, et demain Disneyland», se réjouit-il. Autre spécimen, originaire cette fois de l'ex-Gaule belge, Jonathan Chapelier, 22 ans, a roulé toute la matinée depuis la frontière pour rejoindre Plailly. Histoire de «changer d'air», particulièrement vivifiant en haut de Goudurix, un grand huit aux sept loopings où il est allé se percher avec sa compagne.

Astérix propose six attractions chocs, contre trois chez Disney

Comme lui, des centaines de jeunes adultes piaffent chaque matin devant l'entrée du parc, en attendant son ouverture, à 10 heures sonnantes. Au premier rang de la foule, Jérémy, débarqué de Neuilly-Plaisance avec son cousin, se prépare à la ruée vers les attractions les plus prisées. Tombé dans le Parc Astérix quand il était petit (il l'a découvert à 6 ans et en est à sa dixième visite), le «gamin» de 24 ans a passé l'âge de fréquenter les manèges, tels les chevaux de bois du «Carrousel de César», ou «Les Petits Drakkars» de la zone «Les Vikings». Mais pas celui des sensations fortes, qui le font revenir au moins une fois l'an «avec des amis ou sa copine». Sa priorité du jour ? «Oziris, des montagnes russes inversées que je n'ai encore jamais essayées. Je compte m'en offrir cinq ou six tours avant que la file d'attente s'allonge.» Jérémy fait partie de cette nouvelle génération de fans qui n'échangerait pas un ticket d'Astérix contre deux de Mickey. Et pour cause : le parc gaulois propose six attractions chocs, contre trois chez Disney. Résultat : les 16-25 ans sont plus nombreux (60 % des visiteurs) à Plailly qu'à Marne-la-Vallée.

Baptisées «Goudurix», «Oziris» ou «Tonnerre de Zeus», les montagnes russes du parc font l'unanimité chez les accros à l'adrénaline. Pour trouver ces toboggans infernaux, il suffit de se guider aux cris, un bon indicateur de l'intensité des •••



DE L'UNIVERS D'ASTÉRIX À LA FÊTE FORAINE
La réussite du parc tient aussi à la variété de son offre. A côté des attractions liées au monde de la BD, on y trouve des manèges classiques, comme ce carrousel des «Chaises volantes».

●●● émotions qu'ils engendrent. Le plus couru est sans conteste Oziris : inaugurée en 2012, la machine a absorbé 12 des 20 millions d'euros qu'a coûté la construction de la zone «Egypte». Le passage dans cette centrifugeuse géante ne dure que 2 minutes et 45 secondes, mais il est si excitant que les amateurs sont prêts à tout pour le vivre. Ainsi, en août dernier, par une belle journée où il faisait 31 °C, un panneau indiquait déjà deux heures de queue !

Le «Village gaulois» draine, lui, tous les publics. A son entrée, un écriteau informe qu'«Astérix, Obélix et leurs amis reçoivent de 12 h 30 à 17 h 30 pour une séance photo… sauf en cas de pluie» (et de ciel qui tombe sur la tête, cela va sans dire). Devant une chaumière tout droit sortie d'une vignette d'Uderzo, les visiteurs jouent des coudes pour voir en chair et en latex les stars de la BD francophone la plus vendue dans le monde (330 millions d'albums en 107 langues !). Devant ce raz-de-marée, même Obélix est rassuré de voir le garde du corps filtrer les fans qui viennent se faire immortaliser (pour 15 euros la photo officielle) en lui tâtant son gros ventre. Pour les méchants Romains, c'est pire. «Nous évitons de les faire circuler dans la foule, tant ils se prennent de tapes sur le casque…», explique une responsable de la communication du parc.

A cause de sa petite taille, Astérix est interprété par une femme !

Comme nombre de célébrités qu'on voit pour la première fois en vrai, Astérix est encore plus petit que ce que l'on s'imaginait. Le comédien qui endosse le costume intégral à taille unique doit mesurer entre 1,50 et 1,55 mètre. Le nombre de candidats masculins dans cette jauge se faisant rare, GEO est en mesure de vous livrer un scoop : Astérix est une femme ! Mais pas de risque que sa voix la trahisse : notre «héros» a par contrat interdiction de communiquer avec le public autrement que par gestes. Comme tous les autres figurants costumés, à l'exception de Falbala qui peut parler, puisqu'elle arbore son minois d'origine. Avec ses longs cheveux blonds (faux) et sa taille (vraie) digne d'un mannequin, la belle Gauloise présente les différents personnages en distribuant compliments et sourires aux badauds. Entre deux photos, elle esquisse une valse aussi brève que chaste avec Astérix… L'esprit sans doute encore mal remis d'un passage par Oziris, une admiratrice qui pose entre les deux héros d'Uderzo se fige de profil, les mains dressées ●●●



POUR LES PETITS, OBÉLIX VEILLE AU GRAIN
Le «gros» Gaulois est une figure protectrice. C'est sous son regard rassurant que les moussaillons en herbe s'embarquent dans les bateaux de «La Petite Tempête».

••• comme une prêtresse égyptienne, oubliant qu'elle se trouve dans un décor purement gaulois. Ni Astérix, citoyen du monde qui a été jusqu'au Caire, ni le photographe officiel du parc, sans doute ravi de «shooter» un visiteur faisant autre chose que gonfler ses biceps pour frimer devant Obélix, ne s'en offusquent. Cinq minutes plus tard, le barde Assurancetourix, qui menace de jouer un morceau, se fait expulser de la chaumière par Obélix. Vexé, il se réfugie dans sa cabane en haut d'un arbre, et entame un concert, alternant la lyre et la guitare électrique, pour un résultat musicalement tout aussi désastreux, sous les protestations de Falbala et les rires des enfants.

L'humour et la dérision font d'ailleurs partie de «l'ADN» du parc, à l'image de la bande dessinée. Le registre est large, du Sphynx qui «donne la papatte» (l'humoriste Laurent Gerra a été mis à contribution dans la zone «Egypte»), aux jeux de mots subtils. Ainsi le «Palais Bonbon», dont la façade s'inspire de celle de l'Assemblée nationale, recèle un stand de friandises, et le self-service «Au Bouillon de Godefroy» offre de quoi se sustenter aux croisés du divertissement. Le «Relais gaulois», lui, invite à déguster sa «Potée arverne alléchée, l'autre fachon d'aimer le changlier chans grochir». Le risque de prendre des kilos est d'autant moindre que l'établissement a banni le cochon sauvage de son menu, faute d'amateurs pour son goût prononcé. En revanche, il propose, outre le hamburger-frites, un couscous royal qui satisfait tous les Gaulois qui fréquentent le parc, y compris ceux issus de notre diversité ethnique.

Certes, beaucoup de clins d'œil échappent aux visiteurs les plus jeunes ou non-francophones qui n'ont jamais entendu l'accent auvergnat, appris l'histoire des croisades ou qui ignorent que l'autre nom de notre Assemblée nationale est le Palais-Bourbon. Qu'importe, puisque le parc, à l'instar de la bande dessinée, propose plusieurs niveaux de lecture, où tout le monde trouve son compte. Une fantaisie parfois teintée de provocation, comme lors de ce 12 avril 2012, quand Astérix et Obélix se rendirent à Marne-la-Vallée pour offrir un menhir enveloppé dans un ruban à Mickey qui célébrait le vingtième anniversaire de son arrivée en Gaule. Mais ce «grand moment de fraternité» que raconte, ironique, Pascal Fliche, instigateur de l'opération et lui-même ancien cadre chez Disney, tourna court. Panique dans l'oreillette des vigiles, qui refoulèrent nos Gaulois de la fête. La souris craignait-elle de se casser les dents sur le menhir de polystyrène ? Ou tel le Jules César excédé de la BD, redoutait-elle que ces irréductibles «frenchies» ébranlent son empire ? On ne le saura jamais... ■

FRÉDÉRIC BRILLET

LES ATTRACTIONS

A couper le souffle. Vertige garanti avec Oziris. Du haut de ces montagnes russes pharaoniques, 40 mètres de dénivelé vous contemplent. Les enthousiastes les dévalent à 90 kilomètres à l'heure pour y tester leur capacité à encaisser une force de 5 G (le maximum autorisé par la loi), l'équivalent de ce que subit un pilote de F1 lors d'un freinage brutal. Ou encore pour passer le «Zero-G roll», une figure qui procure brièvement une sensation d'apesanteur. Le manège offre aussi une descente dans un tunnel obscur équipé de brumisateurs. Les sièges étant suspendus à un rail, les passagers effectuent le parcours les pieds dans le vide, ce qui accroît l'impression de vitesse et de vertige.

A perdre la tête. Créé en 2008, «Le Défi de César» conjugue automates, effets spéciaux et images 3D. Cette attraction interactive, qui dure 20 minutes, a pour décor un camp d'entraînement romain où des espions sont formés pour s'infiltrer incognito dans le village d'Astérix. Incarnés par les spectateurs, les postulants sont soumis à diverses épreuves. Ils doivent, par exemple, porter dignement la tenue gauloise, résister aux charmes de la belle Falbala ou supporter l'effroyable musique du barde Assurancetourix. Mais le clou du parcours est une «Mad House», où les visiteurs perdent leurs repères spatiaux au cours d'un voyage virtuel en galère : les murs et le plafond de la salle basculent, donnant au public l'impression de tanguer, puis de sombrer au fond de la mer !

LE PARC EN CHIFFRES

1,7 million
C'est le nombre de visiteurs en 2012 (+ 8 % par rapport à 2011).

73 millions d'euros
C'est le chiffre d'affaires en 2012.

10 000
C'est le nombre de panoplies du parfait Gaulois écoulées l'an dernier. Ce souvenir est le plus vendu (16,90 euros l'exemplaire).



Bardé de boucliers romains, ce char à pédales permet aux visiteurs de survoler le village d'Astérix et Obélix.

LES SPECTACLES

Un air de comédie musicale. Les arènes romaines du parc (1 100 places) accueillent un divertissement de 20 minutes intitulé «La Légion recrute». Au cours d'une journée «portes ouvertes» au camp de Babaorum, les soldats s'entraînent pour tenter d'attirer de nouvelles recrues. L'exercice tourne au fiasco avec l'arrivée d'une espionne gauloise qui sabote le moral des troupes. Mobilisant quinze personnes, ce numéro qui mêle humour et cascades, a été mis en musique par Olivier Bernard. «C'était un challenge que de donner une couleur sonore aux mondes romain et gaulois, sachant que la musique ne s'écrivait pas à l'époque», souligne le compositeur. Astérix étant un Gaulois de Bretagne, le show marie des airs et des instruments celtiques, comme le biniou ou la flûte, à des rythmes modernes.

Des cascades de haut vol. Joué dans la zone du parc baptisée «A travers le temps», la seule qui n'a aucun rapport avec l'univers d'Astérix, le spectacle «Main basse sur la Joconde» fait pourtant salle comble depuis sa création en 1996. D'une durée de 30 minutes, il se déroule sur une scène de 50 mètres de long équipée d'une voie ferrée et dominée par la réplique grandeur nature d'un paquebot. Sur les quais du Havre, dans les années 1930, Marcel, un peintre en bâtiment, tente d'empêcher des malfrats de dérober le célèbre tableau avant son départ pour une exposition à New York. Cette pantomime burlesque agrémentée d'explosions et de poursuites avec trois voitures, une moto, un train et un side-car, évoque à la fois Jacques Tati et Buster Keaton. «Les huit comédiens-cascadeurs doivent être synchros à la seconde près avec les effets spéciaux, souligne le metteur en scène Jean-Claude Cotillard. Notre succès tient grâce à cette exigence.»

À SAVOIR

Calendrier. Pour la saison 2013, le parc est ouvert de 10 heures à 18 heures jusqu'au 3 novembre. Nocturnes jusqu'à 23 heures le samedi 26 et le jeudi 31 octobre, ainsi que le week-end des 1er et 2 novembre. La prochaine saison débutera en avril 2014.

Prix d'entrée. Billet plein tarif : 44 euros par adulte (à partir de 12 ans), 35 euros de 3 à 11 ans, incluant l'accès à l'ensemble des spectacles et attractions pour la journée (sauf jeux d'adresse et jeux vidéo). «Pass saison» : 89 euros par adulte, 79 euros pour les moins de 12 ans.

Informations et réservations. Tél. : 08 26 46 66 20. Site Internet : www.parcasterix.fr.



118
Dans un paysage envahi par les glaces, les navires remontent vers le cercle polaire arctique, le long des côtes norvégiennes.

Gilles Coulon/Tendance Floue

CAHIER DE VOYAGES



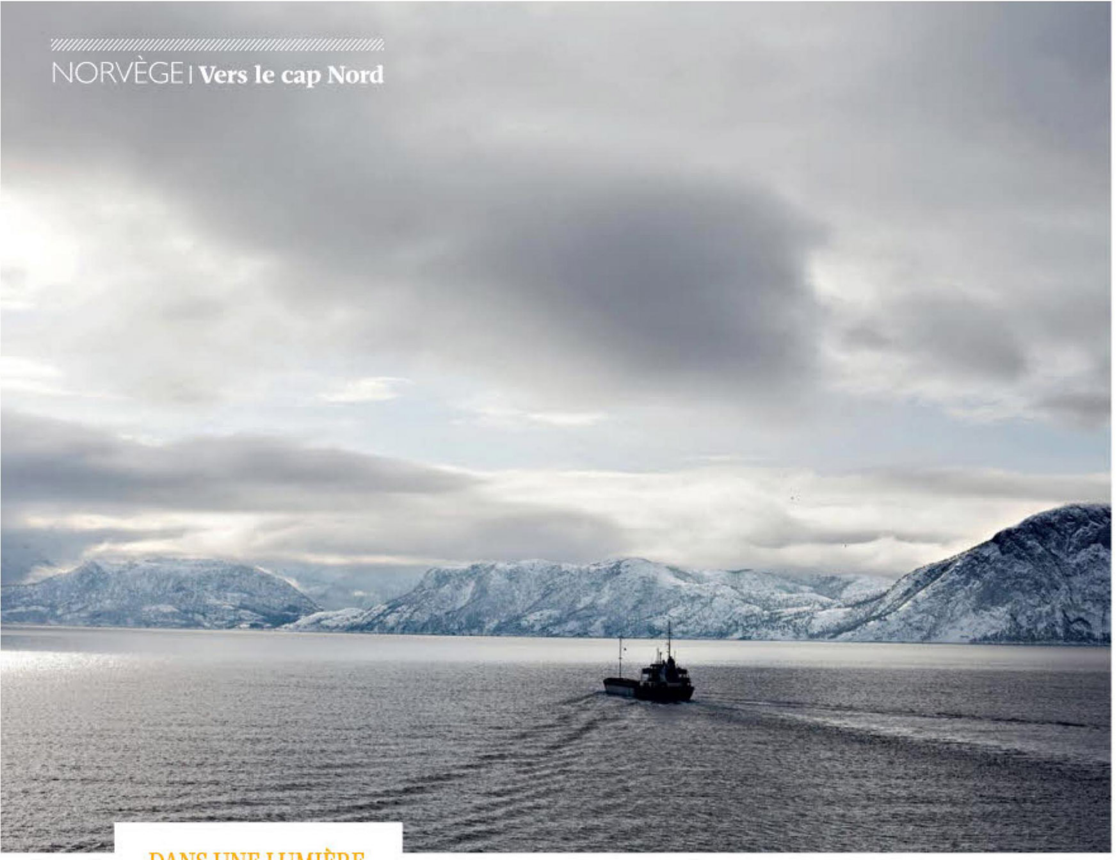
UN CABOTEUR POUR LE CAP NORD

Cela fait cent vingt ans que les navires de la compagnie Hurtigruten desservent chaque jour les ports de la côte norvégienne. Un longue croisière vers l'au-delà du cercle polaire.

PAR OLIVIER BAUER (TEXTE) ET GILLES COULON/TENDANCE FLOUE (PHOTOS)

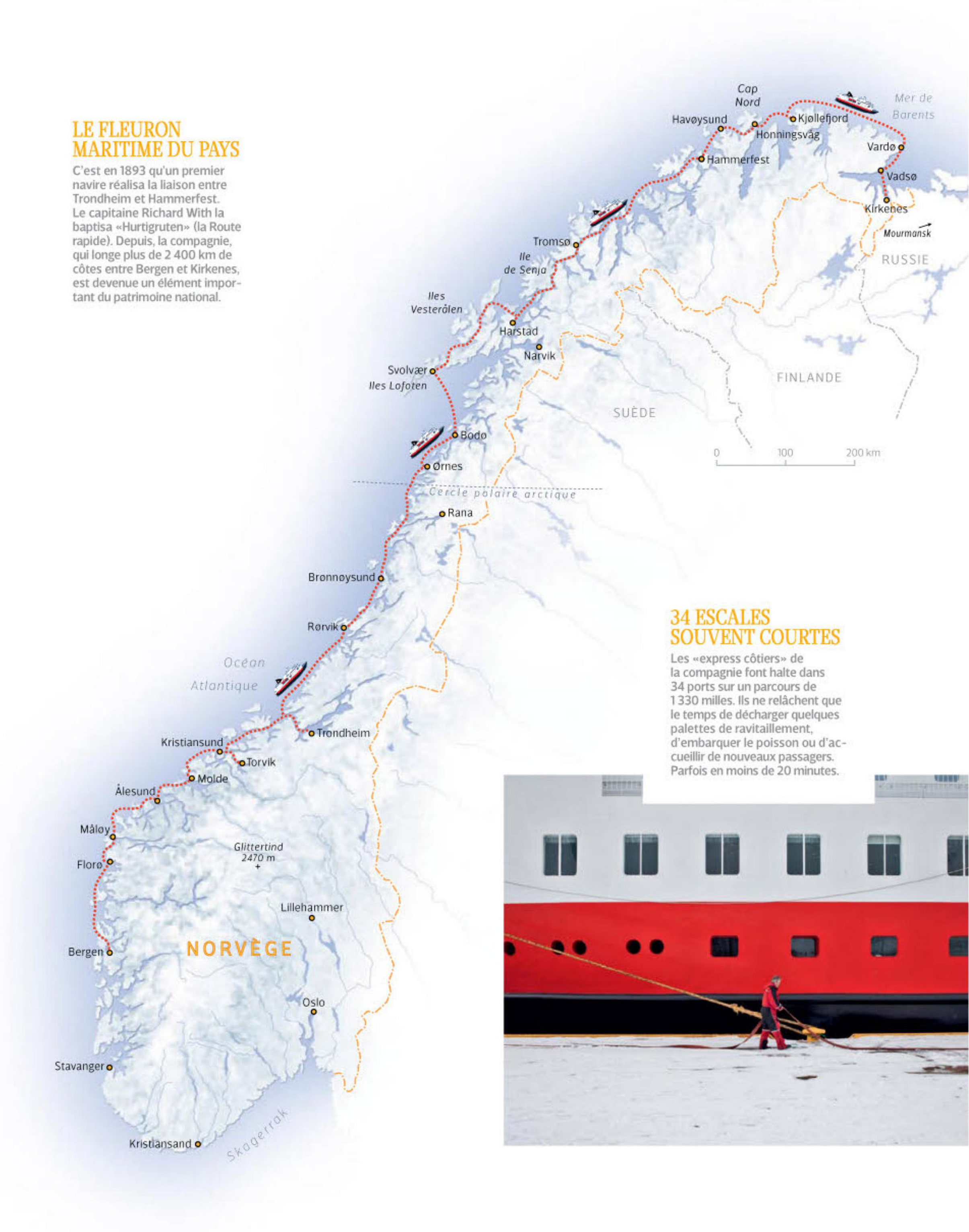


En poussant ses eaux chaudes jusqu'aux côtes norvégiennes, le courant du Gulf Stream permet aux ferries de parcourir tout le littoral norvégien quelle que soit la saison. En hiver, les navires peuvent ainsi atteindre l'archipel des Lofoten (notre photo) et même poursuivre leur route jusqu'à 71° de latitude nord.



DANS UNE LUMIÈRE MONOCHROME
Au fil de la navigation, la présence d'autres bateaux, chalutiers ou pétroliers, se fait de plus en plus rare. Après les longs mois d'hiver plongés dans la nuit polaire, les jours sont encore courts, à peine baignés d'un soleil diffus.

LA COMPAGNIE RAVITAILLE LES VILLAGES CÔTIERS ISOLÉS PAR LA NEIGE INVINCIBLE



LE FLEURON MARITIME DU PAYS

C'est en 1893 qu'un premier navire réalisa la liaison entre Trondheim et Hammerfest. Le capitaine Richard With la baptisa «Hurtigruten» (la Route rapide). Depuis, la compagnie, qui longe plus de 2 400 km de côtes entre Bergen et Kirkenes, est devenue un élément important du patrimoine national.

34 ESCALES SOUVENT COURTES

Les «express côtiers» de la compagnie font halte dans 34 ports sur un parcours de 1 330 milles. Ils ne relâchent que le temps de décharger quelques palettes de ravitaillement, d'embarquer le poisson ou d'accueillir de nouveaux passagers. Parfois en moins de 20 minutes.

LA MORUE, TRÉSOR DES LOFOTEN

Il est 22 heures à Svolvær, la «capitale» des îles Lofoten. La pêche à la morue constitue encore l'activité principale de l'archipel. Chaque hiver, de nombreux chalutiers viennent de tout le nord de la Norvège pour amasser d'énormes quantités de poissons qui seront ensuite salés et séchés à l'air libre.





L'ARCHIPEL DE L'EXTRÊME

Les sept grandes îles des Lofoten offrent des paysages d'une beauté à la fois brute et sereine. Le vent et la glace ont sculpté la roche en d'étranges figures. Ces îles sont désormais ouvertes au tourisme, et l'on y pratique l'escalade, la randonnée, le ski ou... le surf.

LE FERRY SINUE ENTRE LES ÎLOTS ROCHEUX ET LES À-PICS GLACÉS

Dans le silence du quai, une longue complainte. Le «MS Richard With» largue les amarres. Sept étages de métal glissent au cœur de Bergen, laissant dans leur sillage les lumières de la ville. Le bateau s'enfonce dans l'obscurité. Au cœur de la nuit norvégienne, les premières escales à Florø et Måløy ne réveillent aucun des 228 passagers. Derrière le large hublot de la cabine, dans le petit matin, les collines couleur buffle plongent dans la mer. Sur le petit port de Torvik, un Fenwick pénètre dans les entrailles du bateau, sorte d'abeille frénétique déchargeant puis chargeant les palettes dans un silence qui n'a d'égal que le froid matinal. Une étudiante descend à terre et s'engouffre dans une voiture qui s'évanouit derrière un monticule. Après vingt minutes, le ferry laisse derrière lui le quai déjà désert.

Le «MS Richard With» est l'un des onze bateaux de la compagnie Hurtigruten («La Route rapide») qui fête ses 120 ans cette année. Il porte le nom du capitaine qui, le 2 juillet 1893, fut le premier à relever le défi de cette route vers le nord. A bord du vapeur «DS Vesteraalen», il quitta la ville de Trondheim, dans le sud du pays, pour rejoindre le port d'Hammerfest, après onze escales et 67 heures de navigation. La nouvelle ligne maritime allait redessiner la carte du littoral et apporter la modernisation au nord de la Norvège. «Il fallait alors trois semaines en été et près de cinq mois en hiver pour acheminer le courrier entre les deux villes, rappelle le capitaine Tommy Eliassen, aux commandes du "MS Richard With". Le pays était coupé en deux à cause des conditions météo. Avec la ligne, il ne fit plus qu'un.»

Mi-ferries, mi-bateaux de croisière, les navires de Hurtigruten rassemblent aujourd'hui touristes et passagers locaux. Malgré les avions et le train, ils sont encore le moyen de transport le plus régulier. D'après les chiffres de la compagnie, plus de 75 % des passagers sont des «locaux» (317 000 contre 87 000 touristes en 2011). Le Nord a toujours un besoin essentiel de la ligne. Sans elle, les hivers seraient plus froids et plus rudes encore. Les bateaux acheminent une batterie de produits quotidiens vers les villages isolés : fruits et légumes, lait, papier toilette, lampes et moteurs de tracteurs, filets à poissons, fleurs, bières et radiateurs... Tout ce qu'un bourg tourné vers la mer et enfoui sous la neige peut rêver de recevoir sur des palettes que l'on ouvre comme autant de hottes de Père Noël. En redescendant vers le sud, ils emportent dans leurs soutes des tonnes de poissons congelés. La ligne de «L'Express côtier», désormais subventionnée par le gouvernement, fait à ce point partie du patrimoine norvégien que le «MS Lofoten», mis à l'eau en 1963 et toujours en activité, est classé «monument national». En 2011, filmé et diffusé en direct à la télévision durant près de 135 heures sans interruption, le voyage du «MS Nordnorge» de Bergen à Kirkenes, une navigation de 2 460 kilomètres, fut regardé par plus de la moitié de la population du pays...

En hiver, le ferry tourne le dos aux fjords pour longer sagement la côte. A 14 milles nautiques par heure, le paysage se déroule comme un long parchemin. Ici, une maisonnette en bois peint de rouge sur une colline couleur de lait ; là, une armée d'éoliennes, mâts sans bateaux, tournant dans les vents de l'Atlantique. Lorsque le «MS Richard With» fait escale à Kristiansund, la capitale de la morue a déjà fermé ses volets depuis quelques heures. Mais deux hommes s'empressent d'embarquer une dizaine de caisses de poissons frais dans la soute. Bien avant de se tourner vers le pétrole et le gaz, de trouver dans ses terres d'immenses richesses naturelles, la Norvège tirait profit du Gulf Stream et de ses eaux poissonneuses. Quotidiennement, harengs, cabillauds, capelans ou maquereaux sont remontés dans les filets des chalutiers. Il y a aussi ces cages flottantes circulaires, à l'abri dans les fjords, où l'on élève saumons et truites de mer. La Norvège est l'un des principaux pays exportateurs de poissons au monde. Selon les chiffres du Bureau central de statistiques, l'industrie de la pêche a rapporté au pays 1,65 milliard d'euros en 2010.

A l'intérieur des terres, entre octobre et avril, les températures peuvent chuter à - 40 °C

C'est en touchant la côte du Helgeland et le port de Brønnøysund que le bateau se transforme en omnibus maritime. Entre octobre et avril, lorsque la nuit réduit le jour en peau de chagrin, les routes du nord sont oubliées sous une neige invincible. A l'intérieur des terres, les températures peuvent descendre à - 40 °C. Le climat du littoral est un peu plus clément. «Ce n'est pas en hiver mais au printemps que les écarts de température sont les plus importants entre le nord et le sud. La durée des jours et des nuits aussi», fait remarquer Maja Petersen, une commerciale en informatique habituée de la ligne. De fait, en 24 heures, la progression •••

APRÈS LE POISSON, LE PÉTROLE

Cette petite base de la compagnie Esso, à Svolvær, témoigne de la nouvelle richesse des Lofoten. En 2013, les autorités ont identifié de nouveaux gisements riches en pétrole et en gaz dans l'Arctique. La Norvège est désormais l'un des plus importants exportateurs d'hydrocarbures au monde.

LE BATEAU FAIT OMNIBUS

Embarquement a Svolvær. Plus de 75 % des passagers sont des voyageurs «locaux» (317 000 contre 87 000 touristes en 2011) ralliant un port à un autre. La plupart prennent des billets n'incluant pas de cabine. La compagnie Hurtigruten est largement subventionnée par l'Etat norvégien.





UN HAVRE POUR LA FAUNE SAUVAGE

Le long des routes, entre les collines ou sur les lacs gelés, on croise d'innombrables troupeaux de rennes, comme ici à proximité de Kirkenes, dernière ville avant la frontière russe. Le nord du pays abrite une faune d'une grande diversité : renards polaires, aigles de mer, orques, baleines...

••• du navire vers le nord-est a fait gagner une heure sur le lever du soleil. En cette fin du mois de mars, le manteau blanc laisse deviner le granit. Un univers minéral monochrome, léché par l'écume des grandes marées. A la fois austère et enchanteur. Des rochers et des îlots déserts parsèment le littoral. Entre eux, le bateau trouve sa voie, longeant des kilomètres de côte sans habitation : l'homme n'est pas fou au point d'installer ses murs entre tant de froid et de vent.

Au petit matin, à bâbord, un globe argenté domine un îlot aux allures de dos de baleine. La sculpture signale que l'on a franchi le cercle polaire arctique. On regarde le symbole avec une satisfaction un peu égoïste, un peu idiote, celle d'être simplement là : latitude 66° 33' nord, celle de l'Alaska, du Groenland et de la Sibérie. Cette frontière n'est pas imaginaire. Le froid recouvre les coursives, seules quelques silhouettes emmitouflées et les mouettes bravent les températures de l'aube. En quelques heures, la neige a rempli le paysage, les montagnes semblent s'être changées en iceberg. Plus abruptes, plus verticales. Sur l'eau, aux passages les plus étroits, des plaques de glace dérivent dans une mer plus sombre. On ne croise que des chalutiers et des pétroliers. Une fois le cercle polaire franchi, les trajets du ferry raccourcissent et les étapes se multiplient.

Le ferry fait face au Saltstraumen, l'un des courants de marée les plus puissants du monde

Le premier port du nord est Ørnes. Dix minutes d'escale, le temps de faire grimper trois hommes engoncés dans leurs épais blousons qui débarqueront trois heures plus tard sans avoir dit un mot. Le bateau sinue entre les îlots rocheux pour se rapprocher de Bodø. Ici, pendant quelques minutes, la mer semble devenir folle : avec une vitesse pouvant atteindre jusqu'à 20 nœuds (37 km/h), le Saltstraumen est l'un des courants de marée les plus puissants au monde. Même l'imposant ferry se fait modeste dans ces remous. «Etre capitaine le long de la côte, c'est avoir la carte et les courants dans la tête», explique le capitaine Tommy Eliassen. Dans la soirée, la pointe sud des Lofoten remplit le paysage. Des ponts semblables aux arêtes dorsales de diplodocus relient les principales îles. Les reflets des montagnes plus pointues que les Alpes transpercent la mer. Avec 24 000 habitants éparpillés sur huit îles, s'étendant sur 200 kilomètres, l'archipel des Lofoten attire solitaires, pêcheurs, peintres et chercheurs d'aurores boréales.

C'est aux Lofoten que se sont installés Rob Stammes et Therese van Nieuwenhoven, un couple de Néerlandais qui ont dédié leur vie aux aurores boréales. Sorte de savant fou, géant barbu, Rob est branché sur le soleil comme un lecteur tenu en haleine par un roman de Jo Nesbø, le maître du polar norvégien qui aide à tuer les longues nuits d'hiver. Dans la petite pièce où il invite à prendre le café, ses ordinateurs traitent les données fournies par les satellites sur les explosions solaires. Ces dernières, entre les mois de septembre et avril, provoquent de multiples aurores boréales à cette latitude. Dans la langue des Samis, le peuple autochtone du nord de la Scandinavie, on nomme ces phénomènes lumineux «la lumière que l'on entend»...

Au bord de l'eau, les nombreuses maisons rouges («rorbu») ont longtemps abrité les pêcheurs, havres de paix à l'abri des tempêtes. Mélange d'ocre et d'huile de foie de morue, la peinture rouge était la moins coûteuse. Les notables, eux, se faisaient construire de grandes bâtisses sur les hauteurs, choisissant le blanc ou le jaune pour en imposer aux pêcheurs en contrebas. «Il arrivait que seule la façade soit blanche et que les trois autres murs soient rouges...», ironise John Berg, dont la famille exporte les poissons depuis cinq générations. «Pendant plus de 9 000 ans, les gens des Lofoten ont été concentrés sur la mer, sans jamais regarder les montagnes. Leur seule préoccupation était de pêcher, de se chauffer et de se nourrir. Aujourd'hui, le tourisme est presque aussi important que l'industrie du poisson», poursuit-il. Et les îliens ont vendu leurs baraques rudimentaires aux agences spécialisées dans la location.

C'est la fin de la période du skrei, un cabillaud migrateur qui, en début d'année, vient frayer dans le fjord Vestfjorden depuis la mer de Barents. Très apprécié pour sa chair, il a enrichi les îles. Dans les vastes hangars, les étiquettes indiquent que les cargaisons de poissons salés sont en partance pour le Portugal, celles de poissons séchés pour l'Italie. Cet hiver, les cabillauds sont nombreux dans les eaux du Gulf Stream et les pêcheurs aussi. Mais le froid empêche encore de mettre les poissons à sécher en plein air, sur les longues claies de bois.

Depuis quelques années, un débat anime la vie politique norvégienne : doit-on laisser prospecter les entreprises de pétrole et de gaz dans les eaux poissonneuses des Lofoten ? Les écologistes s'alarment devant la pression des lobbies des hydrocarbures. Mais dans les bars, les marins des tankers •••

LES LOFOTEN ATTIRENT PEINTRES ET CHERCHEURS D'AURORES BORÉALES



UNE ÉTAPE SUR L'ÎLE DU CAP NORD

Honningsvåg est située sur l'île de Magerøya où se trouve le cap Nord. Cette petite ville portuaire, à mi-distance entre le pôle Nord (2 110 km) et Oslo (2 119 km), est reliée au continent par un tunnel sous-marin de 6 km. Malgré cette route, le bateau garde toute son importance pour le ravitaillement.

LA FOI PAR GRAND FROID

L'Eglise évangéliste de Svolvær, dans l'archipel des Lofoten, témoigne de la forte présence des protestants en Norvège. La population du pays est majoritairement chrétienne. Elle se divise entre différentes congrégations luthériennes et une importante communauté catholique.

••• trinquent avec les pêcheurs. «Skoäl !» lance Cato à Markus, un robuste gaillard tatoué, avant d'avaler sa pinte de Mack à grande gorgées pressées : «Nous passons plus de la moitié de l'année en mer, notre temps à terre est compté», s'excuse-t-il. Après avoir été pêcheur pendant des années, Cato travaille désormais sur un pétrolier de 135 000 tonnes. «C'est la crise pour les pêcheurs, explique-t-il. Le gouvernement norvégien a relevé les quotas de 30 %, il faut pêcher plus pour gagner moins... Moi, dans le pétrole, j'ai ma paye le premier de chaque mois.» Mais Markus, le pêcheur, esquisse une moue pour dire qu'il ne veut pas se plaindre : en Norvège, il n'existe pas de salaire minimum, mais le salaire mensuel moyen était estimé à 4 730 euros (36 350 couronnes) en 2010.

Ici, les vents sont si violents qu'il a fallu haubaner les toits des maisons à la roche

Chaque jour à la même heure, l'un des onze bateaux de la flotte d'Hurtigruten fait escale dans l'un des trente-quatre ports de la ligne. Dans la soirée, nous embarquons sur le «MS Kong Harald», laissant les Lofoten pour longer la grande île de Senja. A l'abri des baies vitrées, des touristes jouent au scrabble tout en scrutant le paysage. A côté, un couple de jeunes norvégiens dort en chien de fusil sur les confortables banquettes. Sur le pont, dans l'obscurité, un vieux monsieur pointe du doigt la direction de l'ancien site de Senjens Nikkelverk, première centrale hydraulique en Europe à la fin du XIXe siècle. «C'était une incroyable fourmilière dont il ne reste plus que des vestiges, raconte le professeur d'histoire à la retraite. Cette nature est à la fois riche et hostile, nous luttons sans cesse contre les éléments. Ici, les vents sont si violents qu'il a fallu haubaner les toits des maisons à la roche.» Le ferry rejoint Tromsø à l'abri des fjords. La cinquième ville de Norvège (70 000 habitants) est tournée vers son hôpital et son université. Plus de 10 % des employés de la ville travaillent dans le secteur médical. «On vient de tout le nord du pays pour se faire soigner ici», commente un médecin croisé au Ølhallen, le plus vieux pub de la cité où trônent deux magnifiques ours blancs empaillés. Comme pour rappeler que Tromsø, porte de l'Arctique, fut longtemps fréquentée par les chasseurs de morses et d'ours polaires en chemin vers le Spitzberg. L'exploration du pôle et l'exploitation des mines ont fait prospérer la ville, plus importante agglomération située au nord du cercle polaire. Et chacun, ici, se souvient avec fierté de Fridtjof Nansen, qui traversa le Groenland à skis en 1888 ou de Roald Amundsen, qui rassembla ses équipes sur les quais de la ville avant d'être le premier homme à atteindre le pôle Sud, en 1911.

Après cinq nuits de navigation, le bateau rejoint Hammerfest, qui fut le port d'arrivée de la première traversée, en 1893. Le soleil vient de se lever. Une femme de pêcheur, croisée sur le quai, raconte que son village, où la nuit d'hiver couvre presque tout le jour, fut le premier au monde à être équipé de réverbères, dès la fin du XIXe siècle. Il vit aujourd'hui de la pêche, du commerce et de l'industrie du gaz

>> GUIDE LES CONSEILS DE NOTRE REPORTER

QUAND PARTIR ?

Chaque saison offre une expérience différente. Durant les mois d'hiver, la neige recouvre presque l'ensemble du pays. C'est à cette période que les voyageurs ont la possibilité de découvrir les fantastiques aurores boréales au nord du cercle polaire arctique. Aux beaux jours, les bateaux de la compagnie s'aventurent à l'intérieur des fjords, inaccessibles en hiver. Ils permettent également de profiter du soleil de minuit.

DES NAVIRES CONÇUS AUSSI POUR LA CROISIÈRE

Dotés de salons spacieux aux larges baies vitrées, d'une salle de sport, d'un sauna, de jacuzzis extérieurs et de chambres confortables, les bateaux de la flotte Hurtigruten s'apparentent à de petits paquebots de croisière. De très nombreuses formules (avec ou sans excursion) sont proposées par la compagnie maritime, selon le nombre de jours que vous souhaitez passer à bord. Un conseil : privilégiez les chambres aux niveaux supérieurs, dépourvues de coursives extérieures. Un voyage classique de sept jours en hiver, du sud au nord (Bergen-Kirkenes), coûte au minimum 1 122 euros (en cabine double avec vue). *Hurtigruten France : 2, rue de la Roquette, passage du Cheval-blanc 75011 Paris.Tél. : 01 58 30 86 86. www.hurtigruten.fr*

POUR REJOINDRE LA CÔTE NORVÉGIENNE

Scandinavian Air Service assure des vols depuis Paris et Nice vers Bergen, via Oslo (www.flysas.com/fr/be). De nombreuses localités situées sur la ligne de l'Express côtier sont desservies par les avions des compagnies Widerøe (www.wideroe.no) et Norwegian (www.norwegian.com). Parmi elles, Bergen, Alesund, Bodø, Svolvær (Lofoten), Tromsø et Kirkenes. Hurtigruten assure un départ quotidien à chacun des 34 ports situés entre Bergen et Kirkenes.

NOTRE BATEAU «COUP DE CŒUR»

Parmi tous les ferries de la flotte Hurtigruten, le «MS Lofoten» a notre préférence. Long de 87,40 mètres, ce bateau construit en 1964 se distingue par ses boiseries et ses salons patinés. Rénové en 2003, il est classé «monument national» et offre un voyage plus authentique que les autres bateaux de la compagnie.

EN HIVER, LA MAGIE DES AURORES BORÉALES

Situé à Laukvik, dans l'archipel des Lofoten, le Polar Light Center, créé par Rob Stammes et Therese van Nieuwenhoven, est un endroit unique au monde. Au milieu d'ordinateurs leur permettant de scruter l'activité du soleil, ces spécialistes vous expliquent comment, quand et pourquoi vous aurez la chance

liquéfié. A l'abri des cuves de la toute proche île de Melkøya, un gigantesque tanker orange fluo est prêt à larguer les amarres, emportant le gaz vers les Etats-Unis. Sur le «MS Kong Harald», le capitaine a invité ses amis du coin à monter à bord, pour boire une bière et parler du pays. Les ferries de la compagnie Hurtigruten sont aussi un lien social. Plus tard, à Havøysund, une trentaine de touristes et autant de palettes se croisent sur les quais. La route menant au dernier rocher de Norvège est toujours coupée par l'hiver. Malgré la volonté et le sourire de leur guide, les touristes bardés d'appareils photo n'atteindront pas le cap Nord, tout au bout du continent (latitude 71° 10' 21" nord).

Depuis les hauteurs de Kirkenes, 500 soldats norvégiens surveillent la frontière avec la Russie

La mer de Norvège s'efface derrière la poupe du bateau. A l'approche de Kirkenes, des plaques de glace composent un puzzle presque complet dans la mer de Barents. Bien rangées sur les quais, les imposantes cages des bateaux russes attendent la saison du crabe royal, très présent dans les eaux de la région. Pourtant, la localité ne fut pas fondée par des pêcheurs mais par des mineurs venus exploiter les terres riches en fer. Avec la mine, vinrent les écoles, l'église, les commerces, un dispensaire, les bars… Stratégique, la cité minière fut bombardée et presque entièrement détruite durant la Seconde Guerre mondiale. Cinq cents militaires norvégiens sont toujours basés sur place et, depuis les hauteurs de la ville, surveillent une frontière partagée sur 196 kilomètres avec le grand voisin russe. En 1996, le fer semblait condamné et la dernière mine avait fermé, mettant 600 personnes au chômage. Mais, en 2008, des investisseurs australiens et norvégiens ont réactivé un gigantesque puits à ciel ouvert qui, sur 110 niveaux et près de 12 kilomètres, emploie 450 salariés.

Du fait de sa proximité avec la tentaculaire ville de Mourmansk, Kirkenes parle autant russe que norvégien. Le nom des rues et des enseignes est écrit en lettres latines et en cyrillique. «Nous sommes au cœur d'une zone qui pourrait être l'une des plus conflictuelles au monde, rappelle Rune Rafaelsen, secrétaire général du Barents Sekretariat. Je vous assure que, dès 1988, on sentait ici que le Mur de Berlin allait tomber…» Aujourd'hui encore, un mariage sur quatre est mixte. «Le plus souvent, c'est quand même la mariée qui est russe», précise Tobias Olsen, un quadra assis au comptoir du Havan Pub. Ils ne sont que trois à boire ce soir-là. Trois hommes : «Des filles du sud du pays, y en a pas beaucoup qui veulent vivre ici…», ajoute Tobias, le regard mélancolique plongé dans sa bière.

Kirkenes est le terminus de la ligne maritime, la fin du voyage. Les touristes croisent les mineurs sur le quai. Un corbillard pénètre lentement dans la soute du bateau, en ressort quelques minutes plus tard avec le cercueil d'un vieillard décédé plus au sud mais qui sera enterré sur sa terre natale. La berline grise s'évanouit dans la pâleur du jour. «Le dernier et le plus beau des voyages», souffle un passager. ■

OLIVIER BAUER



Outre le tourisme lié aux paquebots de croisière, nombreux ici en été, Honningsvåg vit des activités liées à la congélation du poisson.

de voir des aurores boréales dans les heures ou dans les jours suivants. Un grand moment d'émotion à chaque fois.
www.polarlightcenter.com

AUX BEAUX JOURS, LA SPLENDEUR DES FJORDS

En dehors de la période hivernale, les ferries s'enfoncent dans le Geirangerfjord, l'un des plus majestueux fjords du pays, inscrit au patrimoine mondial de l'Unesco. Un voyage au cœur d'une mer intérieure…

À LIRE AVANT DE PARTIR

Nous vous recommandons le livre de Claude Villers, «Au nord du monde. A bord de l'Express côtier norvégien», publié aux éditions Denoël en 2005.

1, 2 OU 3 ABONNEMENTS ! CUMULEZ

1 abonnement = 3€50 /mois au lieu de ~~5€50~~*

2 abonnements = 5€50 /mois
soit 20% de réduction**

3 abonnements = 7€40 /mois
soit 30% de réduction**
+ VOTRE CADEAU *La parure de stylos*



1 an / 12 nos

La curiosité du monde, l'appétit de connaissance, la soif de découverte n'ont jamais été aussi vivaces. Rêves d'évasion, projets de voyage, enjeux géopolitiques, nouveaux modes de vie, conséquences du changement climatique...



1 an / 6 nos

Une vision à 360° d'une destination de rêve. **Quels sont les endroits à ne pas manquer ? Que s'y passe-t-il de nouveau ? Quels musées visiter ? Quels itinéraires choisir ?** Culture, société, traditions vivantes...



1 an / 6 nos

Des photos d'époque, des récits inédits, des documents d'archives exclusifs, des entretiens avec des personnages marquants... Vous trouverez dans chaque numéro de GEO Histoire **une fresque complète d'un grand moment de notre Histoire**.



Une rue de Libreville près de la station de bus. La capitale du Gabon, où vit Otsiemi, est le personnage central de ses romans.

Luc Gnago / Reuters

LE MONDE EN POLAR

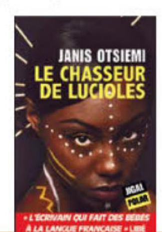
LES BAS-FONDS DU GABON

Janis Otsiemi plonge sa plume acide et libre dans les plaies de son pays natal pour écrire le roman noir de Libreville.

C'est la vitalité de l'écriture qui frappe d'emblée. Une énergie, un rythme, une inventivité, un désordre parfois, qui semblent ne pouvoir naître ailleurs que dans une grande ville africaine. Libreville, en l'occurrence, la capitale du Gabon, que Janis Otsiemi aime autant qu'il la déteste. Il a grandi à Akébé, un quartier périphérique que les urbanistes ou les sociologues qualifient pudiquement d'«informel» pour ne pas dire de bidonville, entre rues défoncées, absence d'eau courante mais omniprésence des rats et des moustiques. «African Tabloid», comme chacun de ses précédents polars, danse sur cette agglomération passée trop vite de la taille du village à celle d'une cité cosmopolite de 650000 âmes, qui «attire comme un égout tous les paumés du pays et de la sous-région», Togolais, Béninois, Camerounais chassés par l'exode rural et l'émigration économique. Au centre, le «Plateau», quartier de la présidence et de l'administration, où les immeubles de verre veulent faire croire que l'argent du pétrole et des minerais profitent au pays. Mais tout autour, la zone dit la vérité des pillages par la classe dirigeante et les compagnies étrangères, elle avoue ce qui est laissé à la majorité : travail précaire ou chômage, pauvreté ou délinquance, et la violence, dans des quartiers devenus, écrit Otsiemi en prince des mots-valises, de «véritables bandoudistans».

Les perles langagières de ce genre sont semées tout au long des pages de l'écrivain. Il «fait des bébés à la langue française», a joliment écrit Sabrina Champenois dans «Libération». Certes, on est loin de l'académisme engoncé de Senghor, bon élève de notre République des Lettres. Ici, il est plutôt question des «chercheuses de vie en DVD» pour les femmes dont les tenues laissent voir le dos et le ventre, de «cascadeurs» pour les hommes à femmes, de «coulisser» une adolescente, de «coraniser» lorsque l'on récite par cœur, de «blanc manioc» pour les Européens installés depuis longtemps en Afrique. Les «mange-mille», eux, sont les policiers qui rackettent les automobilistes, ce que ne manquent pas de faire, à l'occasion, Pierre Koumba et Jacques Owoula, les flics de la PJ préférés d'Ostiemi, qui reviennent au fil de ses romans. La corruption dans le pays est «un sport national». Car sous la langue fleurie et l'humour ensauvagé de Janis Otsiemi, se lit la rage d'un écrivain qui n'a que l'embarras du choix pour l'objet de ses colères : tribalisme et clientélisme ethnique (entre Fangs et Myènès), népotisme jusqu'à la présidence du pays (après Omar Bongo, les Gabonais ont droit au fils, Ali), opposition constituée de ceux qui n'ont pas une part assez grande du gâteau... Autant d'éléments d'un décor sur le fond duquel se jouent des drames plus graves encore. Dans «La Bouche qui mange ne parle pas», Otsiemi abordait la sombre question des enfants enlevés et mutilés pour les besoins des «meurtres rituels». Dans «Le Chasseur de lucioles», c'étaient les ravages du sida. Dans «African Tabloid», il s'agit du trafic de faux médicaments venus de Chine ou du Pakistan. Quand il évoque les plaies de l'Afrique, «obscurantisme» et veulerie, néocolonialisme ou main basse de la Chine, Otsiemi ne fait pas dans le politiquement correct. Mais il sait aussi peindre la lumière crue des tropiques, la beauté des filles, le répit qu'offrent parfois la plage et les vagues. Et Libreville, même blessée et couturée de cicatrices, demeure terriblement vivante... ■

PIERRE SORGUE



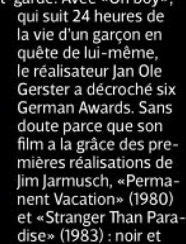
«African Tabloid» (16,80 €), «Le Chasseur de lucioles» (16 €), «La Bouche qui mange ne parle pas» (8 €), de Janis Otsiemi, éd. JIGAL.


ASTÉRIX CHEZ LES PICTES : SORTIE LE 24 OCTOBRE
ILS AURAIENT PU NOUS ENVOYER DANS UN PAYS CHAUD POUR LE NOUVEL ALBUM !
R. GOSCINNY Astérix A. UDERZO
Astérix chez les Pictes

DVD

24 HEURES DE LA VIE D'UN HOMME

A presque 30 ans, Niko (interprété par Tom Schilling) erre à Berlin. Il a abandonné ses études de droit, renâcle à s'engager avec sa copine et vient de déménager. Avec son ami Matze, aspirant comédien, il passe ses journées à déambuler entre cafés branchés, plateaux de tournage où sont réalisés des navets sur la Seconde Guerre mondiale et ex-bâtiment industriel reconverti en théâtre d'avant-garde. Avec «Oh boy», qui suit 24 heures de la vie d'un garçon en quête de lui-même, le réalisateur Jan Ole Gerster a décroché six German Awards. Sans doute parce que son film a la grâce des premières réalisations de Jim Jarmusch, «Permanent Vacation» (1980) et «Stranger Than Paradise» (1983) : noir et blanc poétique, morceaux de jazz qui font écho aux états d'âme des personnages, antihéros en roue libre qui s'accroche à sa liberté et refuse de basculer dans l'âge adulte... Moins intense que ces deux classiques du cinéma indépendant américain, «Oh boy» est jalonné toutefois d'émouvantes rencontres. Alors qu'un adolescent fournit son ami en cocaïne, Niko se retrouve à écouter de la musique classique avec la grand-mère du jeune dealer. A la fin de la soirée, il sympathisera aussi avec un vieux Berlinois qui lui raconte comment il a vécu la Nuit de cristal, et à quel point sa ville lui est devenue irrémédiablement étrangère. Pour le jeune homme, en revanche, demain peut encore être un autre jour. ■ F. P.



«Oh boy», de Jan Ole Gerster, un DVD édité par DIAFA, 20 €.



Sergio Larrain / Magnum Photos

Un moment inscrit «dans le cosmos», saisi par Sergio Larrain dans la rue principale de Corleone, en Sicile, en 1959.

EXPOSITION

LES INSTANTS MAGIQUES DE SERGIO LARRAIN

L'œuvre longtemps cachée de ce photoreporter devenu ermite est à nouveau accessible. Rétrospective à Paris.

C'est une collection magnifique qui sort enfin de l'oubli. En 1969, après avoir été l'un des fers de lance de l'agence Magnum, le Chilien Sergio Larrain décide de se consacrer à la méditation et au yoga, avant de s'installer définitivement dans les montagnes du Nord de son pays natal, à Tulahuén. Il fuit les compromis que lui impose la grande presse. Admiré autant par Cartier-Bresson que par Bernard Plossu et Martin Parr, il redoute pourtant la notoriété, et ne montre ses images qu'au compte-gouttes jusqu'en 2000, puis plus du tout par la suite. L'année dernière, juste avant de mourir, l'artiste a autorisé sa fille à diffuser l'intégralité de ses photos. Après une première rétrospective aux Rencontres d'Arles cet été, Agnès Sire, ancienne directrice artistique de Magnum et présidente de la fondation Henri Cartier-Bresson, offre aujourd'hui, à Paris, une découverte de son œuvre à travers 128 tirages exceptionnels.

Comme d'autres grandes figures de l'après-guerre, tels Brassaï ou Izis, Sergio Larrain (1931-2012) est un photographe de rue. En révolte contre son milieu d'origine, ce fils de la haute société chilienne saisit le quotidien aussi bien dans son âpreté que dans sa beauté : enfants dormant dans les rues de Santiago, travailleurs anonymes noyés dans l'effervescence de la City, travestis cherchant un peu de tendresse dans les bars de Valparaiso... Ses clichés frappent comme de fulgurantes apparitions. Les sujets entrent ou sortent du cadre, n'y laissent voir qu'un pied ou même seulement leur silhouette projetée sur un mur. «Sergio pensait que les photos étaient déjà dans le cosmos, et qu'elles viendraient à lui s'il se libérait des conventions», explique Agnès Sire. La première prise de vue d'un présent «magique» eut lieu à Valparaiso, en 1952 : deux petites filles descendent l'escalier du passage Bavestrello, l'une dans l'ombre, semblant le double de la première coiffée de soleil. Telle un fantôme échappée d'un monde d'esprits qui nous hantera encore longtemps. ■

FAUSTINE PRÉVOST

«Sergio Larrain», à la Fondation Cartier-Bresson, à Paris, jusqu'au 22 décembre. henricartierbresson.org

SÉLECTION DU MOIS !
pour nos abonnés !



ROSES
HEROÏNES MAJESTUEUSES !

Deep water, Jade, Bohème… Ce superbe livre vous promène d'une variété de rose à l'autre, pour apprécier en détails ces fleurs magnifiques.

Vous y découvrirez leur origine, leur histoire et leurs spécificités. Fabien Petroni, qui est un des plus grands photographes spécialisé dans le portrait et les natures mortes, a immortalisé leurs couleurs changeantes et leurs textures variées grâce à des clichés rares, qui captent leur beauté éclatante.

Beau livre cartonné avec jaquette • 208 pages • Format 34,5 x 25,5 cm • **Réf. : 12624**

INCONTOURNABLE

Prix abonnés 25€,55*
Prix non abonnés 26€,90

GEOBOOK 1000 IDÉES ORIGINALES
POUR BIEN CHOISIR VOS VACANCES

Expéditions originales, villes méconnues, sites insolites, plages secrètes...

Ce guide grand format vous propose de voyager autrement ! Vous voulez voir des pyramides ? Découvrez Méroé au Soudan ! Une envie de carnaval ? Rendez-vous à Salvador de Bahia. A la fois beau livre de photos et guide pratique, ce livre est l'ouvrage essentiel pour tous les voyageurs en quête de nouveauté ! Un guide des destinations alternatives et insolites pour un voyage hors du commun ! À la fois beau livre de photo et guide pratique, GEOBook 1000 idées originales, est l'ouvrage essentiel pour tous les voyageurs en quête de nouveauté !

Editions GEO • Livre broché • Format 18 x 24 cm • 400 pages • **Réf. : 11773**

* La loi ne nous autorise pas à accorder une remise supérieure à 5 % sur ces produits

COMMANDEZ DÈS AUJOURD'HUI !

À découper ou à photocopier et à retourner à :
Les Éditions GEO - 62069 Arras Cedex 9

Mes coordonnées : ❑ Monsieur ❑ Madame ❑ Mademoiselle HGE1013V

Nom

Prénom

N° et rue

Code postal Ville

E-mail @

❑ Je règle par chèque ci-joint à l'ordre de GEO.

❑ Je règle par carte bancaire ❑ Visa ❑ Mastercard

Date de validité

Code de sécurité
(les 3 derniers chiffres au verso de votre carte afin de sécuriser votre paiement)

Signature :

Comment profiter des tarifs privilégiés ?

❑ **Je suis déjà abonné(e) au magazine GEO** et je profite automatiquement des tarifs privilégiés.

❑ **Je m'abonne** et je profite immédiatement des réductions réservées aux abonnés. J'ajoute au montant de ma commande **49,90 €** (1 an/12 numéros).

❑ Je ne suis pas abonné(e) et je règle donc mes achats au prix non-abonnés.

Nom de l'ouvrage	Réf.	Qté.	Prix unitaire en €	Total en €
LEGO	12796			
GEOBOOK, 1000 idées originales	11773			
Calendrier - Chevaux du monde	10258			
Agenda GEO 2014	12870			
Roses	12624			
Coffret 6 DVD Guerres mondiales	12517			

Participation aux frais d'envoi**	+ 5,95 €
❑ Je m'abonne à GEO aujourd'hui (1 an - 12 numéros)	+ 49,90 €

** Au-delà de 5 articles ou pour toute demande spéciale, nous consulter au 0 811 23 22 21 (prix d'un appel local) afin d'assurer une livraison optimale et garantie de votre commande.

Total général en € :

Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 30/03/2014, dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Délai de livraison sous 10 jours, sinon maximum de 6 semaines. Si, par extraordinaire, votre produit vous arrivait endommagé ou ne vous apportait pas entière satisfaction, vous disposez d'un délai de 15 jours à compter de la réception de votre commande afin de nous retourner le produit qui ne vous conviendrait pas, dans son emballage d'origine. Selon votre souhait, il vous sera remplacé ou remboursé sans discussion. Les informations ci-dessus sont indispensables au traitement par PRISMA MEDIA de votre commande. A défaut, votre commande ne pourra être mise en place. Ces informations sont communiquées à des sous-traitants pour la gestion de votre commande. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions des partenaires commerciaux du groupe PRISMA MEDIA. Si vous ne le souhaitez pas, vous pouvez cocher la case ci-contre ❑. Vous disposez d'un droit d'accès, de rectification et d'opposition pour motifs légitimes aux informations vous concernant auprès du groupe PRISMA MEDIA.

AGENDA

LE TOUR DU MONDE EN 365 JOURS

L'agenda GEO 2014 retrace, au fil des semaines et en photos, un itinéraire poétique et sensible. Ici, les méandres des côtes sauvages du Kimberley (Australie), là, les flots clairs d'une cascade en Chine, plus loin, le site grandiose du Machu Picchu, au Pérou, œuvre maîtresse de l'architecture inca. Autant de paysages somptueux mais aussi de moments de vie émouvants de justesse, comme ces femmes coréennes exécutant avec grâce les pas de danse du Seung-mu ou encore ces quatre jeunes Papous jouant au football sur les rives de la Nouvelle-Guinée occidentale (Indonésie).



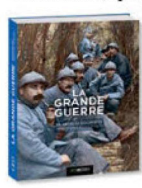
Retrouvez chaque semaine un des soixante-neuf clichés spectaculaires signés GEO et la grille pour planifier vos rendez-vous du lundi au dimanche. Avec son nouveau format, très pratique (l'agenda se glisse aisément dans un sac), cette édition 2014 vous invite à célébrer les splendeurs de la Terre et le lien fragile qui unit les hommes à leur planète. ■

«Agenda GEO 2014», éd. Prisma/GEO, 144 pages, 18,95 €. Disponible en librairie.

DOCUMENT

14-18 en couleurs

Jean-Yves Le Naour, spécialiste de la Grande Guerre, adopte dans ce livre un parti pris audacieux : raconter cette tragédie comme un roman-photo, grâce à des clichés d'époque colorisés. Son récit, poignant et riche en anecdotes, permet de mieux ressentir l'épouvantable quotidien des soldats dans les tranchées. Les quelque 500 photographies qui illustrent son propos proviennent du fonds iconographique de la revue «Le Miroir», qui publiait, au fil des opérations militaires, des clichés envoyés au jour le jour par les combattants.

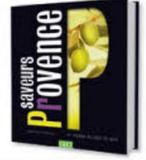


«La Grande Guerre», de Jean-Yves Le Naour, éd. GEO/Prisma, 512 pages, 49,95 €. Disponible en librairie.

BEAU LIVRE

Délicieuse Provence

En le feuilletant, on rêve d'une tapenade accompagnée d'une anisette, du chant des cigales, du parfum de la lavande... «Saveurs Provence» ravira les amoureux du Sud. Ce livre, aux nombreuses photos pleine page, vous fera découvrir les traditions provençales et les charmes des villages méridionaux. Il propose aussi un chapitre sur la cuisine régionale, agrémenté de recettes de chefs réalisées à partir de produits locaux.



«Saveurs Provence», Jean-Paul Frétillet, éd. GEO/Prisma, 312 pages, 45 €. Disponible en librairie.



L'ABONNEMENT À GEO

Pour vous abonner ou pour tout renseignement sur votre abonnement

France et Dom Tom : Service abonnement GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : **0811 23 22 21** (prix d'une communication locale). Site Internet : www.prismashop.geo.fr

Abonnement GEO (12 nos mensuels) pour 1 an : 49€. Abonnement GEO (12 nos mensuels) + GEO Voyage (6 nos) pour 1 an : 69 €.

Belgique : Prisma/Edigroup-Bastion Tower Etage 20 - Place du Champ de Mars 5 - 1050 Bruxelles. Tél. : (0032) 70 233 304. E-mail : prisma-belgique@edigroup.be

Suisse : Prisma/Edigroup - 39, rue Peillonnex - CH-1225 Chêne-Bourg. Tél. : (0041) 22 860 84 00. E-mail : prisma-suisse@edigroup.ch

Canada : Express Magazine, 8155, rue Larrey, Anjou (Québec) H1J 2L5. Tél. : (800) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Etats-Unis : Express Magazine PO Box 2769 Plattsburg New York 12901 - 0239. Tél. : (877) 363 1310. E-mail : expsmag@expressmag.com

Editions étrangères :

Allemagne : Tél. : 00 49 40 37845 4048. E-mail : aboservice@guj.de
Espagne : Tél. : 00 34 91 436 98 98. E-mail : suscripciones@gyj.es
Russie : Tél. : 00 7 095 937 60 90. E-mail : gruner_jahr@co.ru

Les ouvrages et éditions GEO

GEO, 62066 Arras Cedex 9. Tél. : 0811 23 22 21 (prix d'un appel local). Par Internet : www.prismashop.fr

L'index de tous les articles parus dans GEO

Sur le site internet GEO : www.geo.fr

RÉDACTION DE GEO VOYAGE

13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers Cedex
Standard : **01 73 05 45 45.** Fax : **01 47 92 66 75.**
(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

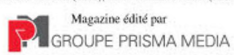
Rédacteur en chef : Eric Meyer
Secrétariat : Claire Brossillon (6076), Corinne Barougier (6061)
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Luc Coatalem (6073)
Directeur artistique : Pascal Comte (6068)
Responsable éditorial : Jean-Marie Bretagne (6168)
Chefs de service : Jean-Yves Durand (6086), Cyril Guinet (60-55), Pierre Sorgue (6076)
Secrétaire de rédaction unique : François Chauvin (6162)
Chef de studio : Daniel Musch (6173)
Rédactrice graphiste : Béatrice Gaulier (5943)
Service photo : Agnès Dessuant, chef de service (6021), Christine Laviolette, chef de rubrique (6075), Fay Torres-Yap (E-U)

Ont contribué à la réalisation de ce numéro :

Olivier Bauer, Frédéric Brillet, Alexis Buisson, Gilles Coulon, Bruno Fert, Gilles Dusouchet, Derek Hudson, Clément Imbert, Bertrand Meunier, François Musseau, Léo Pajon, Faustine Prévot, Olivier-Jourdan Roulot, Séphane Siohan, Laurent Vautrin. Secrétaire de rédaction : Bénédicte Nansot. Rédactrices graphistes : Claudie Devoucoux, Patricia Lavaquerie, Sophie Tesson, Anne-Laure Thiery. Iconographes : Catherine Chevallier et Miriam Rousseau. Cartographes : Sophie Pauchet et Hugues Piolet.

Fabrication : Stéphane Roussiès (6340), Jérôme Brotons (6282), Anne-Kathrin Fischer (6286)

Magazine édité par



13, rue Henri-Barbusse, 92624 Gennevilliers CedexSociété en nom collectif au capital de 3 000 000 €, d'une durée de 99 ans, ayant pour gérant Gruner + Jahr Communication GmbH. Ses trois principaux associés sont Média Communication S.A.S., Gruner und Jahr Communication GmbH, France Constanze-Verlag GmbH & Co KG.

Directeur de la publication : Rolf Heinz
Editeur : Martin Trautmann
Directrice marketing : Delphine Schapira
Chef de groupe : Virginie Baussan

(Pour joindre directement votre correspondant, composez le **01 73 05** + les 4 chiffres suivant son nom.)

Directeur exécutif de Prisma Pub : Philipp Schmidt (5188).
Directrice commerciale : Virginie Lubot (6450).
Directrice commerciale (opérations spéciales) : Géraldine Pangrazzi (4749).
Directrice de publicité : Virginie de Bernede (4981).
Responsables de clientèle : Evelyne Allain Tholy (6424), Pauline Minighetti (4550).
Responsable luxe Pôle premium : Constance Dufour (64 23)
Responsable back office : Céline Baude (6467).
Responsable exécution : Sandra Ozenda (4639).
Assistante commerciale : Corinne Prod'homme (64 50)
Directrice des études éditoriales : Isabelle Demailly Engelsen (5338).
Directrice marketing client : Nathalie Lefebvre du Prey (5320).
Directeur commercialisation réseau : Serge Hayek (6471).
Direction des ventes : Bruno Recurt (5676). Secrétariat (5674).
Photogravure et impression : MOHN Media Mohndruck GmbH, Carl-Bertelsmann-Straße 161 M, 33311 Gütersloh.

Dépôt légal : octobre 2013.
Diffusion Presstalis - ISSN : 2112-2342. Création : janvier 2012.
Numéro de Commission paritaire : 0316 K 90752.



PEUR SUR LE PARC

VENEZ DEFIER LA PEUR AVEC 16 JOURS D'ANIMATIONS DRÔLEMENT TERRIFIANTES

Plus de frissons sur **parcasterix.fr**